

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[076] – Arnaque
à Las Vegas**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Arnaque à Las Vegas

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan se tenait au pied d'un aplomb rocheux de Red Rock Canyon, à une vingtaine de kilomètres de Las Vegas. Sa combinaison noire qui le recouvrait comme une seconde peau le rendait totalement invisible dans la nuit. Glissé dans la gaine d'un gros ceinturon en cuir, un énorme AutoMag tirant des cartouches de .44 magnum pendait sur sa cuisse, tandis que son fidèle Beretta silencieux était niché sous son aisselle gauche dans un étui spécial. À ses pieds reposait la forme tubulaire d'un lance-roquettes Armbrust dont la charge était capable de perforer un blindage de trente millimètres à plus de trois cents mètres de distance.

Immobile, parfaitement relaxé, il attendait le passage de Dick « Pick-up » Montesera et de son équipe de protection. Montesera était convoyeur de fonds pour le compte de la Mafia. C'était lui qui acheminait le « *skim* », une partie des bénéfices de jeu prélevée avant le contrôle officiel, jusqu'à la propriété de Jules Androsiani. Ce dernier était l'un des six capi locaux. Il possédait en sous-main un casino-hôtel sur le *Strip* et une chaîne de salles de jeu à la périphérie de la ville.

Androsiani n'était pas le plus puissant ni le plus riche patron de Vegas. Ses gains ne représentaient que le quart de ce qui parvenait dans les caisses de Ricky Rastelli. Néanmoins, il n'inspirait nullement la pitié et le montant des convoys quotidiens d'argent illicite se situait régulièrement aux alentours de cinquante mille dollars.

Cette nuit, comme toutes les autres nuits, Dick Pick-up était à l'heure. Il était une heure dix-sept du matin. Mais cette fois, la voiture du convoyeur n'était pas seule. Un second véhicule la précédait. Bolan s'était levé pour observer les faisceaux des phares qui léchaient par à-coups les parois du canyon. La Cadillac blindée était parfaitement reconnaissable de loin grâce à ses six phares et ses feux de position décalés à la suite de la modification de la carrosserie. Pris dans la lumière de la Caddy, le véhicule qui la précédait apparaissait comme une longue caisse noire bardée de chromes et sûrement remplie d'amici armés jusqu'aux dents. Une escorte. Un renfort inhabituel.

Cela pouvait signifier qu'il y avait une somme plus importante que d'habitude à transférer ou que la Famille Androsiani s'attendait à un coup vicieux. Pourtant, Bolan n'avait pas encore commencé sa guerre à Las Vegas. Personne, pas même la taupe fédérale de qui il tenait bon nombre de renseignements sur la Mafia, ne savait qu'il avait débarqué dans l'État du Nevada.

Trois roquettes étaient disposées à côté de l'arme antichar. Une

explosive, une charge creuse perforante et une autre à charge lacrymogène. Il fallait éliminer certains rats et en déloger certains autres afin d'épargner le contenu intéressant de la Cadillac.

L'Exécuteur s'allongea sur le sol rocheux, plaça le tube de l'Armbrust sur son épaule et riva son œil au système de visée. Le miniconvoi n'était plus qu'à quatre cents mètres environ. Il laissa la distance diminuer, commença à centrer les réticules lumineux sur le milieu du véhicule d'escorte, puis fit une légère correction en fonction de la vitesse de sa cible.

Lorsqu'il estima la distance à un peu plus de cent mètres, il replia doucement son doigt sur la détente, déclenchant brusquement un « woof » puissant qui déchira le silence de la nuit. Poussé par sa charge propulsive à la vitesse de deux cent vingt mètres à la seconde, le projectile atteignit le premier objectif au niveau de la portière avant, et explosa dans une gerbe de feu et un fracas épouvantable qui se répercuta longtemps contre les parois du canyon. Le toit de la grosse voiture s'envola vers le ciel nocturne, accompagné d'une fulgurante lueur rouge dans laquelle apparurent subrepticement plusieurs corps désarticulés ou démembrés.

La Caddy blindée contenant Dick Pick-up et ses gardes du corps serrait d'un peu trop près le véhicule de renfort. Elle en percuta violemment l'arrière, rebondit puis tournoya avant de s'immobiliser sur la chaussée jonchée de morceaux de ferraille et déjà envahie par une fumée dense. Une seconde roquette percuta le sol à moins de deux mètres de son coffre arrière, creusa un énorme cratère qui coupa la route en deux, interdisant toute retraite en direction de la ville. Puis une troisième roquette s'introduisit à travers le blindage à l'avant de l'habitacle, libérant instantanément sa charge de gaz CS à effet lacrymogène.

À l'intérieur, Dick Pick-up se mit à jurer en toussant.

— C'est une embuscade, putain de merde ! Bud. Fais demi-tour !

Le chauffeur avait déjà commencé à manœuvrer pour reprendre l'axe de Las Vegas. Il eut une quinte de toux, écrasa brutalement le frein et couina :

— On peut plus passer, Dick ! La route est coupée et...

La gorge brusquement en feu, les yeux douloureux, il ne put finir sa phrase. Les deux hommes qui servaient de garde du corps à Montesera toussaient à l'unisson en dégageant leurs revolvers. Le « Convoyeur » lui-même poussait de petits gémissements en tentant de s'essuyer les yeux, avec l'impression qu'on lui enfonceait une torche enflammée dans la gorge.

— Faut sortir de cette caisse ! braya quelqu'un, la voix cassée.

— Ta gueule ! hurla Montesera. Personne ne sort, ces fumiers n'attendent que ça ! La Caddy est à l'épreuve des balles.

— On va tous crever, ouais ! fit le second homme de main. Ils ont un bazooka. Moi, je tente le coup !

Montesera grinça en crachotant :

— OK ! Mais faites un tir de barrage. On va se disperser. Prêts ?

Bud le chauffeur avait déjà ouvert sa portière et mis un pied à terre. Il fut le premier à mourir. Une grosse détonation avait retenti quelque part dans la nuit et sa tête se disloqua. Une partie de sa cervelle apparut dans la lumière de l'incendie, lui dégouлина sur les yeux, et il retomba sur son siège, inondant de sang et de matières visqueuses l'intérieur de la luxueuse voiture.

Les deux gardes du corps avaient réussi à s'extraire de l'habacle, tirant au hasard autour d'eux avec un pistolet-mitrailleur Thompson et un colt 45 automatique. Le Colt se tut lorsque son propriétaire encaissa une grosse balle de .44 magnum dans la nuque, qui le propulsa en avant contre un rocher en bordure de route. Il tourna plusieurs fois sur lui-même, s'immobilisa à plat ventre sur l'accotement, la partie supérieure de sa boîte crânienne rebondissant encore près de lui.

Le type au Thompson, lui, avait réussi à atteindre un talus derrière lequel il essayait de s'abriter, faisant crépiter son P. – M à l'aveuglette, toussant toujours, et bavant sous l'effet du gaz irritant. De nouveau, un coup de tonnerre retentit, couvrant le staccato du Thompson. Sa gorge se transforma subitement en un magma rougeâtre par où s'échappa une rivière de sang. Dans une dernière crispation nerveuse, le doigt du porte-flingue serra encore la détente du P. – M qui toussota méchamment jusqu'à l'épuisement du chargeur. Puis le silence retomba.

Dick Pick-up Montesera, de son côté, avait choisi une stratégie différente de celle qu'il avait préconisée à ses hommes. Au lieu de s'éloigner à la recherche d'un abri naturel, il s'était jeté sous la carrosserie de la grosse voiture blindée, crapahutant comme un rat dans son trou tout en s'efforçant de contenir les spasmes de sa gorge en feu.

Après une assez longue attente pendant laquelle il n'entendit que le crépitement des flammes dévorant le véhicule de renfort, il pensa qu'il pouvait risquer un œil à l'extérieur, rampa prudemment sur la chaussée en serrant dans son poing un automatique chromé. Ce fut à l'instant où il heurta de la tête un cardan de roue qu'il entendit une voix qui lui parut venir d'outre-tombe :

— Sors de là, Dick Pick-up. Tu vas dégueulasser ton beau costard à cinq cents sacs.

Il ne sut jamais si c'était le choc métallique sur sa tête qui lui occasionna une douleur aiguë dans la nuque, ou cette voix quasi inhumaine qui lui parut s'enfoncer en lui comme un glaive glacé,

porteur d'un message de mort. Instinctivement, il jeta devant lui son automatique chromé comme s'il lui brûlait la main, marqua un arrêt hésitant, puis il se hissa sur les mains pour quitter l'abri de la Cadillac.

La première chose qu'il vit, dans un regard circulaire encore embué par le gaz de combat, fut les flammes qui s'élevaient en grondant du véhicule d'escorte. Ensuite il distingua sur ce fond rougeoyant une haute silhouette sombre à trois ou quatre mètres de lui.

— T'as choisi la bonne solution, prononça doucement la silhouette fantomatique.

— Qui vous êtes ? grogna Montesera qui tentait de reprendre ses esprits et une vision normale des choses. C'est vous qui nous avez canardés avec ces saloperies ?

L'Exécuteur eut un petit rire froid, rétorqua :

— Tu poses trop de questions, bonhomme. Maintenant, c'est moi qui vais t'en poser une. Tâche de pas te tromper ou tu vas rejoindre tes copains par terre.

— Hé ! Doucement ! Moi, je ne suis qu'un employé...

— De Jules Androsiani. Je sais. Pour moi, tu n'es que de la racaille, Dick. Ta vie de merde ne compte pas. Pourquoi y a-t-il eu une caisse en renfort, ce soir ?

Le convoyeur tentait vainement de voir les traits de son assaillant. Il se passa la manche sur le front, en évitant tout geste brusque, lâcha un soupir écoeuré, puis entama :

— OK, j'ai pigé. Je suppose que vous bossez pour Ricky.

Il voulait sans doute parler de Ricky « la Fouine » Rastelli, le propriétaire occulte d'au moins un cinquième de Las Vegas.

— Aucune importance, fit l'Exécuteur. Tu parles tout de suite ou tu crèves.

— D'accord. Après tout, y a rien de secret. Jules sait très bien que la Fouine prépare un mauvais coup depuis quelque temps. Il n'y a plus de fraternité entre les Familles. Tout devient pourri.

Bolan posa une autre question, sans élever la voix :

— Combien de « *Skim* » ce soir ?

— J'en sais rien. Je sais seulement qu'on m'a donné à transporter deux malles. Sans doute la même somme que les autres fois.

— Tu n'as vraiment pas grand-chose à me dire.

— Ben non. J'veus l'ai dit, je ne suis qu'un...

Un énorme fracas lui coupa la parole. Le réservoir d'essence du second véhicule venait d'exploser à une quarantaine de mètres. Montesera se sentit projeté au sol. Il tomba presque sur l'arme qu'il avait lâchée quelques instants plus tôt, s'en empara sans même réfléchir et la braqua devant lui.

Bolan lui avait laissé prendre l'automatique. Il s'était arc-bouté

pour résister au souffle de l'explosion, l'AutoMag tenu à bout de bras. Le « *Big Thunder* » se redressa d'un coup sec et fit entendre son rugissement, crachant une monstrueuse ogive expansive vers la tête du convoyeur de fonds qui se désagrégea en souillant la chaussée.

Sans un autre regard pour le corps encore tressautant de Dick Pickup, Bolan s'introduisit dans la Cadillac à la recherche du « *skim* ». Il aperçut les deux attaché-case qui avaient glissé sur le plancher du véhicule, s'en empara, jeta un coup d'œil circulaire sur les lieux de l'embuscade, puis tourna les talons et partit vers la Ferrari qu'il avait dissimulée plus loin en contrebas, à l'abri d'un lacet de la route.

Lorsqu'il fut installé dans le petit bolide italien il ouvrit successivement les deux mallettes et compta rapidement les liasses de billets. En une demi-minute, il sut à peu de chose près quel était le montant du « *skim* » : au moins quatre cent mille dollars.

C'était plutôt inhabituel pour un minable comme Jules Androsiani. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Le boss de Montesera préparait-il un gros coup ou envisageait-il de prendre sa retraite à brève échéance ?

Bolan remit la question à plus tard et lança la Ferrari vers les lumières de la ville dont la lueur floue se dessinait au nord-ouest, laissant derrière lui une autre lueur, tournoyante et grondante, celle-là, qui éclairait sauvagement un coin ensanglanté du Red Rock Canyon.

Las Vegas l'attendait. Il n'allait pas manquer le rendez-vous.

CHAPITRE DEUX

En choisissant la capitale mondiale du jeu comme cible, Mack Bolan avait suivi un plan simple et logique. Tout d'abord, Las Vegas était une « ville ouverte » pour la Mafia américaine, un territoire super lucratif que se partageaient de gros cannibales tapis dans l'ombre et qui récupérait l'argent dépensé au jeu par les touristes. Ensuite, des renseignements assez précis étaient venus aux oreilles de l'Exécuteur : durant la récente opération qu'il avait menée en Californie, le Grand Conseil des capi, à Manhattan, avait mis au point une procédure d'urgence visant à restructurer « l'Organisation » en partant de Las Vegas. Pour les pontes de la *Cosa Nostra*, la « Ville qui ne dort jamais » constituait un tremplin idéal pour un nouveau départ.

Et enfin, le FBI avait réussi à réunir suffisamment de preuves contre un membre d'une Famille locale pour le faire condamner à une trentaine d'années de détention. Pourtant, le mafioso avait été laissé en liberté : on l'avait simplement contacté en secret, lui mettant en main un marché sans équivoque : coopérer ou devenir pensionnaire à plein temps d'une prison fédérale. Joe Carmona, dit « le Play-boy », n'avait hésité que très peu de temps, choisissant sans trop rechigner de trahir ses frères de sang. Depuis dix jours, il avait déjà livré d'intéressantes informations concernant les opérations en cours au Nevada et la racaille qui y grenouillait.

Le terrain, donc, paraissait propice à une chasse au gros gibier avec, en main, de sérieux atouts psychologiques. À condition de bien jouer la partie, évidemment. Car chaque pas en avant équivaldrait à s'avancer sur un terrain bourré de mines savamment dissimulées.

L'Exécuteur était déjà passé sur Las Vegas au début de sa guerre contre les *mobsters*. Il y avait laissé une empreinte sanglante et la police, après son passage, avait pu opérer un grand coup de filet qui avait assaini la ville vouée aux plaisirs. Mais si d'aucuns avaient cru que cette purge aurait un effet définitif, Mack Bolan, lui, était convaincu du contraire. Il connaissait trop bien les chacals de la Mafia pour savoir qu'ils ne laisseraient pas les choses en l'état, qu'ils abandonneraient les gros profits illicites.

À l'époque, la bataille de Vegas avait commencé presque de la même manière. Par l'interception d'un convoi transportant le « *skim* ». Bolan, tant qu'il le pouvait, détroussait et pillait la Mafia. Il avait besoin de fonds pour alimenter sa guerre. Mais cette fois, une grande partie du butin n'aboutirait pas dans sa caisse personnelle. Quelques mois plus tôt, il avait ramené d'Asie un pauvre gosse dont les parents

avaient été victimes de la coalition entre la Mafia jeune et la *Cosa Nostra*. Le père du petit Chang avait été un ami de Bolan. Mieux, il lui avait sauvé la vie au péril de la sienne.

Jamais l'Exécuteur n'oublierait. À l'aide de l'argent dérobé aux amici, il avait lancé la « Fondation Miséricorde », en Suisse. Chang en avait été le premier bénéficiaire, puis d'autres enfants, tous ayant connu les affres de la violence, du sang et de la mort, avaient rejoint le petit Thaïlandais.

Mais à présent, les pensées de Bolan n'avaient rien à voir avec une quelconque miséricorde. Il était entré de plain-pied sur un champ de bataille fait d'un luxe clinquant et criard, dissimulant un embrouillamini de vermine qu'il allait devoir affronter.

Il était trois heures du matin. Un groupe de trois hommes venait de sortir d'un hôtel-casino du *Strip*. Ils parlaient à voix contenue, échangeant des paroles pleines de sous-entendus et étaient vêtus de costumes luxueux. L'un d'eux, le plus petit, salua les autres d'un « Ciao » bref et les quitta, se dirigeant vers le parking de l'hôtel. Il ouvrit la portière de sa voiture, une Oldsmobile bleu nuit, s'installa au volant et quitta doucement l'enceinte du parking pour s'engager sur le *Strip* inondé des lueurs des enseignes lumineuses.

Lorsqu'il eut parcouru environ trois cents mètres, une voix qu'il reconnut immédiatement se fit entendre derrière lui :

— Salut, Phil.

Il ressentit un début de crispation dans le dos, émit un petit ricanement, et renvoya :

— Salut, Striker. Tu as failli me foutre les jetons.

— Tu ne regardes jamais dans ta caisse avant d'y monter ? demanda Bolan. Un de ces jours, ça te jouera un mauvais tour.

— Qui veux-tu qui s'en prenne à un amici appartenant à la *Commissione* ? Tous les vrais malfrats de cette ville savent que je suis venu avec une délégation de New York... Bon, qu'est-ce que tu fous ici ? Je te croyais encore en Californie. Tu es venu te refaire au jeu ?

Bolan se pencha par-dessus le dossier du siège avant et fixa l'envoyé de New York avec amusement.

Phil Necker était un agent spécial du FBI. Il avait infiltré la *Cosa Nostra* après que Léo Turrin, un autre homme du Bureau Fédéral camouflé en mafioso, eut été obligé de se retirer du jeu sous peine d'être démasqué et assassiné. Bolan avait un grand respect pour lui, qui vivait continuellement dans l'ancre des chacals sous une couverture qui pouvait sauter à la moindre indiscretion d'un fonctionnaire de la police ou à la suite d'une quelconque maladresse.

Pour la Mafia, Necker était *consigliere*. Étant d'origine italienne, avec un oncle qui avait fait partie de la *Cosa Nostra*, et possédant un diplôme de Droit obtenu à Harvard, il n'avait eu aucun mal à se faire

admettre en tant que conseiller auprès d'un capo de la Commissione. On l'avait d'abord utilisé à des tâches faciles dans le cadre de ses connaissances, pour le lancer ensuite dans la grande magouille juridique, avec contournement des lois, paiements de cautions, corruption de fonctionnaires, etc.

Puis Frank Marioni l'avait remarqué. Le boss des boss l'avait engagé à son service personnel, plaçant au second plan trois autres *consiglieri* qui avaient aussitôt voué à Necker une haine féroce, mais qui rampaient devant les décisions souveraines du vieux Frank.

Depuis, l'agent fédéral était devenu l'homme de confiance numéro Un de la Commissione ainsi que le principal atout occulte du FBI dans la lutte contre le Crime organisé.

Une place très intéressante, mais peu enviable !

Enchaînant sur la dernière réplique de Necker, Bolan rigola :

— Ce serait plutôt les amici qui essaieraient de se refaire au jeu. Un drôle de jeu, hein ?

— Ouais. Une nouvelle grande magouille.

— Sur un plan financier ?

— Pas seulement. Le fric, ça a toujours été le nerf de la guerre. La politique vient tout de suite après. Mais je suppose que tu en connais plus que moi sur la situation locale.

— Pas forcément. Donne-moi un coup d'éclairage.

— Comme tu l'as dit, ils sont en train d'essayer de se refaire. En gros, en très gros. Le Grand Conseil a décidé d'expédier ici de grosses masses d'argent illégal, prostitution, racket, chantage, qu'ils vont blanchir dans les casinos. Tout ressortira bien propre au grand jour et ils s'en serviront pour monter des affaires officielles dissimulant d'immenses saloperies.

— C'est classique.

— Ouais. Mais d'un classique colossal, cette fois. Le pognon afflue en provenance de la Californie, de la Côte Est, du sud et du Middle West. Pratiquement tous les États sont concernés. Ils mettent tout à la masse.

— Ça explique pourquoi les voitures transportant le « *skim* » sont aussi chargées et bénéficient de protections renforcées.

— Tu as vu quelque chose dans ce sens ? demanda Phil Necker.

Ils parvenaient à l'extrémité du *Strip*. Un coup de volant engagea l'Oldsmobile dans une rue perpendiculaire moins éclairée.

— Je viens de piquer quatre cent mille dollars à Jules Androsiani, expliqua Bolan.

L'agent fédéral siffla entre ses dents.

— Merde ! Ils ont déjà entamé le Grand Carrousel.

— Le quoi ?

— Le Grand Carrousel. C'est comme ça qu'ils appellent l'opération

renflouement, à Manhattan. Ils ont aussi augmenté les équipes de prostituées, les dragueuses de touristes, les rabatteurs et même les vendeurs de souvenirs. Ils veulent faire marcher la machine à fric à plein régime. Ils ont aussi subventionné entièrement une campagne de publicité pour attirer les gogos. Une opération très technique avec un concours et de gros prix à gagner. Le Bureau fédéral a fouillé de ce côté, mais tout paraît légal.

Necker ralentit pour allumer une cigarette, en offrit une à Bolan qui refusa, et reprit la direction du *Strip*.

Il enchaîna :

— Au fait, je ne t'ai pas encore sérieusement demandé ce que tu viens faire ici.

— À ton avis ? sourit Bolan.

— C'est vraiment ça ?

— Non, bien sûr. Je plaisantais.

— T'es complètement dingue. Tu sais quels sont les effectifs et les forces en présence, ici ? En plus de tous les *mobsters* locaux qu'on paye pour assurer une protection, il y a des équipes d'intervention qui stationnent en dehors de la ville et qui sont prêtes à accourir à la moindre alerte, au cas où tout ne se passerait pas comme prévu.

— Plus on est de fous et plus on s'amuse.

— Et moi, je dis que tu es givré, assura Phil Necker.

Il s'était fait véhément, mais au fond de lui-même, il était ravi de la présence de Bolan à Vegas. Au sein de la Commissione, il était le mieux placé pour savoir qu'un coup de filet officiel ne retiendrait que les petits poissons. Les requins, eux, se tenaient à l'abri ou sous des protections suffisamment importantes pour les soustraire à la justice.

Bolan répliqua comme s'il n'avait pas entendu :

— Dis-moi, quelle est la situation globale ? Je veux dire sur le plan local.

— Tous les patrons contactés ont accepté le jeu. L'appât du gain. Ils touchent entre quinze et vingt pour cent des revenus en provenance de l'extérieur, en plus de leurs gains habituels qui vont être encore augmentés grâce au mécanisme mis en route. Mais, cela dit, tout le monde est prêt à s'entre-dévorer. Tu connais leurs motivations... Plus ils en ont et plus ils en veulent. Ils n'hésiteront pas à s'assassiner les uns les autres s'ils le peuvent. Bref, la situation ici est un peu comparable à une chaudière dont la pression s'accroît constamment.

— Et du côté officiel ? questionna Bolan.

— On fait dans la discrétion. Il faut bien comprendre ce qui se passe... D'un côté, les amici ont décidé d'opérer le Grand Carrousel sans qu'il y ait de remous, sans la moindre casse et d'une manière invisible. De l'autre, le FBI ne veut surtout pas donner l'éveil avant le coup de filet final.

— Parfaitement stupide. La Mafia s'attend forcément à une telle opération. Ils ont suffisamment de taupes chez les flics pour ne pas l'ignorer. Et quand le moment viendra de jeter le filet, il sera trop tard. Du petit soldat de la rue au gros capo, ce sera une immense rigolade.

Necker soupira, crispant un peu les mains sur son volant.

— Tout à fait d'accord avec toi, Striker. Au début, je pensais et réfléchissais comme n'importe quel flic. Depuis que je trempe dans la grande soupe dégueulasse, tout change. Les amici ont des méthodes beaucoup plus efficaces que la police. Même au FBI, on est englué dans un fatras de complications administratives et ficelé par la législation.

— Pas moi, fit remarquer Bolan. Je ne vais pas attendre qu'ils aient fini leur pique-nique. Au fait, qu'est-ce que tes amis fédéraux ont pu obtenir de Joe le Play-boy ?

— Comment es-tu au courant ? rétorqua le flic camouflé en mafioso.

— Je suis ici depuis près d'une semaine, Phil. J'ai ouvert les yeux et les oreilles. Je sais qu'un G'man nommé Cari Lyons a eu plusieurs contacts avec Joe Carmona. J'ai bien connu un certain Cari Lyons. Il s'agit du même.

Necker poussa un nouveau soupir, puis jura entre ses dents.

— Nom de Dieu ! Dire que Brognola avait pris toutes ses précautions ! Si tu es au courant, les cannibales le sont aussi. Ça signifie que Lyons est grillé ou en instance de l'être.

Harold Brognola était le chef de la division spéciale du FBI chargée de la lutte contre *l'Organized Crime*, un vieil ami de Bolan, aussi, bien qu'il l'ait combattu aux premiers temps de sa croisade sanglante.

— Je ne pense pas, répliqua Bolan. Il fait son boulot de manière parfaitement invisible. J'ai failli ne pas le reconnaître.

— Puisses-tu dire vrai...

— Combien d'autres agents fédéraux de Brognola y a-t-il sur place, Phil ? J'ai besoin de le savoir, je ne voudrais pas me tromper de cibles.

— Cinq seulement, Lyons compris. L'un d'eux a réussi à infiltrer la Mafia chez Gus LaRocca. Ne me demande pas son nom, je ne le connais pas. Les trois autres se sont fait engager dans des casinos comme surveillants. L'un d'eux s'appelle John Davenport. Désolé de ne pouvoir t'en apprendre plus, Striker.

— Hal a-t-il prévu des équipes d'intervention ?

— Soixante hommes répartis en trois équipes. Ils attendent en dehors de la ville pour ne pas donner l'éveil. Une équipe à Boulder City, les deux autres à Arden et Logandale.

— Donne-moi un numéro où on peut les contacter.

Necker fit une moue un peu contrariée, indiqua finalement un

établissement hôtelier à Boulder City et ajouta :

— Ils sont censés être des représentants d'une société californienne en séminaire.

— Tu parles d'une couverture !

— Si tu as vraiment besoin de prendre ce contact, demande David Prosper, il travaille avec Cari Lyons dans le cadre d'Able Team. Quant à moi, tu peux me joindre ou laisser un message à l'hôtel Sunny. Annonce-toi discrètement.

— Oméga, ça te va ?

— Pourquoi pas ? Ça fait un peu envoyé spécial du Grand conseil.

— OK. Dépose-moi ici, fit Bolan. Passe une bonne nuit.

— Ben voyons ! Tu crois que je vais pouvoir dormir en te sachant ici ? J'entends déjà le bruit des cavalcades tous azimuts, les gueulantes et les quintes de toux des tontons flingueurs.

Bolan rigola tandis que l'Oldsmobile stoppait doucement le long du trottoir.

— Je vais essayer moi aussi de faire dans la discrétion.

— Tu parles ! Essaie surtout de ne pas marcher sur une peau de banane. Il y en a partout ici, depuis quelque temps.

L'Exécuteur avait déjà mis pied à terre. Sans un regard pour la taupe fédérale, il s'éloigna au milieu de la foule bruyante qui déambulait sur le *Strip*.

De nouveau, Necker soupira tristement. En arrivant à Vegas, il avait été à cent lieues de penser qu'il y rencontrerait Bolan. Et pourtant, c'était tout à fait logique, parfaitement rationnel. Qu'est-ce qui attirait la Mafia dans la capitale du jeu ? L'argent et la puissance qu'il représente. Et qu'est-ce qui pouvait motiver le débarquement de Bolan, sinon une grosse concentration de mafiosi venus participer à un immense gueuleton...

Il embraya doucement en se demandant qui était réellement à plaindre. Las Vegas ou L'Exécuteur ?

CHAPITRE TROIS

Joe Carmona fila une petite tape protectrice sur les fesses d'une de ses call-girls, puis quitta nonchalamment le bar du luxueux hôtel. Pour tout le monde, il était en pleine forme, heureux de vivre et de relever les compteurs des vingt-cinq filles qui travaillaient pour lui à soulager l'humanité souffrante.

Les deux dernières, une brune d'origine mexicaine et une vraie blonde style Walkyrie, il les avait levées quinze jours plus tôt, à Santa Monica, près de Los Angeles, où elles cherchaient du travail. Il leur en avait donné. Pas celui qu'elles attendaient, mais elles s'étaient vite fait au business, moyennant un pourcentage relativement convenable sur les gains provenant des gogos avec lesquels elles passaient leurs nuits, ainsi que quelques coups et sévices sexuels bien dosés. Pour le dressage. Afin qu'elles sachent se tenir à leur place. Depuis, il en était pleinement satisfait.

Joe Carmona se plaisait à affirmer que les filles qu'il protégeait n'avaient rien à voir avec des prostituées. C'étaient des hôtesse. Il prétendait même qu'elles bénéficiaient d'avantages sociaux et d'une assurance maladie.

Les copains de Carmona, ceux qui ne le jalouaient pas ou qui ne nourrissaient aucune vengeance contre lui à la suite d'un passé plutôt tortueux, l'appelaient amicalement le « Play-boy ». D'un physique avantageux, malgré un début d'embonpoint à trente-trois ans, il méritait assez bien son surnom. Dans la rue, la plupart des femmes se retournaient sur son passage, jeune ou d'âge mûr.

De plus, Joe possédait un compte en banque qui aurait suffi à nourrir une tribu d'Éthiopiens affamés pendant plus d'un siècle, une somptueuse propriété à la périphérie de la ville, une autre à Beverly Hills, la cité des Stars du cinéma à Los Angeles, cinq voitures dont une Porsche turbo et une Ferrari dernier modèle.

Les conditions étaient donc requises pour faire de lui un maquereau parfaitement heureux. Pourtant, depuis quelques jours, il ne se sentait pas spécialement dans son assiette. Pire, il commençait à éprouver des insomnies et à broyer du noir dès qu'il commençait à réfléchir un peu trop.

Tout avait commencé avec l'irruption dans sa vie d'un enfoiré de flicard du gouvernement qui lui avait gentiment mis sous le nez la photocopie d'un dossier criminel. Le sien.

Le Play-boy était tombé du ciel, ou plutôt de l'univers de vice et de luxe dans lequel il planait sans problème depuis des années. Il ne se

souvenait même pas avoir commis la moitié des crimes et exactions de toutes sortes mentionnés dans le dossier. Il avait encore vaguement en mémoire la nuit où il avait battu à mort une fille qui refusait de travailler. Elle prétendait qu'elle avait l'appendicite. Il se souvenait aussi d'un rival qui avait tenté de s'approprier l'une de ses tapineuses et à qui il avait enfoncé quinze centimètres de bon acier dans le dos alors qu'il était fin saoul. Il y avait aussi... Mais c'était flou, nébuleux. Tout cela appartenait à un passé besogneux et pénible que Joe avait décidé d'oublier une fois pour toutes. Il était certain que personne n'aurait le cran de témoigner de ce qui s'était passé à l'époque.

Mais voici que ce passé pouilleux resurgissait comme une lame de fond, faisant remonter à la surface des cadavres en décomposition et toute une pourriture puante, que des témoins signaient des dépositions contre lui, Joe Carmona, qui s'était refait une vie confortable et exempte de troubles. Sans doute des minables qu'il avait côtoyés à l'époque, des jaloux pour une vengeance mesquine.

Les flics avaient fouillé dans ses poubelles pour en exhumer ce qui les arrangeait. Et le dossier avait dormi durant des années jusqu'à ce qu'ils aient besoin d'utiliser Joe Carmona... Franchement dégueulasse !

Le souteneur s'installa au volant de sa Ferrari et prit la direction de North Las Vegas. Vingt minutes auparavant, cette merde de flic l'avait appelé au téléphone et avait exigé de le rencontrer dans sa propriété. Il allait encore le tanner pour obtenir des informations sur le business local.

Une autre Ferrari de couleur rouge criard le doubla en trombe après un petit coup de klaxon moqueur. Un autre jour, Joe le maquereau aurait appuyé sur le champignon pour donner une leçon de pilotage à ce connard de touriste qui se prenait pour un as du volant. Mais il réfréna aussitôt cette envie. Ce n'était pas le moment de jouer au con.

Il poursuivit sa route à la vitesse légale, emprunta la Highway 96 en direction de North Las Vegas, puis l'échangeur vers Nellis et stoppa bientôt devant sa villa, une belle bâtisse blanche à deux niveaux avec un grand parc fleuri sur le devant. Il remarqua la Ferrari rouge qui l'avait dépassé un peu plus tôt, à l'arrêt une centaine de mètres plus loin, à proximité d'une villa mitoyenne. Encore un connard de touriste plein aux as qui venait flamber à Vegas.

Par contre, il ne vit pas la Ford gris métallisé du flic fédéral qui lui avait fixé rendez-vous chez lui. Tant mieux. Joe aurait le temps de se préparer à l'entrevue.

Il se dirigea tout de suite vers le bar de son salon et se prépara un bourbon avec deux glaçons avant de passer dans la salle de bains où il se mouilla délicatement les tempes avec de l'eau de toilette. Il faisait

une chaleur d'enfer et Joe supportait mal la canicule.

Il s'arrêta net en franchissant le seuil du salon. Un grand type à l'allure décontractée se tenait planté au beau milieu de la pièce, les mains dans les poches, un vague sourire amusé sur les lèvres. Rien à voir avec le fédé qu'il attendait, et d'ailleurs celui-ci ne serait pas entré de cette façon.

— Qu'est-ce que vous foutez chez moi ? s'entendit-il prononcer en s'efforçant de garder son calme.

Il pensa un instant à un visiteur de New York. Un amîci. La ville en était remplie depuis plusieurs semaines.

L'autre resta un instant sans répondre, paraissant écouter des bruits inaudibles. Enfin, son imperceptible sourire disparut et il laissa tomber d'une voix froide :

— C'est pas mal chez toi, Joe. Les affaires ont l'air d'aller.

Carmona essaya de planter son regard dans le sien, n'y parvint que quelques secondes et renvoya hargneusement :

— Je t'ai demandé ce que tu foutais ici. Si tu as une raison valable, vas-y, raconte. Sinon, tu te casses, mec.

— Tu as l'intention de me mettre à la porte, Joe ? fit le visiteur en tirant une main de sa poche et en écartant légèrement un pan de sa veste pour laisser voir la crosse d'un automatique.

Le Play-boy ressentit une petite crispation nerveuse dans la nuque. C'était la première fois depuis qu'il était à Las Vegas qu'il se trouvait confronté à un buteur de la Commission. Car ce type ne pouvait pas être autre chose. Et s'il venait le trouver chez lui, comme ça, sans crier gare, c'était plutôt mauvais signe.

— Décide-toi, fit l'intrus.

— OK, OK, finit par répondre Carmona en baissant la tête. Qu'est-ce que vous voulez ?

— On raconte que tu es devenu une balance.

— Quoi ? s'insurgea le maquereau. Ça va pas, non ?

— Tu files des renseignements à un flic.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Le visiteur tira de sa poche une petite cassette audio qu'il lança sur le canapé à côté de Carmona et grogna en désignant une chaîne Hifi à côté du bar :

— Passe ça sur ta boîte à musique, ça t'évitera de dire trop de conneries.

D'une main mal assurée, Joe s'empara de la cassette et alla la placer dans le lecteur qu'il enclencha sur écoute. Il reconnut tout de suite sa propre voix, aux inflexions nonchalantes et un peu dédaigneuses :

— ... d'accord, vous me tenez par les couilles et ça vous amuse, hein ? Qu'est-ce qui me garantit qu'après que je vous aurai filé des

tuyaux, vous n'utiliserez pas ce dossier contre moi ?

Une seconde voix se manifesta :

— Tu n'as aucune garantie sinon ma parole de flic.

— Merde ! C'est sûrement pas ça qui va me rassurer. Mais je crois que je suis bien obligé de marcher, hein ?

— Tout à fait. Parle-moi de ce que magouille Rastelli en ce moment. C'est ton parrain, n'est-ce pas ? Je sais que tu as des réunions plusieurs fois par semaine avec lui...

La main de Carmona se précipita sur le lecteur de cassette pour arrêter l'écoute. Il était devenu blême en quelques secondes. Comment ce fumier s'y était-il pris pour enregistrer cette conversation alors que la rencontre avait eu lieu dans un endroit retiré, presque désertique ? À moins que le fédé n'ait fait lui-même l'enregistrement en douce, à l'aide d'un appareil planqué sur lui. Dans ce cas, cela ne pouvait avoir qu'une signification.

Il se tourna d'un air malheureux et dégoûté vers le grand type qui vrillait toujours son regard glacé sur lui.

— Vous êtes un poulet ? Je comprends pas pourquoi il n'est pas...

— Négatif, interrompit le visiteur. Je ne suis pas un flic.

Les yeux du Play-boy s'agrandirent. Un grand vide se fit en lui et il eut l'image de sa propre mort, après de longues souffrances dans un coin éloigné de la *Death Valley*. Il savait comment la *Cosa Nostra* punissait la trahison. Il avait entendu parler de plusieurs mecs qu'on avait charcutés pendant des jours pour en obtenir des aveux, avant de leur faire éclater la tête d'une décharge de Lupara.

Comme s'il avait capté ses pensées, l'autre hocha doucement la tête.

— Je ne suis pas non plus un de tes copains, Joe. Ni de près ni de loin. Je m'appelle Mack Bolan.

— Hein ? cria Carmona, une incrédulité sans borne sur son visage de bellâtre. Vous... Vous...

— Ouais. Bolan la Pute, si tu préfères. Ou l'enfoiré de Bolan. Calme-toi, tu vas te faire péter les fusibles.

Une médaille de tireur d'élite tomba aux pieds du souteneur qui la fixa d'un regard halluciné.

— Ramasse-la.

Sans pouvoir réfléchir, il se baissa pour saisir la petite pièce de bronze. Il se sentait soudainement si faible qu'il crut un instant qu'il n'allait pas pouvoir se redresser.

À présent, il digérait la nouvelle avec difficulté. Un peu plus tôt, il avait pensé que se trouver en face d'un flingueur du Grand Conseil était la pire chose qui puisse lui arriver. Il s'était complètement trompé. Le grand fumier qui se tenait à quelques pas devant lui était autrement redoutable. Il n'avait même pas sorti son calibre, mais rien

qu'en entendant prononcer le mot « Bolan », Carmona avait attrapé une suée qui lui trempait le dos et les reins. Il en avait entendu parler à droite et à gauche, de ce salaud. Il savait ce qu'il avait fait, par le passé, à Vegas. On disait aussi, que c'était un parano, un dingue de la vengeance qui avait à son actif des centaines, voire des milliers de morts. De pauvres gars qu'il avait froidement abattus.

Ce type traînait avec lui une aura de mort et de destruction. Mieux : il était la mort lui-même.

— Vous êtes venu pour me buter ? gémit-il, avec la sensation que son dos mouillé par la sueur se transformait en bloc de glace.

Il se sentit poussé sur le canapé où il tomba assis, incapable de réagir.

CHAPITRE QUATRE

Joe Carmona n'avait jamais été d'un grand courage. Il s'en était toujours pris à plus faible que lui. Des filles, parfois des gosses, et lorsqu'il avait eu à faire avec un homme capable de se défendre, il avait toujours attendu que celui-ci tourne le dos.

Depuis qu'il menait une belle vie dorée de maquereau fortuné, il n'avait jamais tenu une arme, laissant les basses besognes aux « soldats » de la rue, les pistoleros de Ricky la Fouine Rastelli. Son capo depuis quatre ans.

Aussi n'était-il absolument pas préparé à une confrontation comme celle que lui imposait le plus mauvais des ennemis de la Mafia. Les flics, on les achetait ou on marchait avec eux en leur donnant quelques renseignements pour la plupart bidon, pour avoir la paix. Avec le fédé, il n'avait fait que communiquer quelques informations sans grande portée, promettant de se renseigner plus précisément.

Mais avec le Grand Fumier, il n'y avait pas grand espoir de le mener longtemps en bateau.

Ce dernier, après de longues secondes de silence, s'appuya sur le canapé où Joe s'était recroquevillé et répondit laconiquement à sa question angoissée :

— Ouais. Je suis venu te buter.

— Putain de merde ! Je vous ai rien fait... C'est vrai, je travaille de temps en temps avec l'Organisation, mais pas comme vous le pensez. Je suis pas un assassin, Bolan.

— Tu as quand même un gros problème sur les bras, Vieux.

— Ouais. Peut-être.

— Sûrement.

— Si je ne te tue pas, ce sont tes petits copains qui le feront.

— À cause du fédé ?

— Tu veux un dessin ?

— Vous leur fileriez cette connerie d'enregistrement ?

— Non je vais me gêner, dit Bolan en sortant le Beretta muni d'un impressionnant silencieux.

Il le plaça sous le nez de Carmona.

— Ou ce sont les amici qui te font la peau, ou tu crèves tout de suite. Choisis vite.

— Qu'est-ce que je dois faire pour rester en vie ? couina le souteneur avec une lueur d'affolement dans les yeux.

— Coopère avec moi.

— Ça veut dire quoi ?

— Commence par me parler du Grand Carrousel.

— Ah ! Cette histoire... Ce que j'en sais, c'est ce que tout le monde ici peut savoir.

— Tache d'être plus précis.

— Je crois qu'il s'agit d'une campagne pour faire rentrer un max de pognon dans les caisses.

— Avec qui Rastelli est-il en prise, à New York ? Frank Marioni ou le *Protector* ?

— J'en sais rien !

— Dommage pour toi, Joe. Ciao ! fit Bolan en poussant le silencieux du Beretta entre les deux yeux du mafioso.

Carmona émit un petit cri de bête à l'agonie.

— Att... attendez...

— Non. Tu as gâché ta chance.

— C'est le vieux... Frank... Marioni. Je sais aussi qu'il est venu ici à deux reprises et que lui et Ricky ont tenu des conférences. Mais j'y ai pas participé. Paraît qu'ils ont parlé longtemps du grand projet et que Ricky semblait vachement joyeux.

— Tu fais des progrès, apprécia Bolan sans cesser d'appuyer le Beretta sur le front du maquereau. Continue.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Fais un effort pour trouver ce qui peut m'intéresser. Tu as dix secondes. Chaque fois que tu t'interrompras, le temps passé sera décompté sur ce qui te reste à vivre. OK ? Vas-y.

— Ben, heu... J'suis pas au courant de beaucoup de choses, vous savez. Je pourrais vous parler du business que le boss monte en parallèle sans que le vieux soit au courant...

— Tu veux dire que Rastelli est en train de rouler Frank ?

— C'est pas vraiment ça. Il... enfin, Bon Dieu...

— Tu viens de perdre deux secondes.

— Merde, merde ! Laissez-moi un peu réfléchir...

— Cinq secondes.

— Attendez, putain de...

— Tu n'as plus que trois secondes à vivre, Joe. Je commence à croire que tu ne connais rien d'intéressant et que tu essayes de me promener. Tant pis pour toi.

— Ricky a monté une opération parallèle, cria abruptement Carmona d'une voix rauque, les yeux fous. Il utilise une partie du pognon du Conseil pour son propre turbin. Pour ça, il sous-traite avec une dizaine d'autres boîtes, des petites salles de jeu sans grande importance qui appartiennent à d'autres patrons.

Subitement, il s'était fait véhément, débitant sa tirade à toute vitesse, sans reprendre son souffle.

— À qui, entre autres ? questionna l'Exécuteur.

— Androsiani, LaRocca et Russo. Le fric est recyclé chez eux sans qu'ils le sachent. Ricky a acheté des mecs dans ces salles, des croupiers et des surveillants aussi.

— Astucieux.

— Vrai en plus. Personne peut être au courant. Si quelqu'un de chez les autres se met à jacter, il est bon comme la romaine.

— Donne-moi des noms. Et évite de dire que tu ne les connais pas.

— J'en connais seulement deux... Johnnie Denver et Mick Krosky. Johnnie travaille comme surveillant au Savannah, pour Michele Russo, et Mick est croupier au Flip-Flap. C'est un homme à Androsiani.

— C'est tout ?

— Je vous jure que j'en connais pas d'autres. Mais je peux me renseigner.

— C'est gentil de ta part. Renseigne-toi. Et au sujet des politicards ? Tu dois être au courant, je t'ai vu promener quelques têtes connues dans tes voitures.

Joe Carmona serra les mâchoires et respira par petits coups saccadés avant de répondre :

— Ça fait partie de l'accueil. La campagne de publicité commence à bien donner. Le syndicat d'initiative a invité des personnalités pour faire mousser la presse, des vedettes de cinéma et du show-biz, des politiciens... Y a rien d'illégal. Si vous pensez qu'on essaie de les faire chanter, vous vous gourez, Bolan. Les chefs veulent surtout pas d'histoires en ce moment.

— Combien y avait-il dans l'enveloppe que tu as remise hier au sénateur Johnson ?

Cette fois, le petit mafioso eut l'impression que sa tête allait éclater. Une migraine épouvantable lui enserrait la tête comme un casque de torture. Et la sensation de froid dans son dos s'accroissait au point de lui arracher des frissons toutes les trois ou quatre secondes.

— C'était un défraiement.

— Combien ?

— Vingt-cinq mille.

— Et combien aux autres ?

— À peu près autant. Ça dépend de l'importance.

— Tous ont marché ?

Le souteneur de la Mafia haussa imperceptiblement les épaules, louchant sur le bulbe sinistre du silencieux toujours appuyé sur son front.

— Pas tous, non. Faut faire gaffe à qui on a affaire.

— Du fric, des filles aussi ?

— Faut bien vivre...

— Quoi encore ?

— Tout ce qui peut amuser ou intéresser des mecs à Las Vegas.

— Y compris du stup.

— On touche pas à ça !

Le chien du Beretta se releva, faisant entendre un cliquetis sinistre qui arracha un spasme nerveux à Carmona. De grosses gouttes de sueur perlèrent instantanément à son front.

— Raconte-moi encore une seule connerie comme celle-là et tu y passes. Dans le paquet que tu as filé au fils du congressiste Teal, ce n'était sûrement pas des biffetons.

— Ouais, d'accord. Mais c'est ce petit con qui m'avait supplié de lui trouver de la blanche. J'y suis pour rien, moi, si des petits pédés se piquent.

— Bien sûr. Tu rends service ! OK, on arrête pour aujourd'hui. Tu vas te démerder pour savoir qui d'autre ton boss a acheté chez la concurrence, je te recontacterai. Et n'oublie pas : tu marches droit et tu continues à vivre ; tu déconnes et tu crèves. C'est aussi simple.

— Ça, j'ai pigé !

— Maintenant, tu vas aller trouver tes amici et leur dire que tu as entendu de drôles de bruits. Jules la Baleine a monté un coup pourri et essaie de faire porter le chapeau à ton boss. Tu as certainement du talent pour faire ça. Dis-toi qu'à présent tu ne t'appelles plus Joe le Play-boy. Ton surnom, c'est Joe la Balance. Tâche de t'en souvenir.

Bolan ôta le Beretta du front trempé de sueur et le glissa dans son holster. Il se redressa, s'achemina lentement vers la sortie du salon et ajouta :

— Tu peux garder la cassette, ce n'est qu'une copie.

Puis il disparut. Après un délai qu'il ne put apprécier, Joe entendit un bruit de moteur, pas très loin. Il se traîna à la fenêtre, à temps pour apercevoir un petit bolide rouge qui s'éloignait très vite en direction de la ville.

Il voulut proférer un juron, mais ne parvint qu'à émettre quelques sons inarticulés. Il avait à la fois chaud et froid. Il claquait des dents et ses mains tremblaient.

Joe la Balance se sentait dans la peau d'un petit maquereau minable et mort de trouille. Il était revenu à la case départ.

CHAPITRE CINQ

— J'te dis que ça ne peut être qu'un coup de ce fumier de Ricky ! grogna méchamment Jules Androsiani en fixant avec réprobation son homme de confiance Doc Manetti.

— Tu as peut-être raison, répliqua Manetti, mais je reste sceptique. Pour moi, Ricky la Fouine a bien trop la trouille de faire capoter le projet avec un coup à la noix.

— Tu parles ! Il se sent vachement protégé.

Ils se tenaient tous les deux dans un salon privé de l'hôtel-casino appartenant en sous-main à Androsiani et discutaient depuis une dizaine de minutes. Prévenu par téléphone, le capo avait encaissé douloureusement la nouvelle du pillage de ses fonds et du massacre de ses convoyeurs.

C'était un homme à qui il était presque impossible de donner un âge, bien qu'il eût cinquante-quatre ans. Son obésité lui avait enlevé toute ride sur le visage. Depuis longtemps il avait perdu la quasi-totalité de ses cheveux qu'il avait remplacés par une perruque collée à son crâne lisse par des adhésifs spéciaux. Pour qui le voyait pour la première fois, Jules « *Whale* » (la Baleine) aurait pu être l'image de la bonhomie.

Pourtant, en l'instant, son regard n'avait rien de spécialement bon. Sa peau adipeuse déjà trop tendue, encore étirée par la colère, ses yeux globuleux et jaunâtres qui paraissaient vouloir quitter leurs orbites, ainsi que son énorme ventre apparent sous une chemise à moitié déboutonnée, le faisaient plutôt ressembler à un poussah assis sur une fourmilière. Gigotant sans cesse, il faisait des gestes avec ses mains potelées, les refermant parfois comme s'il étranglait une proie invisible.

Doc Manetti, lui, était tout le contraire de son boss. Démesurément grand et maigre, la face constellée de rides et de traces boutonneuses, les yeux profondément enfoncés dans des cavernes osseuses, il aurait pu concourir pour un premier prix de laideur.

Androsiani l'avait attaché à son service pour des qualités indéniables : d'abord, Manetti avait été un docteur. Un médecin véreux assoiffé d'argent et de sexe que son apparence ingrate ne pouvait lui procurer, mais un médecin malgré tout. Jules la Baleine lui avait donné tout ce qui lui manquait et le gardait constamment près de lui pour s'occuper de sa santé. Ensuite, Manetti était toujours de bon conseil. Il gardait son calme en toutes circonstances et savait calmer son boss lorsque ses humeurs lui montaient à la tête. Et enfin,

c'était un tireur de première force, un flingueur rapide et précis qui, lorsqu'il pointait son Colt Python sur une cible, ne tremblait jamais et n'éprouvait pas le moindre sentiment humain.

Toutes ces qualités réunies avaient fait de lui l'homme de confiance de Jules qui, pour la bonne règle, lui avait fait obtenir un permis de port d'arme dûment en règle.

Dans le Milieu, on disait de lui qu'il ne sortait jamais sans sa trousse médicale et son Colt au canon de trois pouces.

Gigotant dans son fauteuil, Androsiani se pencha en avant avec effort vers une table basse où étaient disposées plusieurs coupes d'amuse-gueules. Il s'empara d'une poignée d'amandes grillées qu'il plaça d'un coup dans sa bouche, se mit à mastiquer avec avidité, et enchaîna :

— Ricky veut la ville pour lui tout seul. Tout le monde lésait et ça ne date pas d'aujourd'hui.

— D'accord avec toi, admit l'homme de confiance. Seulement, tu oublies une chose. Frank Marioni lui a bien précisé que s'il y avait un seul incident durant l'opération, le Conseil reprendrait tout en main en se passant de l'aide locale. Un de nos indics l'a entendu lui dire ça. Et d'ailleurs, c'est aussi ce qu'il t'a dit. Ricky pense trop au gros, pognon pour envisager de faire la guerre. Il est prudent et retors. Sa cervelle est une véritable machine à compter les sous.

— Est-ce que tu as une idée de qui a pu me faire cette saloperie ? grinça le capo en postillonnant quelques débris d'amandes salées.

— Pour l'instant, non. Ça pourrait être n'importe quel petit fumier aux dents longues qui voudrait profiter des masses de blé qui circulent en ce moment. C'est pas difficile de connaître le trajet et les horaires de passage du « *skim* ». Pour l'instant, appelons ça l'inconnue au problème.

— J'leur en foutrais des inconnues !

— Tu devrais lancer une enquête discrète.

La Baleine gesticula à en tomber de son siège, fourra une nouvelle poignée d'amandes dans la fente rose qui lui tenait lieu de bouche, et cracha avec hargne :

— Tu crois que j'ai le temps d'attendre les résultats d'une enquête ? Je suis pas une merde de flic, Doc. Je crois plutôt que je vais prendre le téléphone et demander à la Fouine pourquoi il m'a fait cette enculerie. Et si le vieux Frankie à Manhattan n'est pas heureux, qu'il aille se faire endoffer chez les Grecs. Il est obligé de passer par nous pour laver le fric des autres Familles. Maintenant que c'est engagé, personne ne peut plus reculer.

Il se tut d'un coup, l'œil dans le vague, paraissant plongé dans une profonde réflexion intérieure. Il ne parut même pas entendre la petite sonnerie discrète en provenance de la porte du salon. Ce fut Manetti

qui alla ouvrir prudemment. Le porte-flingue qui faisait office de planton à l'étage se tenait dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est Raffaeli qui demande à parler au patron, annonça-t-il.

— Qu'il entre.

Raffaeli avait entendu la réplique. Il s'avança et Manetti l'introduisit dans le salon en chuchotant à l'oreille du nouveau venu :

— Vas-y doucement, Jules est plutôt à cran.

L'autre, un homme assez jeune au teint basané, répliqua une courte phrase sur le même ton de confiance.

— Hein ? Qu'est-ce qu'il y a ? lança Androsiani qui sembla sortir d'un rêve éveillé.

— Raffaeli nous apporte des nouvelles, indiqua l'ancien médecin marron.

D'une secousse, l'obèse se redressa dans son fauteuil et leva la tête pour considérer l'indicateur qu'il avait fait placer chez son rival.

— Assois-toi, petit. Tu veux manger quelque chose ou boire un coup ?

— Non merci, monsieur. Je n'ai pas faim et je viens de boire. Je suis venu aussi vite que j'ai pu.

— Raconte-moi ce qui t'amène.

— Y a du mouvement chez Rastelli. Ils se sont réunis en urgence et ils discutent à tout-va. D'après ce que j'ai pu entendre, ça vous concerne.

— Et qu'est-ce que tu as entendu ?

— J'en suis pas absolument sûr, mais... Je...

— Tourne pas autour du pot.

— Ben, voilà... Ils prétendent qu'un bruit circule en ville, que vous auriez monté un turbin pour faire retomber la responsabilité sur Rastelli.

— Tu peux expliquer un peu mieux ? chuinta le capo en oubliant de mastiquer le toast au saumon fumé qu'il avait introduit dans sa bouche.

— C'est au sujet d'une fusillade qu'il y a eu cette nuit au Red Rock Canyon. Il y aurait eu une dizaine de morts. J'étais pas au courant, mais j'ai compris qu'il s'agissait d'un de vos convois.

— Ouais, putain de merde ! Neuf de mes meilleurs hommes. Et d'après ce que tu me dis, ils racontent que c'est moi qui ai monté cette saloperie, que je me serais volé moi-même ?

— C'est ça. Ou plus exactement, ils ont entendu des bruits.

— Ah oui ! L'enfoiré !

Androsiani fit entendre un ricanement aigu et reprit :

— Ça me rappelle un petit con de Français qui voulait nous revendre de la came piquée à des amis à nous. Quand on lui a dit qu'on était au courant d'où ça venait, il a pris un ton geignard avant

de crever et savez-vous ce qu'il a lâché ? C'est la poule qui chante qui a pondu l'œuf ! Un peu con comme réponse, mais c'est ce qui convient à cette merde de Ricky. Maintenant, je suis sûr que c'est lui qui a fait le coup et il se met à chanter partout que j'essaie de l'endoffer. Doux Jésus, il n'y a vraiment plus de moralité ! Qu'est-ce que tu en penses, petit ?

— Pour sûr. C'est dégueulasse.

— Je te le fais pas dire.

Il se tourna vers Doc Manetti d'un air triomphant.

— Je ne m'étais pas trompé, tu vois. Bon, t'as entendu autre chose, Raffaeli ?

— J'ai essayé, mais ils ont bouclé toutes les portes et ils ont placé des porte-flingues devant. Impossible d'approcher. Par contre, moins d'un quart d'heure après, il y a un chef d'équipe qui est arrivé et il a rameuté des gars. Il avait dû recevoir des ordres par téléphone. Et en quelques instants, c'est tout un rassemblement de soldats qui se trouvait dans la propriété.

— Ouais ouais, fit la Baleine d'un air entendu. Tu vas retourner là-bas, Raffaeli. Écoute tout ce que tu peux entendre et tiens-moi discrètement au courant.

— Comme toujours, monsieur.

— T'es un bon gars et je me souviendrai de ce que tu fais pour notre Famille. Maintenant, vas-y.

Le mafioso se leva, salua le boss avec déférence, puis s'éclipsa, suivi de Doc Manetti qui referma la porte sur lui. Il revint s'asseoir en face d'Androsiani qui le considéra gravement, fit entendre un bruit de pet avec sa bouche et déclara :

— Cet enfoiré a commis la plus grosse erreur de toute sa putain de vie.

— Mais on ne peut quand même pas déclencher une bataille rangée en ville en ce moment ! Ce serait tout foutre à l'eau.

— Qui parle de faire ça en ville ? Je sais exactement où Ricky a planqué ses équipes de protection par petits groupes. On va d'abord s'occuper de ça. Je vais isoler Ricky la Fouine avant de m'occuper personnellement de lui. La nuit va être longue, Doc.

À cinq heures trente du matin, peu de temps avant l'aube, une réunion secrète à peu près similaire continuait de se tenir chez Ricky la Fouine Rastelli, une grande propriété ceinte de murs sur la route de Boulder City.

Quatre hommes participaient à cette miniconférence : le maître des lieux ; Rocco, un soto-capo ; son garde du corps, un certain Jack le Siffleur Micheli ; et Joe Carmona.

Jack le Siffleur se tenait ostensiblement très près de son patron, examinant continuellement les autres d'une manière gênante, comme

s'il cherchait à déceler chez eux des intentions malveillantes. Il était tout jeune, vingt-deux, vingt-trois ans à peine, arborait quelques boutons d'acné rebelle sur le front et les joues et portait un costume gris à la veste trop large pour ses épaules, mais taillée à la mesure d'un gigantesque revolver Colt .45 au canon interminable qu'il portait dans un holster, sous son aisselle.

La grande salle servait de temps en temps à des conférences, pour la Famille Rastelli. Quatorze chaises s'alignaient autour de la longue table en acajou. D'emblée, le big boss s'était assis en bout de la table. Il y avait devant lui un bloc de papier sur lequel il crayonnait de temps en temps, traçant des arabesques compliquées, des chiffres en relief et des figures sans signification apparente.

C'était un homme de soixante-quatre ans, à l'aspect extérieur encore jeune grâce aux opérations esthétiques qu'il faisait intervenir régulièrement et aux séances quotidiennes de massage. Mais son organisme était dans un état de délabrement avancé. Un foie pourri par l'abus de bonne chère, un cœur correspondant à celui d'un homme de quatre-vingts ans à la suite de la vie tordue qu'il avait menée pour parvenir à sa situation actuelle. Même son sang ne charriait pas suffisamment de globules rouges, et quelques mauvaises langues affirmaient qu'une de ses jeunes maîtresses atteinte par le SIDA l'avait volontairement contaminé dans une obscure vengeance. Seul son cerveau fonctionnait comme une horloge bien huilée, surtout lorsqu'il s'agissait de compter les énormes liasses de billets qui défilaient chaque nuit sur son bureau.

— Tu as bien alerté les équipes ? demanda-t-il pour la seconde fois à son soto-capo.

— Tout a été fait, patron. Comme vous l'avez demandé, les hommes se tiennent prêts. Trois voitures sont en attente au nord de la ville, deux autres au sud et deux autres encore à proximité d'Arden. Ils peuvent rappliquer au premier ordre que vous donnerez.

— Qu'ils ne fassent pas les cons, hein ! Seulement quand j'en donnerais l'ordre, si ça devait se faire.

— Vous inquiétez pas.

Observant Carmona, il plissa les yeux et dit :

— T'as pas l'air dans ton assiette, Joe. Quelque chose ne va pas ?

— Tout baigne dans l'huile, répliqua Joe « la Balance ». Je suis seulement un peu crevé. Il est tard et j'ai déjà passé deux nuits blanches.

— Ses nanas vont lui bouffer la santé, plaisanta Rocco en pouffant.

Carmona lui lança une insulte d'un air écœuré et Rastelli tapota doucement la table.

— Commencez pas à vous lâcher des vannes. On sait tous que Joe travaille dur pour la Famille en ce moment. Je veux pas vous entendre

parler d'autre chose que de ce problème. OK ?

Les trois autres hochèrent silencieusement la tête. Rastelli reprit :

— Joe, redis-nous ce que tu as appris cette nuit.

— Ça fait au moins trois fois que j'ai tout expliqué...

— Je veux t'entendre encore une fois. Rappelle-toi, il y a peut-être un détail important. Et ne te laisse pas avoir par la fatigue.

— Bon. C'est un mec de chez Jules qui m'a téléphoné vers quatre heures un quart. Je le connais bien et assez souvent, il m'a demandé de le faire admettre dans notre Famille. Il en a marre des magouilles minables de la Baleine.

Moi, je lui ai dit d'attendre, que le moment n'est pas encore venu. Je préfère qu'il reste là-bas, il peut nous renseigner sur ce qui s'y passe, vous comprenez...

— Oui, ça on a compris. C'est le reste qui m'intéresse.

— D'après lui, la Baleine a monté ce coup de toutes pièces pour nous faire accuser, pour nous foutre dans la merde de manière à ce que Frank Marioni puisse casser le contrat et prendre l'opération entièrement sous son contrôle, ne nous laissant que des miettes. Je crois savoir que c'est bien comme ça que les choses ont été prévues avec le Conseil ?

— Ça ne se passerait pas exactement comme ça, grinça le capo, mais c'est ce qui a été décidé entre Frank et moi. Continue.

Carmona alluma une cigarette, tira une longue bouffée silencieuse, puis il toucha délicatement ses yeux fatigués et poursuivit :

— Il prétend que Jules et son staff en discutent depuis le début du Grand Carrousel, que c'est une occase inespérée de nous foutre sur la touche en douceur, sans qu'il y ait le moindre coup de pétard.

— Ouais. Je comprends pas pourquoi ce gus ne t'a pas prévenu plus tôt, s'il espère venir chez nous.

— Au début, il savait rien de précis... Ce n'étaient que des « on-dit ». Bref, je lui ai dit que ce serait un peu coton de nous accuser comme ça, sans preuve, auprès de la *Commissione*. Alors, il m'a répondu que Jules avait des preuves. Deux hommes à nous qui ont été trouvés à l'état de macchabs près de l'endroit de la fusillade et qui auraient visiblement participé à l'attaque.

— Des hommes à nous ? insista Rastelli.

— D'après ce que j'ai compris, ce seraient plutôt des mecs qu'on utilise de temps en temps. Des extras.

— C'est pas exactement ce que tu as dit tout à l'heure, Joe.

— Écoute, Ricky, je me suis sans doute trompé. Je suis crevé, je...

— Me fais pas chier avec ta crève. Qu'est-ce que t'a dit exactement ce gus ?

— Qu'il n'était pas sûr, mais qu'il croyait savoir que ces gus étaient des contractuels travaillant régulièrement chez nous.

Après un temps de réflexion silencieuse, Rastelli laissa tomber du bout des lèvres :

— Ça ne tiendra jamais devant le Conseil. Des extras, ce minable de Jules en utilise souvent lui aussi. Je voudrais en savoir un peu plus et il serait bon qu'on m'amène ce type. Tu veux t'en charger, Joe ? Comment s'appelle-t-il, au fait ? Tu ne m'as pas encore dit son nom.

Le regard de Carmona se troubla une fraction de seconde. Pour dissimuler sa gêne, il se passa de nouveau la main sur les yeux, refit surface en soupirant et expliqua d'une voix lassé :

— J'ai bien essayé de l'amener ici, Ricky. Mais il a une trouille bleue. Avant de raccrocher, il a dit qu'il partait quelque temps pour se mettre au vert parce qu'on commence à se méfier de lui. D'après son ton, il a vachement les foies.

— Merde. Faudra quand même le retrouver dès que possible. Je veux qu'on me l'amène et qu'il serve de témoin devant Frank.

Joe « la Balance » craignit un instant que le boss ne lui redemande le nom de son contact, mais il fut sauvé à temps par l'intervention de Rocco qui fit observer :

— Il y a eu aussi ce coup de fil, tout à l'heure. Ce mec qui n'a pas voulu dire son nom. Ça concorde avec ce qu'a appris Joe.

— Juste, enchaîna immédiatement Carmona. C'est bien que tu aies pu l'enregistrer, Rocco.

— Repasse la bande, fit Rastelli en désignant un minimagnétophone posé à côté d'un téléphone, sur une tablette.

Le soto-capo tendit le bras pour saisir l'appareil, fit défiler la cassette en arrière et passa en mode « écoute ».

— Je ne peux pas te parler longtemps, Rocco, disait une voix grave et chuchotante. Il faut que tu avertisses tout de suite M. Rastelli que quelqu'un est en train de lui faire un enfant dans le dos.

La voix de Rocco prit la relève dans l'appareil :

— Qui parle ?

— Pas question de te donner mon nom au téléphone, c'est pas prudent. Disons que je suis avec les grosses légumes de New York, à Vegas, et que cette information est arrivée jusqu'à moi. Tu comprends ?

— Heu, ouais. Et qu'est-ce que c'est, cet enfant dans le dos ?

— Ce serait plutôt qu'on veut faire porter le chapeau à ton patron, Rocco. Il y a une sorte de coalition entre un très gros poisson, ici, et certains pontes qui siègent au Conseil. Tu n'es sans doute pas au courant, mais on est assez divisé, depuis quelque temps. Il y a des mésententes et pas mal de combines à haut niveau. C'est pour ça que le big boss est en train d'essayer de tout restructurer. T'as bien pigé, Rocco ?

— Ouais. Dis, on se connaît ?

— Moi, je te connais. À distance. Toi, ça m'étonnerait.

Un petit rire passa dans le haut-parleur, puis :

— On aura sans doute l'occasion de se rencontrer dans très peu de temps. Répète tout ce que je viens de te dire à M. Rastelli, sans rien oublier. Il comprendra. Dis-lui aussi que nous sommes plusieurs à être de son côté.

— Si on doit se rencontrer, comment est-ce que je pourrai vous reconnaître ?

— Disons que c'est moi qui me ferai reconnaître. Quand tu entendras Mike de Denver, tu sauras que tu es dans le coup. Bon, passe le message à ton patron, Rocco. Et n'oublie rien.

— D'accord.

— Ciao.

La bande continua de défiler en silence. Rocco éteignit l'appareil et Carmona fit observer :

— Ça confirme exactement ce qui m'a été dit. Le gros poisson ne peut être que Jules la Baleine.

— Tu n'as aucune idée de qui peut être ce gus ? fit Rastelli à Rocco.

— Aucune.

— Qui a-t-il demandé ?

— Il voulait te parler, mais tu n'étais pas là. Alors, il m'a demandé qui j'étais. Il a pas eu l'air surpris quand je lui ai dit mon blaze.

— Bon. J'espère qu'on ne va pas tarder à le savoir, ça nous éclairerait un peu. En attendant, va falloir bloquer ce gros pédé de Julio. Je veux que tous les hommes qui travaillent pour nous dans cette ville le tiennent sous surveillance. Les taxis, les rabatteurs, les livreurs de came... Enfin, tout le monde. Pas question qu'il aille même aux chiottes sans que je le sache.

— J'ai déjà fait le nécessaire à ce sujet, affirma le soto-capo.

— OK... On ne va pas commettre l'erreur de déclencher la bagarre, bien que j'aie envie d'aller moi-même couper les couilles à cet endoffé et de les lui faire bouffer. Je veux qu'il commette la grosse connerie lui-même. À ce moment-là...

— On lui tombe dessus, suggéra Carmona. On lui fiait la peau en douce et on n'en parle plus.

Le capo considéra le bellâtre d'un regard soudain plein de mépris.

— T'es plutôt con quand tu t'y mets, Joe.

Dire que c'est moi qui t'ai parrainé et qui t'ai appris le vrai métier. Ta cervelle te sert à quoi, dis ? Tu te crois encore au temps de Luciano ? Maintenant, on se sert de moyens modernes pour prendre du blé. Et on tient un gros territoire dans cette ville. Tu aurais envie que tous les pédés du pays nous tombent sur le dos ? Les flingues, ça ne doit parler que lorsqu'on est au dernier carat, t'entends ! Laisse les méthodes à la

con à des minables comme la Baleine et Michele Russo. Je veux bien croire que tu abats un sacré boulot en ce moment et que tu tiens à peine sur tes quilles, mais alors ferme-la et va te foutre dans les toiles. Bon ! Foutez-moi tous la paix, j'ai besoin de réfléchir. Toi, Jack. Va dire aux gars sur le palier qu'ils peuvent se tirer, mais qu'ils restent à proximité. Tu prends leur place. Je veux surtout pas être dérangé.

Sans un mot, les trois hommes quittèrent la pièce. Il y eut un bruit de pas, de courtes phrases échangées et tout retomba dans le silence.

CHAPITRE SIX

Mack Bolan poussa la sensibilité de l'appareil d'écoute longue portée, mais il ne perçut plus que de menus bruits dans la pièce, notamment la respiration de Ricky Rastelli, saccadée et sifflante.

Il se tenait dans son char de guerre camouflé en mobil-home, à huit cents mètres de la propriété de « don » Rastelli, assis devant une console comportant de nombreux instruments et accessoires électroniques. Le – système d'écoute était basé sur le principe du rayon laser. Un faisceau était envoyé avec précision sur l'objectif, puis réfléchi après avoir été altéré par les vibrations acoustiques qui en émanaient, et enfin capté par un récepteur ultrasensible dans le mobil-home.

Bolan avait ainsi pu suivre la plus grande partie de ce qui s'était dit pendant la réunion. Il avait braqué un vidéotélescope sur la fenêtre de la pièce, mais des stores vénitiens lui avaient interdit de voir ce qui s'y passait. Pourtant, ce qu'il avait pu capter de la conversation lui avait arraché un sourire de satisfaction qui flottait encore légèrement sur ses lèvres.

Joe la Balance avait bien joué son rôle, poussé par la trouille. Et le coup de fil que Bolan avait donné un peu plus tôt était venu corroborer ses dires, créant un début de climat de psychose chez les amici.

L'Exécuteur connaissait particulièrement la psychologie des mafiosi dont la principale devise était de se méfier de tout le monde, y compris et surtout de leurs frères de sang.

Pour lui, ça se résumait à une manœuvre d'intoxication de l'adversaire, avant de commencer à porter les vrais coups. Il ne s'attendait pas à désorienter complètement Ricky la Fouine, sachant à quel point celui-ci était retors, vicieux et malin. Mais il semait le doute sur un terrain déjà sensibilisé par la méfiance, ce qui constituait déjà un atout certain dans la bataille qu'il s'appropriait à engager à sa façon.

Et personne encore, parmi les membres de « L'Honorable société », ne connaissait la présence de l'Exécuteur à Vegas.

Il allait devoir faire intervenir rapidement un certain « Mike de Denver ».

Mais auparavant, Bolan avait à opérer quelques diversions, à piquer la bête à des endroits sensibles. Afin que l'Hydre agite ses nombreuses têtes en tous sens, à la recherche de l'adversaire qui osait la défier.

Il éteignit la console électronique, fit ronfler le gros moteur GMC

de son véhicule blindé, et roula en direction de la cité du jeu. Un peu avant d'y parvenir, il gara le van sur un terrain réservé au caravanning et entreprit de modifier rapidement son aspect extérieur. Ensuite, il se dirigea d'un pas tranquille vers une Pontiac grise, louée la veille sous une fausse identité, qui l'attendait sur le parking contigu.

La circulation était presque inexistante. Il arriva très vite à l'entrée de la ville, se gara sur le parking d'un luxueux hôtel du centre. Lorsqu'il quitta la Pontiac, il portait des favoris et une grosse moustache. Des lunettes de soleil abritaient ses yeux, comme c'est perpétuellement la mode à Vegas, de jour comme de nuit. Il s'était composé une attitude légèrement voûtée et marchait d'un pas un peu traînant. Le costume en alpaga bleu ciel qu'il portait sur une chemise rose à col ouvert lui avait coûté six cents dollars. L'ensemble était criard et de mauvais goût, mais ainsi accoutré, il n'avait aucune peine à se faire passer pour un mafioso.

Il s'approcha du comptoir de la réception où un employé discutait avec un garde de l'hôtel en uniforme et demanda d'un ton vulgaire :

— Tom Jackson est dans sa piaule ?

— Je crois bien, rétorqua l'employé d'un ton prudent. Mais à cette heure, il doit dormir. Qui le demande ?

Bolan posa sur le comptoir une carte de visite portant l'inscription : « Jack LaBarba – courtier en assurances – Los Angeles ». Dans un coin figurait un as de trèfle.

Le réceptionniste prit la carte pour la regarder, la montra au garde d'un air entendu, puis il considéra le visiteur d'un œil différent. Bolan pensa qu'il touchait des pots-de-vin des amici ou qu'il était carrément dans la combine.

— Vous êtes, heu... avec les autres ?

— C'est ça, mon pote.

— M. Jackson est dans la suite quatre cent seize. Je vous annonce ?

— Pas la peine de réveiller l'hôtel. Il m'attend.

Bolan prit à son tour un air entendu pour demander :

— Ils sont avec lui, hein ?

L'autre hocha affirmativement la tête, ajouta en souriant d'un air complice :

— À la réflexion, je ne crois pas qu'ils dorment. Ils sont rentrés très tard et j'ai entendu parler d'une réunion.

Jack LaBarba-Bolan lui rendit son sourire. Il ramassa la carte de visite et se rendit avec désinvolture au fond du grand hall, appela un ascenseur. Il songea que le système de défense de la Mafia était bien primaire, quoiqu'efficace en cas d'attaque directe. Un quelconque assaillant qui se serait présenté dans l'hôtel l'arme à la main n'aurait eu aucune chance. En quelques secondes, il aurait eu sur le dos une

kyrielle de porte-flingues qui lui auraient réglé son compte en un laps de temps encore plus court.

Il le savait pertinemment, Las Vegas était une ville sous le contrôle de la *Cosa Nostra*.

Rien ne pouvait s'y produire sans que les amici soient au courant et ils se tenaient en permanence prêts à neutraliser tout ce qui pouvait nuire à leur pouvoir, tout ce qui risquait de troubler l'ordre établi.

Bolan les pratiquait depuis longtemps. Il avait analysé, décortiqué sur le vif leur mentalité. Il suffisait d'entrer dans le système, de s'y assimiler, pour que les portes s'ouvrent sans grincer. Seulement, la moindre fausse note était exclue dans la partition scabreuse. C'était le jeu de la vie et de la mort. Rien d'autre.

Il quitta l'ascenseur au quatrième étage, marcha sur une épaisse moquette jusqu'à la porte 416 où il frappa trois coups brefs en dégainant le Beretta muni de son silencieux.

Il s'écoula un certain temps avant qu'une voix prudente s'inquiète à travers le battant :

— Ouais. Qui est-ce ?

— C'est moi, répondit Bolan.

— Qui ?

— Tu veux que je gueule mon blaze pour que tout l'étage l'entende ? Va dire à Tom que je suis arrivé.

— Le patron veut pas être dérangé, chuinta la voix prudente.

— Quand il apprendra que tu m'as laissé poireauter derrière la porte, il va te remercier, connard.

— Bon, heu... Vous avez de quoi vous faire reconnaître ?

Bolan glissa sa carte de visite sous la porte.

De nouveau, un assez long moment s'écoula dans un silence total. Puis il y eut un bruit de verrou et la porte s'entrebâilla, laissant voir la moitié d'une tête. Immédiatement, le Beretta toussa discrètement, crachant une balle de .9 mm parabellum qui s'introduisit dans l'œil du type avec un bruit visqueux. La mort fut instantanée.

Sans attendre, l'Exécuteur poussa la porte d'un coup d'épaule, franchit en trois enjambées souples le hall d'entrée, se retrouva face à un autre mafioso qui venait d'ouvrir la porte donnant sur une pièce d'où parvenaient des bruits de conversation.

— Qu'est-ce que..., commença celui-ci.

Une seconde ogive expansive et silencieuse lui fit ravalier ses mots, lui fracassant la mâchoire et lui arrachant une partie de la nuque.

Bolan le bouscula pour passer. Avant même que le corps du type ait commencé à basculer, il avait franchi le seuil de la pièce et découvrait un très grand salon luxueusement meublé et décoré où se tenaient six hommes installés dans diverses positions. Il reconnut l'un d'eux : Gino Servanti, un important dealer de Californie qu'il avait vu

récemment à Los Angeles et qui avait échappé à son blitz.

Le marchand de came en gros le reconnut lui aussi et il s'écria en sursautant :

— Merde ! Bolan !

Un homme trapu, en chemise, qui se tenait près de lui et qui devait être son garde du corps fit le geste fatal de lancer sa main vers l'arme qu'il portait en holster. Il ne l'atteignit jamais. Son front s'agrémenta d'un troisième œil et il se tassa sur lui-même comme un chiffon.

Deux autres « soldats » connurent le même sort, l'un encaissant une balle dans la tempe, l'autre la prenant dans la bouche alors qu'il proférait un juron en s'extrayant du fauteuil dans lequel il était avachi.

Il en restait deux, assis de part et d'autre d'une table encombrée de verres. Ils eurent simultanément la même réaction, levèrent les mains au-dessus de leur tête et le plus proche, Tom Jackson, un dandy à l'allure soignée, se mit à bredouiller :

— Tirez pas, bon Dieu ! On peut parler !

Ce fut le Beretta silencieux qui parla à sa place, faisant apparaître sur son front une fleur rouge et venimeuse.

L'autre s'apprêtait à brailler, les yeux fous, quand il reçut à son tour une ration de plomb brûlant dans la gorge. Une seconde balle lui fit éclater l'os pariétal.

Il n'y avait à présent plus aucun vivant dans la pièce. Le beau salon ressemblait à un charnier.

Depuis l'irruption de Bolan, il ne s'était écoulé que six secondes. Et huit cadavres jonchaient la belle moquette du palace.

Il ne savait pas combien il trouverait encore d'occupants dans la suite. Il changea le chargeur de son arme, entreprit d'ouvrir les deux portes qu'il voyait à droite et à gauche dans le salon. L'une donnait sur une chambre à coucher vide. L'autre donnait accès à un couloir desservant deux autres chambres également désertes. À travers une dernière porte, au fond du couloir, Bolan perçut des sons bizarres, des bruits d'eau, des ricanements et des sortes de jappements. Prêt à toute éventualité, il ouvrit silencieusement, mais rapidement le battant.

Deux hommes en chemise, manches retroussées, lui tournaient le dos, penchés sur une immense baignoire et occupés à une insolite besogne.

— Tu vas parler, salope ? Tu vas parler, dis ? cria presque l'un d'eux sur un ton hystérique.

Son copain l'aidait à maintenir dans l'eau de la baignoire quelque chose que l'Exécuteur ne pouvait encore apercevoir. Mais ce n'était pas difficile de comprendre ce qu'ils faisaient. Une paire de chaussures à hauts talons et des habits féminins avaient été jetés pêle-mêle dans un coin de la salle de bains.

— T'excite pas, ricana-t-il. On a tout le reste de la nuit pour la faire jacter. On pourrait faire une petite pause et se la bai...

Il ne peut terminer sa phrase. Il eut la fugitive sensation d'un choc brutal contre sa nuque, partit en avant et tomba la tête dans l'eau, provoquant un gros remous qui aspergea l'autre tueur.

— Putain de merde ! grogna celui-ci. Qu'est-ce que tu...

Il s'interrompt net, venant d'apercevoir l'auréole rouge qui s'élargissait autour de la tête de son copain, et se retourna d'un bloc, juste à temps pour encaisser dans le nez le projectile que venait de vomir le Beretta.

Bolan rengaina son arme. Il repoussa les corps qui l'embarrassaient, ôta la veste de son costard à six cents sacs, puis il entreprit d'aider la chose qui se débattait follement dans la baignoire.

Passant une main sous la nuque de la fille, l'autre sous une aisselle, il la tira doucement à lui. D'abord, elle tenta de le repousser, cherchant à le griffer au visage. Il dut lui tenir d'une main les poignets pour la sortir entièrement, la mit sur pied tandis qu'une interminable quinte de toux secouait le joli corps nu dégoulinant d'eau.

Gentiment, il lui tapota le dos, l'obligea à se pencher en avant et la massa, lui comprimant également l'estomac pour lui faire vomir l'eau qu'elle avait ingurgitée.

Cela dura un peu plus de cinq minutes. Enfin, la fille se calma, toussa encore deux ou trois fois avant de se redresser. Les yeux embués, encore remplis de terreur, elle fixa Bolan sans paraître comprendre la situation, se demandant visiblement si elle devait le compter parmi les amis ou les ennemis. Puis son regard glissa vers les deux cadavres et elle eut un petit sursaut suivi d'une exclamation.

Bolan, à présent, était en train de la frotter avec une serviette.

— Habillez-vous, fit-il en la poussant vers ses vêtements.

Il la laissa seule, retourna dans le salon où flottait toujours une odeur piquante de cordite, et alla prendre le sac à main en cuir vert qu'il avait aperçu en arrivant. Il l'ouvrit, en sortit divers papiers, plusieurs tubes de rouge à lèvres et du vernis à ongles, ainsi qu'un petit automatique de calibre .32 comportant un chargeur de huit cartouches.

Il lut sur une carte d'identité que la fille se nommait Sandra Mills, de même que sur un permis de conduire et une carte de crédit. Le nom ne lui dit rien. Il replaça le tout dans le sac qu'il referma et emporta dans la salle de bains.

Elle avait presque fini de se vêtir, chaussait ses escarpins tout en essayant d'arranger ses cheveux qui lui collaient au visage, et donnait l'impression d'avoir repris une partie de ses esprits.

Lui tendant le sac à main, il lui demanda :

— Vous tenez suffisamment sur vos jambes pour marcher ?

Ignorant la question, elle répliqua en essayant de sourire :

— Merci pour le massage et le séchage. Et les autres... Vous êtes passé au milieu comme l'homme invisible ?

— Ils sont morts, précisa Bolan.

Elle avait fini de se battre avec ses cheveux. Il la tira par le bras jusqu'au salon où elle s'arrêta et se raidit en apercevant la scène funeste.

— C'est vous qui avez fait ça ? s'exclama-t-elle.

— J'ai fait ce que j'ai pu, rétorqua-t-il en l'entraînant vers la sortie.

Enjambant le cadavre qui barrait l'accès à l'entrée, elle se laissa pousser jusqu'à la porte palière, jeta un regard mi-angoissé, mi-perplexe derrière elle, puis elle commença à trotter à côté de Bolan après que celui-ci eut refermé la porte.

— Puis-je savoir à qui je dois d'avoir été tirée de la gueule du loup ? demanda-t-elle d'une voix encore mal assurée.

Il ne lui jeta même pas un regard.

— Plus tard les questions. Nous ne sommes pas encore sortis d'affaires. Si ça devait mal tourner, jetez-vous au sol et laissez-moi faire.

— D'accord, monsieur le macho. Je me conduirai comme une petite fille obéissante.

Leur sortie ne posa aucun problème. Ils passèrent devant la réception sous les regards attentifs de l'employé et du garde à qui il adressa un signe amical, plaisantant :

— Tu parles d'une réunion ! C'est la fiesta là-haut.

Les autres mirent un instant à donner un sens aux paroles de Bolan, puis rigolèrent. La jeune femme partit elle aussi d'un petit éclat de rire en relevant une mèche de ses cheveux mouillés.

Dix secondes plus tard, ils prenaient place dans la Pontiac que Bolan fit aussitôt démarrer.

CHAPITRE SEPT

Il laissa écouler près d'une minute avant de demander :

— Sandra Mills, c'est votre vrai nom ?

— Comment le... Vous avez fouillé mon sac ?

— Mettez-vous à ma place. Je vous découvre au milieu d'un tas de cannibales et vous voudriez que je vous prenne pour une sainte Marie ?

— Au milieu d'un océan d'eau, vous voulez dire. C'est l'impression que j'ai eue. J'ai bien cru que cette fois c'en était fini de la petite Sandra. Oui, c'est mon vrai nom. Vous n'aimez pas ?

Il lui jeta un coup d'œil latéral. Elle avait un mignon visage de brune, des yeux sombres qu'abritaient de longs cils, et un petit nez mutin.

— Si, j'aime assez. La bonne femme non plus n'est pas mal. Qu'est-ce que vous faites dans la vie à part vous baigner avec des mafiosi ?

Bolan roulait un peu au hasard dans la ville où la circulation avait diminué des trois quarts.

Malgré les premières lueurs du jour naissant, les multiples enseignes lumineuses du Strip continuaient de briller.

— Je suis publiciste. Ma société m'a envoyée ici pour m'occuper de promouvoir Las Vegas. Et vous, je peux savoir votre nom ?

— Ça a une importance pour vous ?

— Oui. Je voudrais savoir qui je dois remercier de m'avoir sauvée de la noyade. Je vous ai déjà posé la question tout à l'heure, mais vous ne m'avez pas répondu.

— Jack LaBarba. Je suis dans les assurances.

— Ça m'étonnerait ! rétorqua-t-elle.

— Pourquoi donc ?

— Ce que j'ai vu là-haut ne m'incite pas à le croire. Ou vous êtes un truand, ou bien vous faites partie des services spéciaux. Qu'en dites-vous ?

— Perdu. C'est ni l'un ni l'autre.

— Bon, je m'en fiche, après tout. Ce qui compte, c'est que je sois toujours vivante.

— Vous risquez de ne pas le rester longtemps. Ils vous retrouveront.

— Je ne suis pas idiote. Croyez-vous que je vais aller me jeter dans leurs jambes ?

— C'est pourtant ce que vous avez fait.

— Jackson m'avait invitée à venir prendre un verre après une

réunion de travail à laquelle il avait assisté.

— Si tard ? Ça ne vous a pas étonnée ?

— À Las Vegas, tout le monde se couche tard.

Après une courte pause, elle ajouta :

— Tout m'a paru normal au début. Il y avait des amis à lui qui discutaient business. J'ai pensé que Jackson allait me draguer et je m'apprêtais à partir quand il a reçu un coup de fil. Ça a été assez bref. Je l'ai entendu demander deux fois à son correspondant s'il était certain de ce qu'il lui disait, et puis il a raccroché. Il y a eu un court conciliabule avec deux types qui m'ont regardée d'un sale regard et m'ont entraînée dans la salle de bains. Vous connaissez la suite.

— Qu'est-ce que vous avez fait aux amis pour qu'ils soient si gentils avec vous ?

— Rien. Je pense qu'il y a eu une confusion. Je ne savais d'ailleurs pas à qui j'avais affaire quand on m'a parachutée dans ce secteur particulier.

— Je crois que vous ne dites pas la vérité, grimaça Bolan. Qu'est-ce que vous avez à cacher ?

Elle sourit brièvement, puis :

— Quelque chose que je ne peux en aucun cas révéler.

— Alors, allez vous faire voir. Je vous dépose où ?

— Vous êtes vraiment un sale type. J'ai une allure épouvantable, je suis encore trempée, et vous allez me larguer comme ça !

— Ouais. À moins que vous n'y mettiez du vôtre.

— Pour vous raconter ma vie ? Sûrement pas.

— Bon bain, Sandra, dit Bolan en freinant doucement le long d'un trottoir. Si vous devez appeler au secours, faites-le en composant ce numéro.

Il inscrivit des chiffres sur une feuille d'un petit carnet, l'arracha et la lui tendit.

— Merci quand même, soupira-t-elle. Mais je ne pense pas en avoir jamais besoin.

Elle jeta un coup d'œil sur le numéro, parut étonnée, puis elle s'exclama :

— Mais c'est le...

— Exact, fit Bolan. Le cas échéant, dites que c'est de la part d'Oméga. Ciao !

Il embraya, la laissant sur place avec sa perplexité et ses cheveux mouillés, s'inséra dans une file de voitures, puis se repéra pour atteindre son prochain objectif.

Drôle de fille, songea-t-il. Un mélange apparent de gamine et de femme mûre, secrète et probablement bloquée sur pas mal de plans.

Sur le trajet, il s'arrêta devant une cabine téléphonique, mit un certain nombre de pièces dans l'appareil et composa un numéro pour

un appel longue distance.

— Salut, Hal, fit-il quand Harold Brognola s'annonça d'une voix ensommeillée.

Brognola était le haut fonctionnaire du *Justice Department* qui dirigeait la section spéciale antimafia du FBI.

Bolan perçut d'abord un grognement, puis :

— C'est toi, Striker ?

— Oui. Je te réveille ?

— Sais-tu quelle heure il est à Washington ?

— Trois heures de moins qu'ici. Je pensais que tu ne dormais jamais.

— C'est presque le cas en ce moment, je me suis couché il y a moins d'une heure. Nous avons un gros problème à résoudre, ces temps-ci.

— Je sais.

— Tu es, heu... là-bas ? fit l'agent fédéral.

— Ouais. Il t'a appelé ? répliqua Bolan, évoquant Phil Necker.

— Il a téléphoné tout à l'heure. D'après ce que j'ai compris, il pense que tu es complètement dingue, mais que c'est une bonne chose que tu sois sur place. Je ne suis pas tout à fait de cet avis. Sais-tu combien cette cité rapporte par an au gouvernement ?

— Je sais ce qui est officiel, Hal, comme tout le monde. Mais je sais aussi ce que prélève la Mafia. Et ça donne le vertige. Sans parler de ce qui se passe en ce moment.

— C'est pour ça qu'il faut que tu laisses tomber, Striker. Si tu sèmes la panique là-bas, tu feras à coup sûr très mal à certains gros requins, mais tu verras aussi des milliers et des milliers de touristes refluer pour ne plus jamais revenir. Tout démolir sans distinction n'a jamais été une bonne solution.

— Merci de la leçon de morale, mais je n'ai pas l'intention de toucher à la ville. À moins que je ne puisse pas faire autrement.

— Je voudrais comprendre.

— C'est simple. Tous les gros locaux sont prêts à s'escroquer mutuellement. Ils ont déjà commencé en ce qui concerne les grosses légumes de New York. Ça prend l'allure d'une immense arnaque.

— C'est ce que j'ai entendu, dire. Tu veux miser là-dessus ?

— Qu'est-ce que tu ferais, toi ?

— Ne me pose plus jamais cette question, bon Dieu ! Si en haut lieu on savait que nous sommes tranquillement en train de parler et...

— Ok, Hal. Alors, toi non plus ne me dis pas ce que je dois faire.

— Pourquoi m'as-tu appelé ?

— Sandra Mills. Ça ne te dit rien ?

— San... Merde ! Il lui est arrivé quelque chose ?

— Ça a bien failli. Elle est de chez toi ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— C'est le petit oiseau qui me l'a dit.

Avant de prendre congé de Sandra Mills, Bolan lui avait à dessein donné le numéro de téléphone indiqué par Phil Necker. Ce numéro était celui d'un hôtel de Boulder City, où se tenaient une partie des fédéraux en attente d'une intervention. La fille avait cillé en lisant l'inscription. Elle connaissait la planque des agents de Brognola... Pourtant, elle n'avait fait aucun commentaire.

— Arrête tes conneries.

Bolan ricana.

— Tu confirmes ?

— D'accord. Qu'est-ce que tu essaies de faire avec elle ?

— Rien.

— Sûr ?

— En ce moment, elle se promène quelque part en ville. Si elle te contacte, conseille-lui de tout lâcher et de prendre de la distance. Elle a une cible accrochée dans le dos.

— C'est un de nos meilleurs éléments, Striker. Elle a toujours su jusqu'où elle pouvait aller.

— Ici, ça pourrait bien être jusqu'à sa tombe.

— Je vais essayer de la faire joindre.

— Tu ferais bien.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Non. Conseille aussi à tes hommes de faire gaffe où ils mettent leurs miches. Tout peut se déclencher d'un coup et je n'aurai sans doute pas la possibilité de leur demander leur identité. J'en ai localisé trois. Les autres devraient dégager le terrain.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Ils sont trop engagés.

— Bon, soupira Bolan. Ça ne va pas me faciliter le boulot.

— Personne ne t'a demandé quoi que ce soit.

— Merci de me le rappeler, Hal.

Brognola toussota, répliqua d'une voix gênée :

— Excuse-moi, Striker, c'est pas ce que j'ai voulu dire. Je suis plutôt à cran depuis quelques jours. Toi aussi, tu devrais faire attention à tes os. Le Désert de la Mort n'est pas bien loin de cette ville et il a mauvaise réputation.

— Je ne suis pas superstitieux, rigola Bolan. Bon, salut flic.

— Attends un peu... Qu'est-ce qui t'a mis sur la piste ?

— Le secret de Polichinelle. Tout le monde dans le Milieu sait qu'on monte un gros coup par ici. Tu n'étais pas informé, Hal ?

— Va te faire foutre.

— C'est ce que je vais aller faire.

— Dis, je peux te demander quelque chose à mon tour ?

— Vas-y.

— Avant de mettre le feu aux poudres, si tu pouvais...

— Oui ?

Brognola hésitait. Visiblement, ce qu'il voulait demander le mettait mal à l'aise.

— Tu veux que je tire une fusée rouge ? fit Bolan.

— Ce serait gentil de ta part.

— J'essaierai.

— Merci. Mais n'en déduis pas pour autant qu'il y ait un accord officiel entre nous...

— Loin de moi cette pensée. Hal... Je dois raccrocher, je n'ai plus le temps.

— Attends, bon Dieu ! Ils te filent le train ou quoi ?

— Pas encore, mais ça pourrait arriver, plaisanta Bolan. Oui, je t'écoute toujours.

— J'ai peut-être un renseignement pour toi.

— Que veux-tu que je fasse en échange ?

— T'es un rude salaud !

— Fais vite. Le jour est déjà là et je n'ai pas fini ma nuit.

— Moi j'avais à peine entamé la mienne quand tu m'as appelé. Bon, un tuyau sur Gus, ça t'intéresse ?

— L. R ?

— Oui.

— Pourquoi pas ?

— Il a des contacts avec le grand P.

— Tu veux parler du personnage fantôme ?

— Ouais. C'est du moins ce qu'il raconte au sein de son staff. Je pense que ça peut t'être utile.

L'Exécuteur digéra l'information. Ainsi, Gus LaRocca serait en prise avec le « *Protector* », cette entité qui régnerait de manière occulte sur la Commissione, mais que personne n'avait jamais vue, à part deux ou trois privilégiés au sommet.

— Ça petit toujours servir, acquiesça-t-il. Ciao...

Il raccrocha et rejoignit la Pontiac qu'il fit démarrer tout en réfléchissant, passant en revue les derniers événements.

En débarquant chez Jackson, son plan était de liquider plusieurs mafiosi travaillant pour le compte de Michele Russo, afin de renforcer le climat de psychose qu'il avait amorcé en dérobant le « *skim* » de Jules Androsiani et en tuant une dizaine de ses hommes. Ce faisant, il avait éliminé des émissaires de la Côte Ouest, mais il avait aussi reçu sur les bras un curieux cadeau en la personne de Sandra Mills.

Drôle de cadeau. Et drôle de fille.

En plus, il l'avait laissée s'évaporer dans la nature, comme si rien

ne s'était passé. Il se demanda un instant ce qui l'avait conduit à agir ainsi, ne trouva pas la réponse et décida de penser à quelque chose de plus urgent.

La nuit était finie, mais certains dormaient encore. D'autres n'étaient pas encore au lit. Il était temps de réveiller les uns et de coucher les autres. À sa manière.

CHAPITRE HUIT

Gino Pepitone était ravi. Surveillant la fin du décompte de la nuit, il voyait s'accumuler devant lui les grosses liasses de billets, par dizaines, et les pièces tintaient joyeusement dans les machines de tri.

La nuit avait été particulièrement fructueuse, au *Silver Dust*. M. LaRocca allait être content, lui qui se plaignait souvent parce que ses casinos faisaient moins de recettes que ceux de Ricky Rastelli.

Trois comptables de la Mafia finissaient de placer des billets en tas, les épluchant à une vitesse folle de leurs doigts experts, les reliant ensuite avec des bandes en plastique de différentes couleurs. Derrière eux, deux surveillants aux visages austères observaient la scène, attentifs. Ils étaient là pour prévenir un éventuel larcin de la part des comptables, et aussi pour parer à l'éventualité d'une agression extérieure. Celle-ci était peu probable, depuis des années cela ne s'était pas produit, mais la règle voulait que chaque décompte, de jour comme de nuit, soit effectué sous la garde vigilante d'au moins deux mafiosi en armes.

Gino Pepitone – John Stone pour les non-initiés – appartenait lui aussi à la *Cosa Nostra*. Il en faisait partie intégrante, bien que son casier judiciaire fût vierge. Il avait pourtant commis de nombreuses exactions, volé et assassiné, du temps où il n'était qu'un « soldat » de la rue à San Francisco, mais personne n'avait jamais pu le prouver devant un tribunal. La seule fois où un témoin avait accepté de faire une déclaration officielle contre lui, à la suite d'un braquage, ce dernier avait succombé d'une chute du huitième étage, la veille de l'audience. L'Honorable Société l'avait évidemment protégé.

Officiellement, Pepitone était blanc comme neige et il s'était vu confier la direction du *Silver Dust* par Gus LaRocca qui l'avait déjà employé sur la Côte Ouest dans des affaires de « récupération de loyers », autrement dit du racket.

La pièce où se tenaient les six hommes était une sorte de bunker aux murs en béton épais de trente centimètres. Il n'existait aucune autre ouverture qu'une porte métallique à l'épreuve des balles. Le renouvellement de l'air était assuré par un système de climatisation.

En plus des deux surveillants dans la salle du décompte, un homme armé gardait la porte extérieure, un autre encore était en faction dans le petit hall de communication.

Lorsque le comptage fut fini, Pepitone fit claquer ses doigts, consulta sa montre et dit à l'un des surveillants :

— Vérifie si tout est en ordre dehors. Je veux la grosse tire devant

la sortie.

Il s'agissait du véhicule utilisé habituellement pour le transfert de l'argent prélevé avant le contrôle officiel, une grosse Oldsmobile entièrement blindée.

L'homme alla manipuler un interphone placé sur le mur, près de la porte en acier. Il demanda dans l'appareil :

— Tom, t'entends ?

Un grognement qui pouvait passer pour un acquiescement se fit entendre dans le petit haut-parleur.

— La guindé est bien devant la sortie ?

— Tout est OK, grésilla l'appareil.

Pepitone poussa un soupir. Il savait ce qui s'était passé au milieu de la nuit. L'écho de cette affreuse embuscade était venu jusqu'à ses oreilles. Bien sûr, il s'agissait des hommes de Jules la Baleine, et Pepitone s'en foutait pas mal, mais une telle saloperie pouvait arriver à n'importe qui. Même à lui. C'était pourquoi il fallait être prudent.

À présent, les comptables enfouissaient les liasses dans une valise en acier poli comportant deux serrures à chiffres.

De nouveau Pepitone claqua des doigts et le surveillant déverrouilla la porte en fer, l'entrouvrit, la reçut brutalement en pleine tête et fut rejeté contre le mur.

Une haute silhouette se dessina dans l'encadrement. Tous eurent à peine le temps de l'entrevoir avant d'entendre un petit crachotement atténué produit par un pistolet-mitrailleur mini-Uzi équipé d'un réducteur de son. Le second surveillant n'eut même pas le temps de penser à prendre son arme. Plusieurs balles de .9 mm lui labourèrent la poitrine et la gorge, le plaquant contre le mur derrière lui.

Gino Pepitone poussa un cri d'effroi. Il réussit à placer la main sur la crosse de son automatique qui ne le quittait jamais, eut l'impression de recevoir une série de coups de poings juste au-dessus du sternum, puis son visage se transforma en bouillie rouge et il tomba à la renverse.

Le type qui avait pris la porte dans le front tentait de se redresser, le corps penché en avant. Plusieurs frelons brûlants lui fracassèrent le crâne et s'enfoncèrent profondément dans son corps.

Enfin, le sinistre toussotement s'interrompt. L'agresseur s'avança au milieu de la pièce et s'adressa d'une voix rauque aux comptables :

— Vous direz à LaRocca que ce n'est qu'un avertissement.

Les visages des trois hommes étaient blêmes. Visiblement, ils avaient peine à comprendre pourquoi ils étaient encore en vie.

— Dites-lui aussi que c'est ce qui attend tous ceux qui marchent de travers. Maintenant, tirez-vous.

Ils sortirent comme des automates, les mains bien en évidence pour montrer leurs intentions pacifiques, puis détalèrent. L'un d'eux

faillit s'affaler en butant contre le corps de Tom, dans le hall de communication, un autre dut repousser le cadavre du garde extérieur qui obstruait la sortie.

Bolan plaça les dernières liasses ainsi que le livre de comptes dans la valise qu'il referma et sortit sans hâte. Il passa devant l'Oldsmobile blindée dont le chauffeur occupait une bien curieuse position, apparemment endormi sur la portière à moitié ouverte, le front étoilé par une balle parabellum.

Le moteur de la Pontiac tournait au ralenti. Bolan accéléra doucement après avoir déposé la grosse valise sur la banquette arrière. Il avait la même apparence que lorsqu'il s'était présenté à la réception de l'hôtel appartenant à Michele Russo : lunettes de soleil, favoris, grosse moustache et costume criard.

À vue d'œil, son butin se montait au moins à un demi-million de dollars.

Carmona s'apprêtait à monter dans sa voiture quand une voix derrière lui le cloua sur place :

— Tu as les noms, Joe ?

Il n'avait nul besoin de se retourner pour savoir à qui appartenait la voix. Il se retourna quand même, lentement, avec beaucoup de précautions, et fit face à Bolan. Sur le moment, il faillit ne pas le reconnaître, avec les favoris, les moustaches et les lunettes. Ce salaud avait même modifié sa silhouette en se tenant un peu voûté et les épaules basses.

Joe se sentait crevé. Non pas par la nuit blanche qu'il avait passée, car il en avait l'habitude et dormait généralement pendant la journée. C'étaient les soucis. Cette monstrueuse trouille qui lui fouaillait le ventre chaque fois qu'il pensait à la situation dans laquelle il s'était empêtrée. Des cernes lui bordaient les yeux, ses joues étaient molles et il se sentait la gueule pâteuse comme s'il avait fait une bringue fantastique pendant plusieurs jours.

Il laissa échapper un sourire désabusé, répliqua :

— Ouais.

Puis il extirpa lentement de sa poche une feuille de papier pliée plusieurs fois.

— C'est là-dessus, expliqua-t-il. Cinq gus en plus de Johnnie Denver et Mick Krosky.

— Tu as indiqué où on peut les trouver ?

— Tout y est.

Un mince sourire apparut sur les lèvres de Bolan.

— Au fond, tu serais un type sympa, si t'étais pas une ordure de maquereau.

Carmona haussa les épaules.

— La vie n'a pas été facile pour moi, il a fallu que je me démerde.

— Tu t'es bien démerdé. Comme avec ton boss, tout à l'heure. Un moment, j'ai pourtant cru que tu allais perdre les pédales.

— Moi aussi, je... Comment ça ?

— Lorsque Ricky t'a demandé le nom de ton prétendu contact chez Jules.

Le mafioso écarquilla les yeux puis les referma sur une lueur de méfiance et d'incrédulité.

— Dites, ne me racontez pas que vous avez écouté la conversation ?

— À peine, fit Bolan.

Il modifia sa voix pour imiter les inflexions traînantes de Carmona et lâcha :

— J'ai bien essayé de l'amener ici, Ricky, mais il a une trouille bleue. Il a dit qu'il partait quelque temps pour se mettre au vert parce qu'on commence à se méfier de lui.

— Putain ! grogna le souteneur.

— Ouais. T'as raison.

— Comment vous avez pu entendre ça ?

— Tu n'as jamais entendu parler de la technologie moderne ? sourit sèchement Bolan.

Joe Carmona ressentit à nouveau une suée qui lui glaça le dos.

— Putain ! répéta-t-il d'une voix complètement écoeurée.

— Relax, Joe. T'es pas encore mort et tu as encore du boulot à faire.

— Ah ouais ?

— Tu vas téléphoner à ton boss et lui dire que je t'ai contacté.

— Quoi ? Si je...

— Dis-lui que tu as vu Mike de Denver.

Carmona réfléchit une seconde, puis :

— C'est vous qui avez téléphoné à Rocco en fin de nuit ?

— On ne peut vraiment rien te cacher, fit Bolan. Mike Denver lui fait dire que le coup pourri va aboutir à très brève échéance. Il faut qu'il se tienne prêt. S'il te demande à quoi je ressemble, donne-lui mon vrai signalement. Annonce-lui aussi qu'il a toujours la confiance de qui il sait, tout au sommet, et que je ne vais pas tarder à venir le voir avec de nouvelles informations. OK ?

— Ben, j'ai toujours pas le choix, hein ?

— Non. Arrange-toi pour être convaincant. Tu te souviendras de tout ?

— Je vais essayer.

— N'essaie pas, fais-le.

— Ouais.

— T'as intérêt, ajouta Bolan.

Il tourna le dos à Joe la Balance et s'éloigna rapidement du

parking, le laissant réfléchir à son dilemme.

Stephen Johnson logeait dans une suite richement décorée du *Golden Nugget Hôtel*. Il s'était couché vers deux heures du matin avec une fille qu'on lui avait présentée au casino, et dormait d'un sommeil de plomb après toute une nuit d'ébats amoureux.

La suite et la fille étaient évidemment payées par la Mafia.

La sonnerie insistante du téléphone ne le réveilla pas tout de suite. Ce fut la call-girl qui finalement le secoua et il ouvrit un œil comateux.

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? marmonna-t-il. Je croyais que cet hôtel était tranquille...

La fille gloussa :

— Tu devrais répondre, c'est peut-être le Président qui t'appelle.

Il maugréa, puis étendit la main pour décrocher, entendit aussitôt une voix aux inflexions gouailleuses :

— Bonjour, sénateur. La nana ne vous a pas trop mis sur les rotules ?

— Qui est à l'appareil ? coupa Johnson.

Un ricanement lui répondit.

— Disons que c'est quelqu'un qui veut vous éviter pas mal d'emmerdes. Vous êtes dans le pétrin, sénateur. Vos petits copains de chez Ricky ont bavardé un peu trop, si vous voyez ce que je veux dire.

À présent, le politicien était complètement réveillé. Le regard durci, la main crispée sur le combiné du téléphone, il répliqua sur un ton qu'il voulait rendre ferme :

— Non, je ne comprends absolument pas ce que vous insinuez. C'est une mauvaise plaisanterie ou quoi ?

— Merde, jouez pas au con ! Certaines personnes sont au courant que vous touchez des pots-de-vin de Ricky et que vous couchez avec les nanas de Joe le Play-boy. Ils ne vont pas tarder à vous faire danser, croyez-moi. Et ce sera sur une drôle de musique.

— Vous êtes complètement fou ! Je...

— Croyez ça et vous pourrez faire une croix sur votre siège au Sénat. On sait aussi que pendant que vous sautez des putes, votre bonne femme est à l'hosto à Los Angeles. Ce serait marrant que ça passe dans les journaux, non ? Alors, on ferait mieux de se rencontrer pour arranger toute cette sale histoire...

— Je ne veux plus rien entendre de vos divagations ! cria soudainement Johnson. Je vais raccrocher.

— Avant, écoutez-moi. Rappliquez au *West Point Hôtel* dans une demi-heure exactement, c'est à l'extrémité de la ville. Quelqu'un vous attendra dans le hall de la réception. Je vous conseille d'y être.

Stephen Johnson crispa les mâchoires en entendant tinter le dé clic de coupure dans l'appareil. Il jura à voix basse, resta un instant sans

réaction, puis il rejeta les draps du lit et mit les pieds sur l'épaisse moquette.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda la fille.

Il lui jeta un regard de travers et grogna :

— Habillez-vous en vitesse et sortez d'ici.

— Mais pourquoi ? couina-t-elle, le regard en accent circonflexe.

— Fous le camp ! aboya-t-il. T'entends ? Barre-toi d'ici !

Elle le considéra un court instant avec un air de dépit, puis son visage prit une expression vulgaire et elle murmura une insulte à voix contenue tout en ramassant ses vêtements : Deux minutes plus tard, elle partait en claquant la porte.

Johnson avait allumé une cigarette sur laquelle il tirait avidement. D'une main humide de sueur, il décrocha le téléphone, composa un numéro qui correspondait à la villa de Joe Carmona. Mais il se ravisa. Carmona n'était pas suffisamment important pour entendre ce qu'il avait à dire, et surtout pour prendre une décision.

Il fit un nouveau numéro, tomba sur une voix ensommeillée qui annonça :

— Oui, ici la résidence Rastel.

— Passez-moi Ricky, jeta le politicien.

— M. Rastel ne peut pas être dérangé. Rappelez-le plus...

— Réveillez-le. Dites-lui que c'est d'une extrême urgence. C'est de la part de Steve.

— Quittez pas, je vais voir.

Une bonne minute plus tard, Johnson entendit la voix cassée de Ricky Rastelli :

— Qu'est-ce qui se passe, Steve ?

— Je voudrais bien le savoir. Quelqu'un a téléphoné ici. Il m'a dit que des gens sont informés du... de certaines affaires qu'il y a entre nous. Il veut que je me rende dans quelques instants à l'extrémité de la ville et...

— Attendez... Qui ça, « il » ?

Johnson haussa nerveusement les épaules.

— Il n'a évidemment pas donné son nom. Mais il semble au courant de beaucoup de choses. Et dans ma situation, je ne peux pas me permettre ce genre d'incident. Il faut que vous arrangiez ça, Richard... Vous m'entendez ?

— Je vous entends.

— Je ne veux pas qu'il y ait le moindre écho là-bas, sinon nos accords seraient rompus. C'est clair ?

— Vous n'êtes pas en position d'exiger quoi que ce soit, Steve, et vous le savez bien. Quand on commence avec moi, on marche jusqu'au bout.

— C'est une menace ?

— Simplement une mise en garde. Gardez votre calme, je me charge de cette histoire. Vous êtes seul ?

— Bien sûr.

— Où devez-vous rencontrer ces gens ?

— Au West Point Hôtel.

— Je vois. Bon, restez où vous êtes, je vous rappellerai plus tard.

Pour la seconde fois, le cliquetis de fin de communication claqua désagréablement à l'oreille du politicien véreux.

La sueur qui lui dégoulinait sur le front lui entra dans les yeux. Il frissonna, se dirigea vers le bar pour se servir un verre de bourbon qu'il porta à ses lèvres d'une main tremblante.

Par la grande baie vitrée de la chambre, il aperçut une partie de Las Vegas nimbée des lueurs rasantes du soleil naissant. En bas, sur le *Strip*, il y avait des gens qui faisaient leur jogging. Des filles vêtues de mini-jupes circulaient en skate-board et des fêtards rentraient à leurs hôtels d'une démarche incertaine. Dans moins d'une heure, le Strip serait de nouveau la proie d'un flot de véhicules.

C'était le début d'une journée comme les autres. Après tout, il n'y avait aucune raison de s'en faire outre mesure. Richard Rastel prenait les choses en main. Et il était puissant.

Tout s'arrangerait donc et l'ignoble coup de fil ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Pourtant, quelque part en ville, quelqu'un avait décidé que ce jour-là n'aurait rien de commun avec les autres.

Une toile d'araignée invisible se tissait rapidement au-dessus de Las Vegas, enrobant peu à peu des personnages crépusculaires dont les préoccupations étaient essentiellement axées sur un gigantesque gueuleton illicite.

CHAPITRE NEUF

Le West Point Hôtel était un établissement de second ordre qui appartenait en sous-main à Jules la Baleine. Situé à l'extrémité ouest de la ville, il recueillait les touristes qui n'avaient pas trouvé de place dans les palaces du *Strip*, ou qui n'étaient pas suffisamment fortunés pour les tarifs exorbitants de ces derniers.

Deux hommes grands et costauds venaient de descendre d'une voiture, sur le parking. Leurs vestes gonflées du côté gauche laissaient à penser qu'ils portaient une grosse artillerie individuelle. Le regard aux aguets, ils s'introduisirent dans le hall de l'hôtel, désert à cette heure matinale, mis à part un réceptionniste famélique à moitié endormi sur son comptoir.

Ils réveillèrent le type d'une bourrade sur l'épaule et l'un d'eux aboya :

— T'as vu personne ?

— J'aurais dû voir quelqu'un ? rétorqua l'employé avec un regard glauque.

— Des mecs.

— Ben, non, j'ai vu personne.

— T'es sûr ?

— Si je vous le dis.

— Ok. Barre-toi.

— Comment ? Je...

— On est des amis de ton patron, te fais pas de mouron, connard. Va planquer ton squelette ailleurs. On a une affaire à traiter.

Le réceptionniste les observa un court instant, nota les bosses sous les vestes, puis il haussa les épaules et quitta le hall d'un pas traînant.

Quelques instants plus tard, un autre homme également grand, de stature athlétique, poussa la porte vitrée de l'hôtel et s'approcha lentement des deux porte-flingues. Il portait des lunettes de soleil, des favoris lui mangeaient les joues et une grosse moustache garnissait sa lèvre supérieure.

— C'est Manetti qui vous a envoyés ? demanda-t-il sans préambule.

— Ça se pourrait, répliqua le plus costaud des deux mafiosi. Qui vous êtes ?

— C'est moi qui ai prévenu Doc Manetti. Je ne voudrais pas me tromper. Qui me prouve que vous êtes bien ce que vous dites ?

L'autre ricana.

— Tu veux p't'être ma carte d'identité ?

— Vous n'êtes pas drôles, les mecs. Moi, je m'appelle Benson.

— Comme les cigarettes ?

— Ouais.

— D'accord. C'est bien toi qui as prévenu Doc. Quand les connards de Ricky la Fouine doivent-ils arriver ?

Benson-Bolan alluma paisiblement une cigarette, répondit par une autre question :

— Est-ce que Jules a été informé de mon coup de fil ?

— Demande-lui. Nous, on a simplement reçu des ordres de Doc. Dis, tu m'as pas répondu.

— Les flingueurs de Ricky devraient déjà être ici, répliqua Bolan en jetant un regard sur sa montre. D'après ce qu'on m'a dit, ils sont plutôt du genre mauvais.

— Ce que je pige pas, c'est ce qu'ils viennent faire. On m'a rien dit là-dessus.

— Paraît que Jules essaie de doubler Ricky la Fouine avec un de ses amis, un gros politicard. D'après ce que je sais, quelqu'un de chez nous aurait rendez-vous ici avec ce gus.

— Et comment tu sais ça ? questionna encore le costaud enfouraillé. Ça me...

Il s'interrompit en entendant un bruit de moteur puis un coup de freins en provenance du parking. Un second grincement de freins se fit entendre, plus éloigné. Il s'écoula environ vingt secondes avant que deux silhouettes trapues s'encadrent dans l'entrée de l'hôtel.

— Y a une autre caisse, fit Benson-Bolan. Un renfort par-derrrière.

La porte vitrée fut poussée. Deux hommes s'avancèrent avec précaution dans le hall, les mains tenues près des échancrures de leurs vestes. Un autre était visible de l'autre côté de la porte, en attente.

— C'est eux ! souffla Bolan en sortant un Colt. 45 automatique qu'il braqua sur les nouveaux arrivants et fit feu aussitôt.

Presque simultanément, deux détonations claquèrent à côté de lui, puis deux autres encore. L'un des arrivants se plia en deux et se mit à tourner sur lui-même tandis que l'autre était projeté contre un mur, le visage en sang.

Bolan s'était retourné à temps pour voir s'ouvrir une porte au fond du hall, par laquelle débouchèrent trois types en armes. L'un d'eux tenait une mitraillette dont il commença à tirer une rafale vite interrompue par une balle de .45 qui lui laboura le crâne. Les deux autres eurent juste le temps d'expédier quelques coups de feu à la sauvette avant de se faire truffer de plomb brûlant et tonnant.

Puis la porte vitrée vola en éclats. L'homme qui s'était tenu en attente à l'extérieur les canardait à tout-va, les jambes écartées, son arme tenue des deux mains, comme au stand de tir.

Bolan releva le canon du .45, lui délégua un gros frelon hurlant qui

lui entra dans la bouche et lui fit descendre les marches de l'entrée à reculons.

C'était fini. La fusillade n'avait duré que six, sept secondes.

L'un des deux hommes de Jules la Baleine Androsiani était couché au milieu du hall, la moitié supérieure de la tête en moins. Son compagnon avait eu un peu plus de chance. Assis par terre contre le comptoir de la réception, il comprimait son épaule gauche d'une main, tenant toujours son arme de l'autre.

Bolan se pencha vers lui et dit :

— Serre les fesses, mec. Tu vas t'en tirer.

L'autre le regarda avec un regard vague, marmonna quelque chose d'indistinct.

— Tu diras à Jules que Ricky tripatouille avec certains très gros bonnets du Conseil. C'est vachement important.

Délaissant le blessé, il se dirigea vers la porte d'entrée secondaire, aperçut au passage le réceptionniste qui se tenait recroquevillé dans la cage d'escalier et lui lança :

— Appelle tout de suite une ambulance et les pompes funèbres. Appelle aussi Jules Androsiani.

Puis il disparut à la vue de l'employé dont les dents claquaient sur un rythme incontrôlable.

Il était encore tôt dans la matinée quand un dealer travaillant pour Androsiani se fit abattre en quittant son domicile, sur la route de Las Vegas à *Nellis Airport*. Son agresseur n'avait fait qu'une apparition extrêmement fugace sur les lieux du drame dont un témoin – un vieil homme affolé – ne put en dire que quelques phrases succinctes :

— Tout s'est passé si vite... Il était grand, costaud, mais je n'ai pas pu voir son visage. Avant de tirer sur cet homme, il a dit quelque chose comme : Va dire en enfer que c'est de la part de Manfredi... Ou de Manetti, je ne me souviens pas exactement. Et puis je ne l'ai plus vu. Il avait disparu. Après, j'ai entendu un bruit de voiture. Il faut dire que je venais juste de me réveiller, je regardais par ma fenêtre...

D'autres incidents du même genre eurent encore lieu ce matin-là.

Un hôtelier que de nombreuses personnes connaissaient comme un homme parfaitement honorable reçut la visite d'un individu armé alors qu'il dormait paisiblement. L'intrus était vêtu d'un costume de ville visiblement coûteux, portait une moustache, des lunettes polaroid et un chapeau Borsalino rabattu sur le front. Il posa à l'hôtelier diverses questions concernant les comptes de celui-ci, lui intimant ensuite brutalement de cesser tout commerce avec un certain Richard Brack, puis il l'assomma et disparut.

Auparavant, il avait tué deux hommes qui sommeillaient dans une chambre éloignée, les étranglant avec des garrots.

L'hôtelier, en fait, était un homme de paille de Ricky Rastelli

(Richard Brack ou encore Richard Rastel) et les deux hommes éliminés travaillaient pour ce dernier comme gardes du corps. Des mafiosi pur-sang.

En partant, l'assaillant vida le contenu de la caisse en attente d'être transféré par véhicule spécial.

Cette fois, personne ne put en donner le moindre signallement. L'affaire s'était déroulée en silence et à l'abri des regards.

Un peu plus tard, une voiture transportant cinq passagers fut l'objet d'une fusillade nourrie au pistolet-mitrailleur, puis d'un tir de grenades incendiaires. Les cinq passagers périrent dans l'épave du véhicule transformé en brûlot.

Sur le Highway N° 15, à l'embranchement menant à Arden, une autre voiture – une Cadillac – fut attaquée également au pistolet-mitrailleur à partir d'une grosse De Soto noire. Quelques automobilistes témoins de la scène déclarèrent qu'il y avait eu une importante fusillade de part et d'autre des deux véhicules. L'un d'eux émit l'hypothèse qu'il devait s'agir d'un règlement de comptes. Il avait assisté aux trois tonneaux de la Cadillac qui s'était ensuite immobilisée sur le toit sans pourtant prendre feu. Puis le conducteur de la De Soto, un grand type dont il n'avait pu apercevoir le visage, s'était approché à pied du véhicule accidenté. Il avait tiré deux coups de feu dans l'habitacle, sans doute pour éliminer des survivants, avant de s'emparer d'une valise en cuir et de s'en aller tranquillement en direction de East Las Vegas.

Puis, en moins d'une heure, trois autres agressions eurent encore lieu sur les personnes d'individus travaillant plus ou moins officiellement pour Michele Russo, Gus LaRocca et Jules Androsiani. Trois exécutions sommaires qui se déroulèrent chacune en quelques secondes : Mick Krosky fut tué d'une seule balle de fusil à lunette en pleine tête alors qu'il prenait son petit déjeuner au bord de sa piscine. Johnnie Denver périt par strangulation dans son lit avant même qu'il ait pu s'éveiller, et Ted Figari reçut trois balles de .9 mm dans la poitrine et une dernière entre les yeux à l'instant où il s'apprêtait à compter la partie de « *skim* » qu'il avait dérobée pendant le dernier décompte de la nuit.

Tous trois avaient été achetés par Ricky Rastelli pour « recycler » occultement de l'argent de la Commissione chez la concurrence.

CHAPITRE DIX

Durant les heures qui suivirent, jusqu'au début de l'après-midi, nul autre événement notoire ne vint perturber la quiétude de la ville. Fait apparemment curieux, pour qui ne connaît pas suffisamment la capitale du jeu, les sanglantes péripéties de la nuit ne furent relatées dans la presse et à la radio qu'en termes très sibyllins. Un capitaine de police interviewé par un reporter déclara à la radio que des voyous venus d'un État voisin avaient provoqué quelques incidents au cours de la nuit, mais que les forces de l'ordre avaient rapidement rétabli le calme en ville.

Officiellement, l'information avait été sérieusement filtrée et contrôlée.

Il n'en allait pas de même au sein du milieu professionnel et de la pègre à Las Vegas, ville où le téléphone arabe fonctionne à une vitesse stupéfiante.

Malgré les efforts conjugués de la police, des patrons de casinos et des *mobsters* pour taire la nouvelle des attentats nocturnes, celle-ci s'était répandue comme une traînée de poudre. Pas un truand, aussi insignifiant fût-il, n'ignorait les malheurs de Jules la Baleine à qui on avait piqué un gros paquet de fric après avoir assassiné ses hommes, le flinguage d'une dizaine d'autres travaillant pour Michele Russo ou en affaires avec lui, la tuerie dans un casino appartenant à LaRocca. Ni les fusillades au cours desquelles de « pauvres gars » avaient trouvé la mort.

Cependant, les nouvelles étaient commentées de manière très diversifiée selon l'appartenance des orateurs à un clan ou à un autre, selon aussi les connaissances qu'ils avaient des « affaires » de chacun.

Pour les uns, Jules Androsiani était la victime d'un coup odieux monté par un rival. Pour d'autres, il avait lui-même fait assassiner ses hommes afin de conserver pour lui l'argent qui lui avait été confié. Pour d'autres encore, l'attentat contre ses deux véhicules constituait une mascarade, un alibi lui permettant de porter des coups vicieux aux autres patrons de Vegas, tel Gus LaRocca qui avait également été touché par un vol de « skim ». Quant à l'élimination des hommes de Michele Russo, il s'agissait vraisemblablement d'une manœuvre visant à déstabiliser le climat de confiance entre les grosses légumes de la Mafia et les patrons locaux.

Une atmosphère de psychose s'était installée sur la ville. Les petits voyous se montraient moins au grand jour, se méfiant d'une possible purge, tandis que les « patrons » s'enfermaient carrément dans des

demeures qui présentaient de nombreux points de comparaison avec des bunkers. Ils regroupaient des troupes, augmentaient leurs gardes du corps, parlaient au téléphone à mots couverts, promettaient d'arracher les tripes de leurs rivaux et se méfiaient de tout le monde.

Un bruit, également, circulait au sujet d'un personnage hypothétique, une sorte de tueur d'élite qui aurait été engagé par l'un des boss de Vegas, à moins que ce ne fût par la Commissione elle-même. Certains prétendaient par ailleurs que c'était toute une équipe de flingueurs professionnels qui aurait débarqué secrètement en ville pour y effectuer une besogne que personne ne comprenait encore vraiment.

Et une question commençait à se formuler dans divers points chauds de la haute finance illicite : « À qui tout ce sang versé pouvait-il profiter ? »

Des noms étaient mis en avant. Toujours les mêmes. Mais aucune certitude, aucune explication véritable ne venait étayer les soupçons sur les uns ou les autres.

Quelques jours plus tôt, encore, de respectables citoyens comme Androsiani, LaRocca et Rastelli, se voyaient régulièrement, échangeant des idées, buvant des pots ensemble et se jurant aide et assistance en cas de besoin.

À présent, ces mêmes personnages évitaient de se regarder et échafaudaient les pires hypothèses.

Vegas, ville ouverte, ne s'ouvrait plus à présent qu'à la méfiance, à la peur et à la haine.

Les touristes, s'ils n'avaient pas été la proie des plaisirs du jeu, auraient cependant noté la recrudescence des patrouilles de police dans les rues, des voitures officielles qui circulaient sur le *Strip*, devant les hôtels et les casinos. Il y avait aussi des hommes aux regards durs et aux carrures impressionnantes, vêtus de costumes coûteux, qui semblaient passer leur temps à flâner dans les lieux publics, observant les visages et posant des questions un peu partout. Ceux-là n'avaient rien à voir avec les policiers officiels. Ils avaient des permis de port d'armes en règle, mais appartenaient à la Mafia.

Mack Bolan, lui, avait pris un peu de distance pour étudier la situation. Dans son optique, les choses étaient au mieux. L'atmosphère sentait l'électricité. L'orage s'annonçait. Il avait cependant promis à Hal Brognola d'épargner la ville, ce qui était difficilement compatible avec sa technique de blitz, de guerre éclair. Aussi avait-il envisagé plusieurs plans de bataille susceptibles de transposer le théâtre opérationnel à distance de Vegas, rejetant la plupart pour n'en conserver que deux : provoquer l'affrontement des clans entre eux par une tactique qu'il connaissait bien et qu'il avait souvent pratiquée, ou entraîner la Mafia derrière lui jusqu'à un terrain de combat qu'il aurait

lui-même choisi.

Le second plan s'avérait à l'examen plus approprié à ce qu'il avait promis à Brognola, mais il était aussi infiniment plus dangereux. En tant que guerrier et tacticien, Bolan avait étudié un maximum d'hypothèses de combat, lu de nombreux récits de batailles, même ceux ayant trait à la mythologie. C'est ainsi qu'il se souvenait du combat des Horaces et des Curiaces, qui devait décider du destin de la Rome Antique. Après une première victoire des Curiaces, le survivant des Horaces avait feint de fuir et, se retournant, était parvenu à tuer ses trois adversaires.

C'était très schématique et assez naïf, mais les légendes ne sont souvent que des récits édulcorés, ou au contraire enrichis de faits réels.

Bolan avait encore un peu de temps devant lui pour décider d'une stratégie. Par ailleurs, il se pouvait qu'un impondérable surgisse ou qu'il fasse une fausse manœuvre, aussi minime fût-elle, et tout serait à revoir. Il lui faudrait peut-être aussi improviser en fonction des événements et des réactions adverses.

Pour cette opération, l'Exécuteur agissait en solitaire. Ses amis, « Politicien » Blancanales et « Gadgets » Schwarz, l'attendaient sur la Côte Est où il leur avait confié une mission de renseignement concernant une grosse affaire de fuite de devises dont il supposait la *Cosa Nostra* d'être l'instigatrice.

Seul Jack Grimaldi, l'ex-pilote de la Mafia et ami de Bolan, se tenait dans la région, prêt à intervenir d'un coup d'aile en cas de besoin d'assistance aérienne ou pour un repli en catastrophe.

Maintenant, il s'agissait de laisser monter encore un peu la pression dans le chaudron infernal, puis de passereaux actes.

Entre-temps, Bolan avait à étudier soigneusement la topographie de la région sur plusieurs cartes à grande échelle, à vérifier son armement, à se renseigner avec précision sur l'importance des forces ennemies qui pouvaient s'accroître d'instant en instant, ainsi qu'à donner quelques coups de téléphone à destination de plusieurs points chauds. Histoire de jeter un peu d'essence sur le feu naissant.

Les deux hommes qui gardaient le portail de la résidence étaient armés comme s'ils devaient tourner un film sur la révolution mexicaine. L'un d'eux portait un fusil à pompe sur l'épaule, des cartouchières en travers de la poitrine et un Colt à la ceinture. Son compagnon tenait dans le creux de son bras un fusil d'assaut M-16. Trois chargeurs étaient logés dans des étuis spéciaux agrafés sur un gros ceinturon, en compagnie d'un étui en cuir qui laissait voir la crosse d'un P-08. Tous deux étaient vêtus de treillis bariolés et semblaient prendre leur rôle très au sérieux.

D'autres hommes également bardés d'armes se tenaient immobiles

ou en mouvement dans le parc qui s'étendait devant une grande maison blanche.

Une centaine de mètres avant d'arriver à la propriété, une Ford grise était à l'arrêt sur un côté du chemin d'accès bordé de grands arbres, occupée par deux hommes qui fumaient en silence. Un troisième se tenait à l'extérieur, appuyé contre un arbre. Il fumait également, tenant négligemment un riot-gun par la poignée de crosse. Celui-là fut le premier à observer le mouvement d'un véhicule en approche rapide sur le chemin d'accès.

Il siffla doucement pour attirer l'attention des autres et dit :

— On a de la visite, les mecs.

— Tu vois ce que c'est ? demanda le chauffeur.

— Pour l'instant, je vois qu'une caisse rouge, une bagnole de sport, j'y crois.

— C'est peut-être Joe qui nous envoie une nana ?

— Ta gueule, fit l'homme assis à côté du chauffeur. Tenez-vous prêts, on sait jamais.

Il vérifia la présence de l'automatique qu'il portait sous sa veste et posa une main sur un walkie-talkie placé près de lui sur la banquette.

Le véhicule en approche, à présent, était parfaitement visible. C'était une Ferrari décapotable à la carrosserie rutilante. Précédant une traînée de poussière, elle arriva en trombe, ralentit et freina sèchement au niveau de la Ford. Le type qui conduisait portait une tenue sport. Un blouson en daim passé sur une chemise à col ouvert, un foulard noué négligemment autour du cou et des lunettes de soleil Ray-ban.

L'homme au riot-gun s'approcha de la caisse rouge avec méfiance, tout en faisant mentalement une estimation de ce qu'avait pu coûter un tel bolide.

— Bonjour monsieur, dit-il prudemment. Vous êtes sur un chemin privé, ici.

— Privé pour qui ? lui sourit gentiment l'autre. Je croyais trouver des amis par ici.

— Ah oui ? Quel genre d'amis ?

— Disons, plutôt de la famille.

— Alors, il se pourrait que vous soyez sur le bon chemin. On peut savoir comment vous vous appelez ?

— Mike. Mike de Denver. Annonce-moi à Ricky.

— Vous avez peut-être un rendez-vous avec M. Richard ?

L'homme à la Ferrari ôta lentement ses lunettes de soleil et posa un regard glacé sur le porte-flingue dont l'expression changea immédiatement.

— Comment tu t'appelles ? fit-il sans pratiquement bouger les lèvres.

— Ben... Mon nom, c'est Angie.

Le garde, soudainement, ne savait plus quelle contenance adopter avec ce visiteur survenu au volant d'une guindée qui devait valoir une fortune. Ça ne pouvait pas être un « soldat » de la rue, ni un mec en affaires avec Ricky. Pas le genre. À moins que ça ne soit...

— Tu as entendu ce que je t'ai demandé, Angie ?

— Oui, heu...

Le garde se tourna vers la Ford, prononça une phrase presque inaudible et bégayante, puis il lança à l'homme qui tenait le walkie-talkie :

— Passe un appel à la maison, Dick. Annonce que M. Mike de Denver voudrait voir le patron.

Il y eut un rapide conciliabule sur les ondes, au terme duquel Angie se retourna pour revenir près de la Ferrari.

— Tout est OK, monsieur. Vous pouvez passer, personne ne vous arrêtera jusqu'à la maison. C'est M. Rocco qui va vous recevoir.

Bolan-Denver hochait doucement la tête en signe de remerciement, questionna :

— Qu'est-ce qui se passe ? La maison est en état de siège ?

— C'est un peu ça, monsieur. Rocco pourra vous en dire plus. Dites... Excusez-moi de ne pas avoir compris plus tôt qui vous êtes.

— Oui ? Et qui je suis à ton avis ?

— Ben, quelqu'un d'important, sûr ! Vous arrivez de New York ?

— Tu me poses une question, Angie ?

Le porte-flingue se troubla, rougit un peu, conscient qu'il s'était montré trop curieux.

— Non, bien sûr. Il y a des choses qu'on ne devrait jamais demander, n'est-ce pas ? Excusez-moi.

— T'excuse pas, vieux. Mais rappelle-toi.

— Ça, c'est sûr.

— Dis-moi, le boss est là ?

— Je crois bien... Mais faut demander à Rocco, c'est lui qui s'occupe de tout ici depuis que ça a commencé à bouger. Nous, on a des consignes de ne pas trop parler, vous comprenez...

— Oui, je vois. J'ai cru comprendre que ça merdoie sec, par ici.

— Plutôt, oui.

— Et même plus que ça, hein ?

— Tout juste !

— Surveillance bien tout ce qui se pointe par ici.

Bolan-Denver adressa un clin d'œil de complicité au garde, embraya et fit avancer lentement le requin rouge dans le parc. Au passage, il nota la concentration de forces, les emplacements des « soldats » mafiosi et le climat de tension qui se dégageait des lieux. À coup sûr, il n'aurait pas fallu grand-chose pour déclencher une

réaction brutale de tous ces hommes armés jusqu'aux dents et prêts à appuyer sur la détente.

Il arrêta la Ferrari sur une aire gazonnée qui servait déjà de parking à une dizaine d'autres véhicules, aperçut du coin de l'œil un type costaud et au visage dur qui descendait les marches du perron pour venir dans sa direction.

CHAPITRE ONZE

Sans aucune hâte, Bolan mit pied à terre et s'étira. Puis il se tourna vers l'arrivant qui à présent n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Rocco, sans doute. Il portait un costume de ville gris qui dissimulait mal la proéminence d'une arme de gros calibre portée sous son aisselle gauche. Ses cheveux noirs étaient lissés en arrière, vraisemblablement à l'aide de brillantine. L'allure typique d'un mafioso des années trente. Il faisait visiblement tout ce qu'il pouvait pour ressembler à un caïd de l'époque de Capone et de Luciano.

S'arrêtant tout près de Bolan, il lui lança un regard scrutateur et peu amène.

— Denver ? fit-il sèchement.

— Ouais.

— Il paraît que tu as des choses à me dire.

— Pas à toi, Rocco. C'est ton boss que je veux voir.

— Et si je te réponds que c'est à moi que tu as affaire ?

— Va te faire foutre, répliqua Bolan sur le même ton sec.

— Tu peux répéter ça ? lâcha doucement l'autre, le regard empoisonné.

— Ouais. Va te faire mettre par le maquereau qui a engrossé ta putain de mère.

Le visage de Rocco devint subitement blême. Les mâchoires soudées, il laissa échapper une sorte de feulement et ses mains se contractèrent.

Bolan émit un petit ricanement et lui sourit.

— OK, Rocco. C'était juste pour voir comment tu réagirais. On m'a dit qu'on peut compter sur toi et que t'es un mec efficace.

— Ah oui ?

— Relaxe, vieux. Je ne suis pas ici pour foutre la merde. Et excuse-moi si je t'ai vexé.

Le soto-capo se détendit aussi soudainement qu'il s'était durci. Il essaya de rendre le sourire, mais ne réussit à produire qu'une grimace qui flotta brièvement sur ses lèvres trop rouges.

— D'accord. J'aurais pas dû te prendre comme ça. Comment tu sais qui je suis ? On s'est jamais vu.

— C'est bien toi qui m'as répondu au téléphone, cette nuit ?

— Pour sûr. T'as la mémoire des voix, hein ?

— Faut bien.

— T'es venu de là-bas avec cette tire ? fit le soto-capo en désignant du menton la Ferrari.

Son visage s'était décrispé, mais il avait encore un regard emprunt de suspicion.

— Faut pas pousser, Rocco. Il aurait fallu que je marche aussi vite qu'un Boeing. J'étais en Californie quand on m'a appelé pour me dire qu'il y avait de la merde dans l'air à Vegas.

— Disons que tout ne tourne pas très rond ici depuis le milieu de la nuit. J'ai cru comprendre que tu es avec des grosses légumes de New York.

— Exact. Où est Ricky ?

— Dans son bureau. Il a passé tout son temps à réfléchir.

— Montre-moi le chemin, dit Bolan en envoyant une petite claque amicale sur l'épaule du mafioso.

Rocco lui fit une nouvelle grimace suivie d'un mouvement de tête pour désigner la maison. Ensemble, ils montèrent au premier étage, suivirent un long couloir, et Rocco alla sonner à une porte en bois massif. Bolan entendit le cliquetis d'une serrure vraisemblablement actionnée par l'électricité, puis le battant pivota doucement, sans bruit. Il nota que la porte était blindée et capitonnée. Un épais capitonnage recouvrait également les murs du bureau où se tenait le boss.

— Voilà Mike de Denver présente Rocco.

Alors qu'ils s'avançaient dans la pièce, un jeune type au visage boutonneux et à la veste trop large s'encadra dans le chambranle de la porte et demanda :

— Vous avez besoin de moi, monsieur Richard ?

— Ça va, Jack, répliqua Rastelli d'une voix de violoncelle. Nous sommes entre amis.

Le jeune type disparut et le capo enchaîna :

— Laisse-nous aussi, Rocco.

Bolan nota le raidissement du soto-capo ainsi que le rapide regard exaspéré qu'il lança à son patron.

Il intervint :

— Salut, Ricky. Je crois que Rocco devrait rester pour entendre ce que j'ai à vous dire.

Les yeux du boss se rétrécirent. Fixant le visiteur d'un air méfiant, il lâcha lentement :

— Tu as des ordres à me donner, Mike ?

Bolan alluma tranquillement une cigarette avant de répondre.

— Mettons les choses au point, Rastelli. Je ne suis pas venu pour vous créer des histoires, mais pour vous transmettre un message de qui vous savez là-bas et essayer de vous aider à résoudre vos problèmes. Et les qui vous savez estiment que Rocco doit être tenu au courant, c'est une question de sécurité.

Le visage du capo commença à se radoucir. Il fit un petit bruit avec

sa bouche puis répondit :

— Tu as l'air de parler comme il faut. Assieds-toi. Toi aussi, Rocco... Bon, je t'écoute. Qui essaye de me faire un enfant dans le dos, Mike ?

— Celui qui a passé un marché avec un sacré enfant de pute et aussi avec quelqu'un de chez nous là-bas. Ça fait un bon moment qu'il lui lèche le cul et il est arrivé à ce qu'il voulait.

— Il... C'est qui, ça ?

— Tu le demandes ? fit Bolan, passant sans transition au tutoiement. »

Rastelli ne répondit pas tout de suite. Une petite veine battait à un rythme rapide à sa tempe.

— Cette grosse merde..., lâcha-t-il enfin avec du dégoût dans la voix.

— Eh oui.

— Putain, ça ne m'étonne pas. Il y a déjà quelques mois, Julio allait toutes les semaines se balader sur la Côte Est. Et ici, on a vu des hommes de Manhattan qui lui rendaient visite. L'enfoiré ! Dis-moi avec qui il s'est entendu au Conseil, Mike.

— Ça m'ennuie de devoir te répondre ça, Ricky, mais on ne m'a pas autorisé à t'en parler.

— Ça voudrait dire qu'on ne me fait pas suffisamment confiance ?

— Pas du tout. Ils veulent être sûrs du coup avant de faire quoi que ce soit, et il ne faut pas qu'il y ait de vagues pour l'instant. C'est compréhensible. J'ai parlé à Frank il y a quelques jours...

— Tu as parlé à Frank ? interrompit Rastelli. À Frank Marioni ?

Bolan sourit.

— C'est lui qui m'a recontacté cette nuit pour me demander de venir te trouver. Il te fait dire que tu as toute la confiance du Conseil et que ce problème va être résolu incessamment. Ils vont s'occuper des brebis galeuses. Tu comprends ?

— Quand tu as appelé ici, cette nuit, tu as laissé entendre que les huiles étaient en désaccord, à Manhattan.

— Ouais. Il y en a qui ne voient pas les choses dans l'intérêt général.

— Certains veulent faire cavaliers seuls, hein ?

— C'est ça. Mais je ne peux pas t'en dire plus là-dessus. Moi-même, on ne m'a pas tout dit. Ça, c'est pour ce qui est du problème intérieur.

Le capo parut réfléchir intensément.

— Qu'est-ce que tu as voulu dire tout à l'heure avec cette histoire de sacré enfant de pute qui aurait un arrangement avec Julio ?

— Ça concerne le problème local. C'est pour cette raison qu'il fallait que Rocco reste dans ce bureau. Pour qu'il puisse entendre et organiser une contre-attaque avant qu'il soit trop tard.

— Tu peux être plus clair ? À part Jules la Baleine, je vois pas ce que pourrait être ce problème local.

Bolan prit son temps pour répondre. Ménageant ses effets, il laissa tomber :

— Personne n'avait besoin de ça en ce moment ici, Ricky. C'est vraiment la pire des choses qui pouvait nous arriver. Et tout ça, parce que cette ordure de Julio veut accaparer toute la ville. Il s' imagine qu'il peut s'en servir comme d'une arme secrète...

— Mais de qui parles-tu, bon Dieu ? grinça le boss dont les yeux étaient devenus deux minces fentes.

— Je parle tout simplement du plus grand fumier qui ait jamais existé, Ricky. La combinaison noire.

— Quoi ? Tu...

— Tu es sûr de ce que tu dis ? intervint Rocco pour la première fois depuis le début de la discussion.

— Si j'en suis sûr ? Doux Jésus, je voudrais bien me tromper ! Mais y a pas d'erreur. Bolan la Pute est ici. À Vegas. Et il a déjà fait beaucoup de mal.

— Nom de Dieu ! martela Rastelli. Putain d'enfer ! Mais c'est pas possible...

Rocco hochait lentement la tête.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? On n'a jamais vu Bolan faire alliance avec quelqu'un de chez nous ! Comment peut-on être certain de ça ?

Bolan prit un air un peu gêné pour répondre.

— Tu sais que Frank prend toujours des précautions.

— Tu veux dire qu'il y a des taupes chez Julio ? Ça signifie sans doute aussi qu'il y en a ici. En tout cas, cette histoire de Bolan et de Julio est complètement dingue. C'est contre nature, même si cette grosse gonfle est une ordure.

— Bolan n'a pas dû lui laisser le choix, dit Bolan. On sait qu'il a débarqué chez lui il y a deux jours de ça et qu'il lui a vraisemblablement mis le marché dans la main : collabore avec moi ou je te bute tout de suite. Julio est malin. Il a imaginé le parti qu'il pouvait tirer de la situation.

— Ça se tient, admit le soto-capo.

— C'est logique. Qui croyez-vous qui a fait le coup de Red Rock Canyon ? C'est tout à fait dans les méthodes de la Grande Pute. Tir au bazooka, mitraillage et le toutim. Le grand jeu habituel, quoi ! De la part de Julio, c'est vachement astucieux.

— Mon cul ! fit lourdement Rastelli.

— Ne le prends pas pour plus con qu'il n'est, rétorqua Bolan. Admettons que ça faisait vachement plaisir à la combinaison noire de piquer le « *skim* » et d'égorger des amici. Julio, lui, n'en est pas à

quelques milliers de dollars près, d'autant plus que ce n'était pas son pognon. Et par la même occasion, il s'offrait une couverture. Qu'importe si quelques-uns de ses soldats y sont restés, ce mec n'a jamais eu aucune moralité.

— C'est vrai, renchérit Rocco. Et il a même poussé des gueulantes en nous accusant.

— Tu vois...

— Ouais.

— Ça lui permettait aussi d'envoyer quelques hommes à lui sur le tas pour te voler, Ricky. Est-ce que toi tu aurais une pareille pensée ?

Le boss déroba un instant son regard et bougea un peu dans son fauteuil. Puis il se leva, et commença à arpenter son bureau tandis que Bolan poursuivait :

— D'accord, le Grand Fumier a fait couler le sang de braves gars qui n'étaient pour rien dans la combine de Julio. On est à peu près certain que le coup du West Point Hôtel et celui du Silver Dust, c'est lui aussi. Mais Bolan n'a rien à voir avec l'attaque de la bagnole qui a été mitraillée sur le Highway N° 15 et qui transportait du pognon à toi, Ricky.

Le capo s'arrêta de marcher, fixa Bolan-Den-ver d'un œil suspicieux.

— Comment est-ce que tu sais que cette caisse était à moi ?

L'Exécuteur se fouilla et sortit un petit trousseau de clés qu'il tendit à Rocco.

— Rends-moi un service, tu veux ? Va ouvrir le coffre de ma tire et ramène ici ce que tu y trouveras.

Sans un mot, le soto-capo quitta la pièce tandis que Rastelli insistait, impatient :

— Qu'est-ce que tu veux prouver, Mike ?

— Je veux simplement te prouver que nous sommes de ton côté.

Bolan avait volontairement insisté sur le « nous ». Il ajouta :

— Ça veut dire aussi que tu ne devrais pas nous cacher certaines choses.

— Comme par exemple ?

— Je vais te le dire pendant que Rocco est en bas... Comme par exemple l'argent que Frank te confie pour le faire prospérer et dont tu te sers à des fins personnelles, à travers des petits mecs dans le genre de ceux qui se sont fait dessouder ce matin. Krosky, Johnnie et Ted Figari.

Rastelli faillit se troubler. Il jeta un regard aigu sur l'envoyé de New York, soupira et dit :

— Je n'ai rien piqué à la Commissionne, Mike. Faut me croire. J'ai juste voulu faire un peu de bénéfice supplémentaire, mais l'argent est retourné dans la caisse, sans un centime en moins. Après tout, les

banques font bien la même chose ! Heu... Frank et les autres sont au courant ? Ça m'ennuierait qu'il y ait une mauvaise interprétation.

— Je suis le seul à le savoir, Ricky. Te fais pas de mouron, ça n'ira pas plus loin que moi. Parce que je crois que tu es sincère et que jamais tu ne trahirais Notre Chose. N'est-ce pas ?

— Évidemment !

— Je suis content de te l'entendre dire.

— Est-ce que tu sais quelque chose au sujet de ces trois gars, qui les a liquidés ?

— On pourrait croire que c'est toi qui as passé un contrat sur leurs têtes.

— T'es dingue, Mike !

— J'ai bien dit : on pourrait croire. Moi, je sais bien que ce n'est pas toi, mais d'autres pourraient croire le contraire, parce que tu aurais intérêt à ce qu'ils n'aillent pas raconter cette affaire de bénéfice supplémentaire ailleurs. Tu comprends ?

— Oui, t'as raison...

— Sûr ! Comme je suis sûr que c'est Bolan l'enfoiré qui a flingué ces trois mecs. Julio la Baleine a eu vent de ce qu'ils faisaient et il a dû les donner à ce salaud. Comme il lui a certainement donné tous ceux qui le gênent ici. Toi en tête, Ricky. Ce qu'il veut, c'est que la ville lui appartienne.

CHAPITRE DOUZE

Le capo hocha gravement la tête d'un air entendu.

— Julio a toujours été un putain d'envieux, acquiesça-t-il.

— Et il est plus malin que tu le penses.

Un timbre discret retentit dans la pièce. Le capo glissa la main sous son bureau et la grosse porte de bunker s'ouvrit sur Rocco qui s'avança, portant une valise en cuir fauve.

Bolan la lui prit, la posa sur un fauteuil et tapota de la main un sigle gravé en or sur le couvercle, figurant deux « R » entrelacés.

— C'est bien à toi ?

Le capo acquiesça et s'approcha de la valise. Bolan l'ouvrit, découvrant les énormes liasses de billets qui tapissaient l'intérieur.

— Reprends ton bien, Ricky.

— Comment as-tu fait ?

— Je l'ai reprise au gus qui a bousillé tes hommes dans la Caddy.

— Mais tu...

— J'ai tué ce mec. Je le suivais depuis qu'il était sorti de chez Julio. Tu veux peut-être des détails, ajouta Bolan sur un ton ironique.

Rastelli haussa les épaules, puis il eut un sourire bizarre.

— J'te remercie, Mike. Ça fait toujours plaisir de voir quelqu'un comme toi. Quand t'es entré ici, je pensais que tu étais une espèce de couille molle que le Conseil me collait dans les jambes. T'es un vrai parmi les vrais, hein ?

— Ça se pourrait.

— Je ne te ferais pas l'injure de te proposer du fric pour le service que tu m'as rendu, mais si un jour tu as besoin de moi, hésite pas.

— Je m'en souviendrai. Maintenant, il faut qu'on parle du plan d'urgence. J'y ai réfléchi toute la matinée. Il faut laver le linge sale en famille.

— Ça veut dire que le Conseil veut que je me démerde seul ?

— Frank a déjà assez de problèmes sur les bras, Ricky. Comprends-le. Le problème ici est double : Julio et Bolan. Mais ça n'en fait qu'un seul. Tu me suis ?

— Tu penses à une guerre ? sourit Rastelli.

— Plutôt une épuration sur un terrain neutre, pour ne pas toucher à Vegas.

— C'est dangereux. Que le bruit se répande et...

— Le Grand Carrousel ne sera pas concerné, affirma Bolan-Denver. On ne craint pas la mauvaise publicité. Jusqu'ici, rien n'a transparu dans la presse, on tient les journalistes bien en main et la flicaille

aussi. Tu as bien fait graisser tout le monde ?

— T'inquiète pas à ce sujet.

— Il y a certains pontes au Conseil qui n'ont pas du tout l'intention de vous laisser le pactole. L'affaire Julio, c'est une manœuvre pour tout reprendre en main. Ensuite, ils le liquideront et tu verras arriver ici des gros mecs prétentieux, des ronds de cuir viendront s'asseoir dans ton fauteuil après t'avoir expédié au Mexique ou au Venezuela. Bon Dieu, tu sais comment ça se passe !

Bolan fit une pause pour allumer une cigarette. Il poursuivit sous l'œil attentif du capo dont une paupière était agitée par un tic depuis quelques minutes :

— Malheureusement, on ne peut pas agir directement ici. Ce serait le bon prétexte pour les autres de gueuler à la trahison. Il y aurait alors un schisme au Conseil et je ne te dis pas la suite... Putain ! C'est comme une partie d'échecs qu'ils ont mise en place.

Le visage de Rastelli s'était tendu, de grosses rides apparaissaient sur son front. Rocco, lui, se curait les ongles tout en fixant l'envoyé de la Commissione. Tous deux prêtaient maintenant une infinie attention à ce que disait Denver-l'Exécuteur.

— Il faut que tu mettes de l'ordre dans cette ville, Ricky, que tu te remettes au vrai travail comme tu as su le faire dans le passé. Comment es-tu avec LaRocca ?

— Assez bien.

— Sans plus ?

— Lui et moi, on n'a jamais eu de mots. Il est régulier.

— Alors, contacte-le. Fais-lui part de ce que je viens de te dire, et rappelle-toi que c'est comme si Frank lui-même te parlait. Dis-lui qu'il se tienne prêt.

— Quelle est ton idée ? demanda le boss.

— Tu as des mouches chez toi, Ricky.

— Je m'en doute.

— Utilise-les.

— En répandant certains bruits ?

— Exactement. Je peux déjà te citer un de ces pourris : La Mita.

— Rafaeli La Mita ?

— C'est la principale taupe de Julio parmi tes hommes.

— L'enculé ! grogna Rocco. J'aurais dû m'en douter, ce mec est sans arrêt là où il faut pas.

Le capo se réinstalla dans son fauteuil, ouvrit un coffret en or massif d'où il tira un Havane qu'il embrasa délicatement avec un briquet également en or. Il plissa les yeux et dit de sa voix de basse :

— Ton idée est pas con du tout, Mike. Ça fait un moment que j'y pense, au cas où il y aurait une grosse enculerie par ici. On pourrait faire circuler un bruit jusqu'à Julio. Comme par exemple que je me

planque quelque part à la campagne en attendant que les remous s'apaisent...

— Tu es tout à fait dans le coup, déclara Bolan avec un sourire complice. Tu ferais un faux départ bien persuasif et... la tenaille d'acier se refermerait sur Bolan la Pute, quelque part à la campagne. Là où tu serais censé être.

— Intéressant.

Rocco cessa de se curer les ongles pour se manifester :

— Faudrait envoyer un maximum d'hommes le plus tôt possible. Par petits paquets pour ne pas donner l'éveil.

— Combien tu peux en réunir rapidement ? questionna Bolan en se tournant vers le soto-capo.

— Une trentaine avant la nuit.

— C'est pas suffisant. On sait comment la combinaison noire opère. Il est arrivé qu'il bousille près d'une centaine de soldats en quelques minutes.

— Merde ! Il n'a quand même pas la bombe atomique, ce mec ! Et c'est pas superman...

— Prends-le pour un minable et tu lui donneras un maximum d'atouts. Sais-tu combien de pauvres mecs il a déjà dessoudés, Rocco ?

Le soto-capo resta pensif. Il reprit le nettoyage de ses ongles tout en mordillant ses lèvres trop rouges, tandis que Rastelli proposait :

— Je pourrais peut-être demander à LaRocca de se joindre à nous.

— Je n'osais pas te le suggérer, répondit Bolan. Tout dépend si tu es sûr de lui ou non.

— Je t'ai dit qu'il est régulier.

— Fais quand même gaffe, ne lui en dis pas trop.

— Je ferai gaffe. Avec lui, on pourrait doubler les effectifs.

— Comme ça, c'est mieux.

— Il ne faudra pas non plus oublier Julio.

Bolan sourit.

— Je m'en occuperai.

— Comment ça ?

— C'est mon business.

— Tu serais pas une carte noire, des fois ?

— Tu veux dire un As de pique ?

— On pourrait le croire.

— En toute modestie, je suis plus important que ça, Ricky. Et il y a un bout de temps que les As n'existent plus, des fois que tu serais pas au courant de ce qui se passe au Conseil. Ils étaient trop dangereux, incontrôlables. Ils ont cessé d'exister en même temps qu'Augie Marinello.

— J'en ai entendu parler.

— C'est pas une légende. Pour répondre à ta question, je ne suis

pas une carte noire. Mais ne m'en demande pas trop.

— OK, Mike.

— Je voudrais encore te dire autre chose... Certains d'entre nous pensent que ceux qui magouillent à New York avec Julio laissent volontairement faire Bolan, ou qu'il y aurait une sorte d'entente.

— Doux Jésus ! grommela Rocco.

Rastelli interrompit le geste qu'il faisait, laissant son cigare à quelques centimètres de ses lèvres. Il grimaça.

— Moi aussi, cette pensée me fait frémir, ajouta Bolan. Mais c'est peut-être un faux bruit. Quoi qu'il en soit, ça revient au même. La Grande Pute éliminée, des têtes tomberont ensuite automatiquement... Tu as réfléchi à l'endroit où on pourrait l'expédier ?

— J'ai une villa à côté de Shoshone, pas loin de *Death Valley*. C'est à un peu plus de cent bornes d'ici.

— Ça me paraît coller.

— C'est tranquille. Ce qui m'emmerde, c'est que la baraque risque d'être complètement bousillée.

— Si tes hommes reviennent avec la tête de Bolan au bout d'un piquet, tu pourras t'en payer dix autres toutes neuves. Tu sais à combien se monte actuellement le contrat sur sa tête ?

— J'ai entendu parler d'un chiffre avec six zéros.

— Ouais. Une sacrée somme. Et si le coup réussit, tu peux être sûr que Frank te filera un siège au Conseil.

— Pourquoi est-ce que ça ne réussirait pas ?

— Ça dépend de toi. Et aussi de Rocco s'il sait bien organiser l'opération.

Le soto-capo se lissa les cheveux en arrière.

— On verrouillera tout le périmètre. Même un rat ne pourra pas passer.

— Ce type n'est pas un rat, Rocco. Il est plus vicieux et mauvais qu'un serpent. En plus, on est à peu près certains qu'il est venu avec une bande de copains, des anciens commandos, à ce qu'il paraît.

— T'en fais pas, Mike, assura le mafioso. Mes hommes sont encore plus mauvais que lui. Je rapporterai sa tête avec ses couilles dans la bouche.

— Je l'espère pour toi.

— T'en fais pas, répéta Rocco avec assurance.

— Ciao ! déclara abruptement Bolan en se levant. Faut que je me taille.

Rastelli se leva aussi, envoya une bouffée de son cigare dans l'atmosphère et fit un sourire crispé.

— Je ne te demande pas ce que tu vas faire, Mike. Arrange-toi seulement pour qu'il n'y ait pas de retombées par ici.

— Sois tranquille. Et surtout, si tu dois passer un coup de fil là-bas,

fais gaffe sur qui tu tombes. Ne parle à personne d'autre qu'à Frank. Au fait, la baraque à Shoshone est à ton nom ?

— T'es pas dingue ?

— Bon. Sois prudent, hein !

Bolan regarda le soto-capo :

— Arrange-toi pour que ça se passe en souplesse.

— Tu peux compter sur moi, Mike.

Puis il fit un clin d'œil entendu à Rastelli et s'approcha de la porte blindée qui se déverrouilla à son approche. Rocco sur les talons, il gagna le rez-de-chaussée, passa devant une porte d'où s'échappaient des éclats de voix et des gémissements.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? questionna-t-il. Y a des mecs qui baisent ou quoi ?

Rocco ricana.

— On a une petite discussion avec une nana. J pense pas qu'ils la baisent encore. Faut d'abord qu'elle jacte.

— Je peux voir ?

Le mafioso hésita, puis il s'approcha de la porte et l'ouvrit. Bolan jeta un regard par-dessus sa tête. Deux gorilles se retournèrent en même temps, démasquant la « nana » avec laquelle ils étaient en train de « discuter ». Elle était couchée sur un lit métallique, entièrement nue, les chevilles et les poignets attachés par des fils de fer aux barreaux. Son visage portait des traces de coups, sa coiffure était défaite et des stries rouges lui barraient le ventre, mais elle ne semblait pas avoir trop souffert.

— Ça vient ? fit Rocco.

— On n'a fait que la chatouiller jusqu'à maintenant, répondit le plus grand des deux gorilles. Elle raconte des conneries. Va falloir la bousculer pour de bon.

Bolan écarta Rocco pour entrer dans la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ce travail ?

Il eut un sourire cruel en regardant le mafioso, ajouta :

— Tes mecs ont appris le boulot dans une nurserie ou quoi ?

— Comment ça ?

— Je croyais pas que t'étais con, Rocco. Tu sais qui est cette nana ?

— Ben... C'est ce qu'on essaie de savoir. On l'a trouvée en train de fouiner dans les papiers d'un de nos comptables. Tu sais qui c'est, toi ? Elle prétend qu'elle s'occupe de publicité.

— Mon cul ! Ça fait combien de temps qu'elle est ici ?

— À peu près deux heures.

— Je l'ai vue ce matin discuter avec Manetti sur le *Strip*, juste avant que je suive le salaud qui a fait le coup de la Caddy.

— La pute !

— Comme tu dis. Et en une heure, tes mecs n'ont même pas pu la faire chanter un petit peu ? T'as vraiment des hommes à la hauteur, Rocco. Chapeau !

— On va la bousculer pour de bon.

L'expression de Bolan se fit encore plus cruelle.

— Tu parles ! Je vois les résultats obtenus par tes gorilles à la con. Refile-la-moi.

Les deux hommes de main lui lancèrent un regard venimeux, mais n'eurent aucune autre réaction.

— Je peux pas. Il serait fou de rage.

— Je te parie que non. Pourquoi tu lui demandes pas ?

Rocco mordilla ses grosses lèvres trop rouges, réfléchissant. Puis il dut penser qu'il était temps pour lui de commencer à prendre des initiatives. Il répondit sans se retourner :

— OK, Mike. Embarque cette pétasse.

— Il faudra qu'elle jacte, et vite, assura Bolan-Denver d'un ton durci. Détachez-la et collez-la dans ma caisse. Magnez-vous, les mecs.

Il attendit qu'elle soit libérée de ses attaches, se planta devant elle pour la détailler du regard.

— Tu vides ton sac tout de suite ou je m'occupe de toi plus tard ? lâcha-t-il, les dents serrées. Je te préviens que j'aime m'amuser avec les salopes de ton genre. Et ça ne traîne jamais.

— Allez vous faire foutre ! lui cracha-t-elle au visage.

Il la gifla, assez sèchement, puis ricana et lui tourna le dos. Sur ce, il planta les deux armoires à glace et s'achemina vers la sortie. Le soto-capo le suivit dans le parc, eut un air un peu gauche comme s'il se demandait s'il devait poser une question ou non, puis il lâcha d'un coup :

— Est-ce que je t'ai pas déjà vu quelque part ?

— Ça m'étonnerait.

— J'ai comme une impression de...

— De déjà vu ?

Bolan se fendit d'un large sourire :

— Et si j'étais Bolan ? Tu aurais vu mon portrait-robot dans les journaux.

— Raconte pas de conneries, bon Dieu ! Rien qu'à penser à ce fumier, ça me fait dresser les poils.

— Tu as la trouille ?

— Sûrement pas. Je suis sûr que s'il était en face de moi je pourrais le descendre. Il est pas si dur qu'on le dit. C'est quand je pense à tout le mal qu'il a fait que je vois rouge. C'est un tueur, d'accord, mais il assassine les pauvres gars par-dérrière. Paraît qu'il se planque des heures et des heures à attendre dans l'ombre pour buter nos hommes, et qu'il a une sorte de char d'assaut blindé. Moi, il

m'impressionne pas.

— Fais quand même vachement gaffe à lui. Fais gaffe à tout le monde, Rocco, et ne donne ta confiance à personne sauf à ton boss. Il me plaît beaucoup, tu sais. Il en faudrait d'autres comme lui.

— Ça, c'est sûr.

— Il m'a paru un peu nerveux.

— Faut se mettre à sa place, après ce qui s'est passé.

— Ouais. Assure-toi qu'il ne perd pas les pédales, hein ! Je crois que pour l'instant, tu es le seul capable de tout prendre en main ici pour qu'il n'y ait pas de conneries de faites. Est-ce que Frank peut compter sur toi, Rocco ?

— Dis-lui que je serai à la hauteur, Mike.

— Quand je te dis qu'il faut faire confiance à personne, c'est à certains que je pense. Si tu me suis...

— Tu veux parler de LaRocca ?

Bolan éluda :

— Quand il y a des intérêts aussi importants en jeu, faut s'attendre à tout. Même des amis ou des alliés.

Bolan surveilla du coin de l'œil le mouvement qui s'opérait en direction du parking. Les deux hommes de main entraînaient la fille vers la Ferrari.

Il ajouta :

— Occupe-toi personnellement du faux départ de Ricky pour la baraque de Shoshone. Le mieux serait qu'il parte réellement et qu'il y ait une substitution sur la route. Et il faut vraiment qu'il y ait quelqu'un là-bas avec une petite équipe de protection. Pour faire vrai. Des mecs dont on a que foutre.

— T'inquiète pas.

Ce fut à cet instant que Jack le Siffleur arriva au pas de course à leur rencontre. Il s'adressa au soto-capo :

— Qu'est-ce qui se passe avec la fille ? M. Richard avait dit de...

— Il y a contrordre, coupa Rocco. Te casse pas, petit, on sait ce qu'on fait.

— Salut Jack, fit Bolan. On dirait que tu as fait du chemin depuis Brooklyn. T'as toujours ton gros canon ?

Le jeune tueur sourit et prit un air un peu gauche pour répondre, en tapotant sa veste trop large, à l'emplacement où il portait son gros revolver Colt .45.

— Oui, monsieur. Il m'a jamais quitté.

— Faudra un jour que je voie comment tu t'en sers. On dit que tu peux toucher une pièce de dix cents à cinquante pas.

L'autre rigola.

— P't'être pas dix cents, mais quelque chose d'aussi gros qu'une tête, ça oui. Et en moins d'une demi-seconde.

— Tu en auras sans doute l'occasion avant pas longtemps, petit. Et quand l'occasion se présentera, siffle pour appeler tes copains, il y aura de l'amusement pour tout le monde.

Bolan regarda sa montre, puis le soto-capo.

— Salut, Rocco. Veille bien sur Ricky et tâche que tout soit bien huilé.

Il se détourna et partit rejoindre la Ferrari devant laquelle les deux brutes montaient une garde vigilante, les yeux rivés sur la fille attachée par un poignet à la ceinture de sécurité.

Le Siffleur observait le visiteur qui s'éloignait d'un pas souple, fit un bruit de langue et dit :

— Ça a l'air d'être un sacré mec, ce Mike !

— Tu peux le dire, répondit Rocco d'une voix traînante. Des types comme ça, on n'en fait plus. Ce que tu viens de voir, petit, rappelle t'en, c'est un pro. Un vrai.

— J'suis bien de cet avis. Il a un putain de regard qui fait froid dans le dos.

— Ouais. T'en verras pas souvent. Il me rappelle deux types dont j'ai entendu causer, y a pas mal de temps et qui sont morts, assassinés par cette pute de Bolan. Mike et Pat Talifero.

— Les frères Talifero ? Il paraît que c'étaient des bouchers, des nazis qui n'avaient pas leurs pareils pour faire parler les *turkeys*.

— Si tu veux vivre tranquillement, petit, ne dis jamais ça des Talifero. Ils dépendaient uniquement de la Commissione. Et on ne sait même pas s'ils sont vraiment morts.

— Et la nana, qu'est-ce qu'il va en faire ?

— C'est son turf. Mais je pense qu'il va la faire chanter sur une drôle de musique.

CHAPITRE TREIZE

Dès qu'ils furent éloignés d'une centaine de mètres de la propriété, Bolan jeta un bref regard appréciateur sur Sandra Mills et demanda :

— Pourquoi êtes-vous retournée vous mettre dans les pattes des cannibales ?

Sans le regarder, elle lui répondit :

— De quel côté êtes-vous, monsieur Bolan ? Quel jeu jouez-vous ?

— Le mien. Uniquement.

— Vous êtes bien Mack Bolan, n'est-ce pas ?

— Autant que vous êtes flic. Vous avez contacté vos petits copains à Boulder City ?

— Je dépends de l'équipe de David Prosper. Vous m'aviez donné son numéro de téléphone. Il ne me l'a pas dit ouvertement, mais j'ai déduit qui vous êtes de ses propos. Si vous me détachiez, maintenant ? J'ai très mal au poignet avec ce fil de fer.

— Nous sommes encore trop près, fit Bolan.

— Vous craignez qu'on nous regarde ?

— On nous regarde sûrement à travers un instrument optique. Vous n'avez pas eu l'impression, là-bas, que tout le monde est sur le pied de guerre ?

— Un peu, oui, bien qu'on ne m'ait pas laissé le temps de voir beaucoup de choses. Ils m'ont tout de suite enfermée dans cette chambre et la danse a commencé. Vous ne me demandez pas si j'ai mal partout ?

— Pourquoi le ferais-je ? Ce n'est pas moi qui me suis conduit d'une façon stupide.

— Vous êtes dégueulasse.

Il tourna la tête et lui sourit.

— Si ma compagnie vous ennue, je peux vous déposer ici.

— Pourquoi pas ? Nous ne sommes qu'à une douzaine de kilomètres de Las Vegas. En montrant mes cuisses, je pourrais facilement faire du stop. Peut-être qu'un des gorilles de Ricky Rastelli consentirait à me prendre dans sa voiture. C'est vraiment une habitude, chez vous, de larguer les femmes en pleine nature. Au fait, merci pour la gifle. Merci aussi de m'avoir traitée de salope.

— Ne me remerciez pas, rétorqua Bolan d'un ton soudain durci. Vous l'avez déjà fait. Ne me demandez pas pourquoi je vous ai tirée une fois de plus de la gueule du loup et ne me dites pas à nouveau que vous vous conduirez comme une petite fille bien sage. C'est sans importance. La gifle, c'était dans le même ordre d'idées.

À présent, ils avaient parcouru plus de deux kilomètres depuis la propriété de Rastelli. Bolan arrêta la Ferrari sur un accotement, ouvrit le vide-poches dont il tira une pince coupante et sectionna le fil de fer qui meurtrissait le poignet de la fille. Puis il embraya, accéléra jusqu'à la vitesse légale en direction de la ville.

— Vous êtes vraiment un sale macho, se plaignit-elle en se massant le bras. Dire qu'il y a des gens qui vous prennent pour une sorte de Robin des Bois !

— Cessez de vous conduire comme une gamine, mademoiselle Mills. Nous ne sommes pas à une garden-party ni sur le plateau de tournage d'un film. Ce qui se prépare ici n'a rien à voir avec tout ça. Et ce que je fais ne m'amuse pas.

— Vous faites la guerre.

— Ouais.

— Jamais l'amour ?

— Quand j'en ai le temps.

— Ça veut dire pratiquement jamais... Je vous plains.

— Il n'y a pas de quoi. Dites-moi plutôt comment vous vous êtes fait prendre par les charognards de Rastelli et ce que vous faisiez dans le bureau d'un comptable de la Mafia.

— Ça tient en quelques mots. Je faisais mon travail.

— Vous avez découvert quelque chose qui vaille le coup ?

— Même pas. Ils planquent tout depuis quelque temps.

— Ça vous étonne ?

— Plus maintenant. Au début de cette opération, je croyais qu'en enquêtant de façon approfondie on pourrait recueillir des preuves sur les affaires illégales à Vegas, ou à défaut des présomptions sérieuses. Nous sommes plusieurs agents sur place. Nous connaissons bien notre métier.

— Mais les amici sont malins. Cette ville ouverte est la plus fermée qui soit.

— Vous croyez à l'Omerta, au serment du silence ?

— Non. C'est devenu une blague. Je crois surtout aux moyens de pression sur tous ceux qui sont de près ou de loin au courant des magouilles. Je crois à la faiblesse humaine, à la peur qu'inspire la *Cosa Nostra*. Je crois aussi au chantage et à la corruption dont cette ville est devenue la proie.

— Une sorte de Sodome des temps modernes, en quelque sorte...

— Si vous voulez. Seulement, je ne me prends pas pour un ange vengeur, je ne me crois pas investi d'une mission. Je ne suis qu'un instrument. Quand je me trouve confronté à la vermine, j'essaye de la détruire. C'est tout.

Sandra Mills soupira.

— Oui... C'est bien ce qu'on m'a dit de vous. Savez-vous ce que

m'a suggéré David Prosper ?

— Je devrais le savoir ?

— Il dit que ce serait bien que nous menions, une opération combinée ensemble. Vous et nous, pour cette mission. Qu'en pensez-vous ?

— C'est de la foutaise.

— Il paraît que vous l'avez déjà fait.

— Vous êtes mal informée. Répandez ce bruit au *Justice Department* et on vous descendra immédiatement à la circulation.

— Ça, je m'en doute. Mais vous ne m'avez pas répondu. Pourquoi est-ce que c'est de la foutaise ?

— Tout simplement parce que nos méthodes respectives sont diamétralement opposées. Je ne me mêle pas de faire des enquêtes, je ne suis pas préoccupé par le respect de certaines lois qui ne profitent qu'à la Mafia et je n'attends aucun ordre des instances gouvernementales.

Elle se tortilla un peu sur le siège pour l'observer plus confortablement.

— Quel est exactement votre *modus operandi* ?

— Localisation. Identification. Élimination.

— Dur, dur !... grimaça-t-elle.

— On n'est jamais assez dur avec la racaille.

— Je parlais pour vous. Et c'est comme ça que vous vivez tout le temps ?

— Ça vous intéresse ?

— Oui. Savez-vous réellement ce que je faisais chez ce type, ce gratte-papier de Rastelli ?

— Votre boulot de flic. Non ?

— Je vous cherchais. Je vous suivais à la trace après que vous m'avez larguée. Je pensais que je finirais par tomber sur vous. Mais c'est le contraire qui s'est produit. Vous ne me demandez pas pourquoi je vous suivais ?

— Pourquoi me suiviez-vous ? rétorqua Bolan avec un sourire en coin.

— J'avais... Enfin, comment vous dire ça ?

— Ne le dites pas, ça risquerait de tout compliquer.

— Hé merde ! Je crois en fait qu'ils ont raison de vous appeler Bolan le Fumier.

— À chacun sa façon de voir les choses. Elle lui lança un regard plein de reproches, emprunt de colère, aussi.

— Ne croyez surtout pas que c'était pour vos beaux yeux, monsieur le Macho.

— Je ne suis pas narcissique.

— Je me fous de vous. Je vous cherchais... simplement pour vous

proposer de collaborer.

— Avec qui ?

— Avec moi.

Bolan eut un petit rire.

— Je vous ai déjà donné une réponse.

Elle se tassa dans son siège, garda un instant le silence, puis demanda d'une voix différente :

— Quelle sorte d'arrangement avez-vous passé avec Rastelli ?

— Je lui ai proposé ma tête.

— Sérieusement, comme ça ?

— Tout à fait.

— Je ne pourrai jamais comprendre un type comme vous.

— Nous ne vivons pas ensemble.

— Ça non ! Dieu m'en préserve.

Ils dépassèrent East Las Vegas. Bolan consulta sa montre, continua encore pendant un kilomètre et demi, puis quitta le Highway pour s'engager sur une petite route secondaire qui se transforma bientôt en piste de terre. Quelques centaines de mètres plus loin, il ralentit à l'approche d'une Ford grise en stationnement puis stoppa derrière elle.

Sandra Mills lui jeta un coup d'œil rapide, questionna d'un ton un peu inquiet :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Terminus pour vous, miss. Je vous largue.

Il quitta la Ferrari qu'il contourna et alla ouvrir la portière gauche à l'avant de la Ford.

— Salut, fit-il en s'asseyant à côté de Cari Lyons.

L'agent fédéral le considéra durant de longues secondes avant de lui envoyer une claque sur l'épaule.

— T'as bonne mine, Mack. On ne dirait pas que tu passes ton temps sur le sentier de la guerre. C'est scandaleux. Regarde-moi, je vais bientôt ressembler à un navet trop cuit. Depuis que je suis ici, je passe mon temps dans les casinos et les boîtes. Hal m'a tout raconté au téléphone. Enfin, il m'a raconté le peu que tu lui as dit.

La portière arrière s'ouvrit. Sandra Mills se laissa tomber sur la banquette. Elle fixa les deux hommes tour à tour, puis déclara :

— Ça alors c'est la meilleure !

Lyons se détourna à peine, dissimulant un air gêné.

— Mack, je te présente un des meilleurs agents d'Able Team. Sandra, je suppose que ce type s'est présenté ?

— Tu parles ! Il m'a même fait des avances. Sais-tu, Cari, qu'il a essayé de me débaucher pour me faire participer à son sale boulot ?

— Ça m'étonnerait. Toi, tu lui as demandé ?

— Ouais.

— Et quelle est la réponse ?

— Non.

Le fédé soupira.

— Fallait s'y attendre aussi. C'est ton dernier mot, Mack ? Nous avons réuni pas mal d'éléments qui nous permettraient d'intervenir contre la grosse magouille locale, mais pas tout de suite, hélas !

— Je m'en doute.

— Ça nous met dans une situation délicate. Si tu déclenches ton blitz trop tôt, tout le travail que nous avons fait tombe à l'eau.

— Je commence cette nuit.

— Merde. Je croyais que tu avais déjà commencé la nuit dernière ! Ce n'étaient que les hors-d'œuvre, n'est-ce pas ?

— Hal m'a demandé de tirer une fusée rouge avant de commencer. C'est tout ce que je peux faire. Sais-tu s'il a pu s'occuper du capo tout puissant ?

— Dès qu'il a eu ton coup de fil, il a fait lancer un mandat d'amener contre Frank Marionni. Actuellement, cette vieille ordure est en garde à vue au Q.G. fédéral de E. Street[i] à Washington. Mais pas pour longtemps. Tous ses avocats se sont immédiatement pointés, gueulant à l'arrestation arbitraire. Ils ont déjà réuni de quoi payer la caution. Hal s'arrange pour qu'elle soit refusée, mais il ne pourra pas tenir longtemps. Le motif est fragile : présomption de revente illégale d'immeubles.

— Qu'il tienne jusqu'à l'aube et ça m'ira.

— Comment est-ce que nous saurons que tu balances cette putain de fusée ?

— Ouvre bien les yeux et dis à tes copains d'en faire autant.

— Oui, je vois. Et quand nous arriverons sur place, tout sera déjà nettoyé.

Bolan le regarda amicalement.

— Hal m'a aussi demandé d'épargner la ville. Il y aura des survivants, de grosses têtes que tu pourras épingler.

Il lui tendit un registre de petite dimension, commentant :

— Là-dedans, tu trouveras des noms qui te feront sauter de joie. Ça appartenait à LaRocca.

L'agent fédéral s'en empara et l'Exécuteur poursuivit :

— Cette nuit, ce sera un coup un peu spécial. Une sorte de chasse à l'homme.

— Qui sera le gibier ?

— Moi.

— Ah oui ? Pas la peine que je te dise que c'est complètement démentiel, ça ne changerait rien.

— Non. Ciao, flic. Salut, Sandra.

— Un instant, Bolan, protesta la fille au moment où il se tournait pour quitter le véhicule.

Se penchant vers lui, elle l'embrassa sur la bouche, s'éloigna ensuite et dit :

— Ça, c'était pour vous démontrer ce que vous ne voulez plus que je dise. Ça n'a aucune importance, c'est dans le même ordre d'idées que le reste et n'en déduisez pas que je suis résolue à me conduire comme une petite fille bien sage.

Bolan sourit, l'observa en silence quelques secondes, puis sortit de la Ford.

Quand ils entendirent ronfler le moteur de la Ferrari, Lyons soupira et se retourna vers la jeune femme en grimaçant.

— Fais gaffe au coup de foudre avec ce gus, Sandra. Il y a toujours le tonnerre derrière.

— Tu crois que je suis tombée amoureuse ? Comme ça, d'un coup ?

— Ça y ressemble. Et ce n'est pas nouveau. Moi aussi.

— Tu veux dire que tu es amoureux de lui ? sourit-elle ironiquement.

— Oui. À ma façon. La première fois que je l'ai rencontré, c'est lorsqu'il s'est pointé chez moi, à Los Angeles, en prenant un maximum de risques avec toute la police et les *mobsters* de L.A. aux trousses. Il était venu m'annoncer très simplement qu'il y avait chez nous un flic marron, une ordure qu'on a cueillie ensuite. Il ne m'a rien demandé en contrepartie et s'en est allé aussi simplement. Ensuite, il m'a sauvé deux fois la vie au mépris de la sienne. La peau d'un flic... Alors qu'il était recherché par toutes les polices du pays et que l'ordre était donné de tirer sur lui à vue. Tu te rends compte ?

— Avant de le connaître, je t'aurais à peine cru. Moi aussi, il m'a sortie deux fois d'une sacrée mélasse.

— C'est tout à fait lui.

— Tu sais, j'ai essayé de lui parler, de le comprendre un peu. Tout ce que j'ai compris, c'est qu'il n'a jamais le temps de parler. Il est entièrement impliqué dans sa guerre.

— Oui. Mais ne crois pas que c'est une brute, ou un robot. Ce type est vachement sensible. Tout au fond de lui...

— C'est ce que j'ai deviné. Sous ses allures de macho, il a quelque chose de tragique. Quelque chose qu'il ne dira sans doute jamais, mais qui donne envie de le prendre contre soi et de...

— L'instinct maternel ! plaisanta Lyons.

— Idiot !

— À peine. Demande aux amici s'ils ont envie de le prendre dans leurs bras.

— Encore plus idiot.

— Ouais, c'est sûr. Je voulais te faire comprendre quelque chose à son sujet. S'il n'était pas impliqué corps et âme dans ce combat personnel contre ce qu'il appelle l'ennemi intérieur de la Nation, ce

serait certainement un mari fantastique et un des meilleurs pères de famille qui soit. Il éprouve un immense besoin d'aimer. Et c'est parce qu'il ne le peut pas qu'il souffre.

— Arrête, tu vas me faire pleurer.

— Je voudrais bien voir ça, rigola Lyons.

— Je plaisantais à peine.

— Je comprends ce que tu ressens pour lui. Et ça ne me paraît pas du tout anormal, même si tu le connais seulement un tout petit peu. C'est ce qu'on appelle l'effet Bolan.

— Le flash...

— Un effet qui se manifeste très différemment quand on le voit sur un champ de bataille. Moi, j'ai assisté à ça. C'est dingue. Rien ne peut l'arrêter. Il est là et il est ailleurs en même temps, il est partout à la fois, distribuant la mort et semant la destruction à une cadence infernale.

— Rien ne peut l'arrêter..., répéta-t-elle, le regard dans la vague. Jusqu'au moment où il prendra une stupide balle perdue.

— Il le sait. Il s'y attend.

— Un jour ou l'autre.

— C'est pour ça qu'il ne veut s'attacher nulle part.

Cari Lyons lança le moteur de la Ford, invita Sandra Mills à passer à côté de lui avant de démarrer, puis il déclara :

— Nous n'avons que quelques heures pour nous préparer. À partir du début de la nuit, ça peut commencer à péter à n'importe quel moment.

— Tu penses qu'il va faire ce qu'il a dit ?

— Attends de le voir sur le terrain !

CHAPITRE QUATORZE

Il était six heures du soir quand le téléphone sonna à la résidence privée de Jules Androsiani, un immense bungalow tout en bois encadré par un parc de douze hectares.

— Oui ? fit le secrétaire-garde du corps qui décrocha le combiné.

— Qui est à l'appareil ? demanda une voix aux inflexions dures.

— Je ne crois pas que j'ai à vous le dire. Qui êtes-vous et à qui voulez-vous parler ?

— Passe-moi ton boss, je lui dirai qui je suis. T'as compris, machin ?

— Je pense que vous devriez aller vous faire voir, fit le gorille-secrétaire.

Il entendit un petit rire, puis :

— Annonce-lui que c'est John numéro Trois de Manhattan. C'est prioritaire, t'entends ?

Le visage de l'homme se détendit. Son ton se fit aussitôt aimable :

— Bien. Quittez pas, je vais voir.

Enfonçant une touche d'attente, il forma un chiffre sur le clavier.

— Monsieur Andros, c'est Joe. Numéro Trois vous demande de là-bas.

— Branche-moi, je prends.

Joe tapota le clavier, raccrocha, et Jules Androsiani prit la relève :

— Oui, c'est moi.

— Tu es seul, Julio ?

— Ouais.

— Tu es au courant de ce qui se passe ici ?

— Comment ça ?

— Frank a des ennuis. C'est pas bien grave, mais nous sommes inquiets parce qu'on a l'impression que ça a un rapport avec les événements qui se déroulent chez toi.

— Tu parles d'ennuis de quelle sorte ?

— Officiels.

— Non, je vois pas le rapport.

— À part ce qui s'est passé dans ta région, est-ce que tu as été inquiété ? Je veux dire officiellement ?

— Non.

— Dis-moi, tu as des rapports comment avec les autres ?

— Ça, heu... on ne peut pas dire que ça baigne dans l'huile. Le terrain serait plutôt glissant pour l'instant.

— Dis-moi carrément ton sentiment.

— Ça sent mauvais.

— Tu penses que les événements viennent de l'un d'eux ? demanda John Numéro Trois.

— On pourrait le croire plutôt deux fois qu'une. Mais je sais pas vraiment. Il y a quelque chose qui m'échappe. Après ce qui s'est déroulé la nuit dernière, j'ai vu rouge. Mais j'ai pas bougé. Y a trop d'enjeux.

— Tu as bien fait. Je serai chez toi demain matin avec une bonne équipe. Heu, au sujet de Frank...

— Oui ?

— On raconte un peu trop qu'il est malade, depuis quelque temps, qu'il ne voit pas les choses exactement comme il devrait.

— J'en ai eu quelques échos.

— Ne crois rien de tout ça. Il est vieux, mais il est toujours vachement solide. Faut pas écouter les mauvaises langues. En attendant, c'est Angie qui assure l'interim. Bon, je te laisse, Julio. À demain matin.

— Bon, je te laisse, Julio. À demain.

Mack Bolan entendit le dé clic de fin de communication. Il stoppa la bande enregistreuse et la fit dérouler en arrière pour l'écouter à nouveau.

Il était assis devant une console radio de son char de guerre, entre *Nellis Air Force Base* et Las Vegas. Le gros GMC avait l'apparence extérieure d'un mobil-home à la carrosserie agrémentée de fresques représentant des chevaux et des filles en maillots de bain.

Une heure auparavant, Bolan avait installé un dérivateur électronique couplé à un « bug » sur la ligne téléphonique de Jules Androsiani. Ça n'avait pas été bien difficile, la boîte à relais étant située à près d'un kilomètre de sa propriété, en bordure d'une petite route peu fréquentée. Un retransmetteur-récepteur miniaturisé, mais hyperpuissant assurait la liaison avec le mobil-home.

Depuis une vingtaine de minutes, il se tenait à l'écoute de tout ce qui se disait entre l'extérieur et la résidence « Green Cottage ».

Il laissa passer un quart d'heure après avoir attentivement réécouté la bande magnétique, puis forma sur un clavier le numéro de Green Cottage. On décrocha.

— C'est toujours toi, machin ? fit-il en imitant la voix sèche de « John numéro Trois. »

— Oui. Vous voulez de nouveau lui parler ? entendit-il.

— Non. Demande-lui simplement de me rappeler dans cinq minutes là où il sait. Le temps que je me fasse confirmer quelque chose. Qu'il n'oublie pas, c'est super important.

— D'accord. Je lui passe le message tout de suite.

L'Exécuteur raccrocha et appuya sur le bouton de radiocommande

du dérivateur de ligne.

Il s'étira puis se détendit, faisant le vide dans son esprit. Depuis la veille au soir, il n'avait dormi que deux heures, en fin de matinée. Mais il ne se sentait pas fatigué. La fatigue surviendrait plus tard. Après le blitz, si toutefois il y survivait. Lorsqu'il avait fait sa première campagne de guerre, au Viêt Nam, il s'était souvent demandé ce que seraient ses chances de survie, calculant les risques, visualisant par la pensée le prochain engagement auquel il devrait faire face. Mais depuis longtemps, il ne se posait plus la question. Son combat impliquait des automatismes qui excluaient cette forme de doute. Il savait par ailleurs que le scepticisme, même une certaine forme de prudence excessive, ne pouvait que diminuer ses chances de réussite. Aussi ne réagissait-il qu'en stratège, en combattant parfaitement entraîné à la guerre de harcèlement, à la guerre éclair. Ce qui ne signifiait nullement qu'il était devenu un vulgaire robot, une machine à tuer sans âme et sans passion. Souvent il s'était remis en question au cours de sa croisade contre les *mobsters* de la *Cosa Nostra*, pesant le pour et le contre, analysant la justesse de ses actes, tant dans le fond que dans la forme.

Mais toujours il avait poursuivi la lutte.

Il venait de se servir une tasse de café au minipercolateur de bord, quand un voyant bleu clignota en même temps que retentissait une discrète sonnerie d'appel. Décrochant le combiné du radiotéléphone, il toussota dans l'appareil :

— Oui...

La voix de Jules La Baleine Androsiani se manifesta, sourde et grave :

— Passez-moi Numéro Trois. C'est J.A.

— Attendez...

Il laissa passer une dizaine de secondes, provoqua une série de déclics sur le clavier de la console, puis annonça :

— Oui, j'écoute.

— John ? fit le capo.

— Non, c'est pas John.

— Il a appelé il n'y a pas dix minutes.

— Il vient de partir en coup de vent. Heu, je suis au courant, J.A. Il m'a recommandé de maintenir le contact avec vous. Il voulait vous prévenir qu'on a du nouveau au sujet de quelqu'un, pas loin de chez vous. Double R. Vous y êtes ?

— Tout à fait.

— C'est lui qui est à l'origine des ennuis de Frank, aujourd'hui.

Bolan laissa au capo le temps de comprendre le sens de la phrase. Il compléta :

— Il magouille avec E. Street.

— Je m'en doutais, finit par dire Androsiani. Ça ne m'étonne pas du tout de lui.

— Il veut le champ libre pour prendre la ville en douceur. Comme ça, il pense que personne ne s'y opposera. Pour lui, Frank sur la touche, ça veut dire que l'organisation n'est plus dirigée et qu'il peut facilement récupérer les rênes abandonnées.

— Bon Dieu !

— John a dû te dire que depuis que Frank est indisponible, c'est Angie qui a pris les choses en main. On va sortir Frank de là où il se trouve, c'est une question de quelques heures, mais en attendant, on est dans la mouscaille. On peut dire que ce salaud a bien monté son jeu ! S'il réussit à aller jusqu'au bout, il sera inattaquable ensuite.

— Attendez, fit Androsiani. Comment a-t-on pu trouver quelque chose d'assez solide pour ennuyer Frank ?

— L'autre a refilé des informations à E. Street.

— C'est dégueulasse.

— C'est pire que ça. C'est une trahison. Même s'il y a un désaccord local...

— Dis-moi, heu...

— Gino.

— Qu'est-ce que là-bas on pense de Gus, Gino ?

— À quel sujet ?

— Est-ce qu'il pourrait se mettre avec double R ?

— Non, sûrement pas. Tu sais ce qu'on dit de lui ?

— Heu, sur quel plan ? grogna Androsiani, prudent.

— Le grand P ?

Bolan évoquait le « *Protector* », ce personnage invisible qui était censé superviser la Commission et que seuls de rares initiés prétendaient avoir rencontré.

— Ah ! Il paraît que Gus tiendrait ses ordres de lui, indépendamment de Frank.

— Tu y crois, toi ?

— J'en sais rien. Gus a toujours été bizarre. Il semble vachement sûr de lui et ça se pourrait bien que...

— Connerie ! Maintenant, au point où nous en sommes, je peux te le dire. C'est Frank qui a mis tout ça au point pour unifier les Familles. Le grand P est une hypothèse, J.A. Un fantôme.

— Un peu comme pour une religion ?

— Exactement. Mais ne va pas répéter ça ailleurs, doux Jésus ! Et Gus se fait mousser avec ce truc. Ce qu'il laisse entendre à droite et à gauche, c'est du superbidon. Et crois-moi, il a les mêmes idées que double R. Ce qui veut dire qu'il essaiera de prendre le gâteau pour lui tout seul. Écoute bien, J. A... On va devoir tous bouger à toute vitesse, sinon le Carrousel atterrira dans les poches de cette ordure et il sera

en mesure de nous faire ensuite un sacré bras d'honneur. Parce que personne ne veut déclencher une guerre là où tu te trouves.

— C'est évident, acquiesça le capo.

— Mais pour éviter d'en arriver là, il faut intervenir. Sans délai. Numéro Trois et moi, on sera là demain matin à la première heure, avec une solide équipe, pour remettre de l'ordre dans les affaires. En attendant, toi, faut que tu t'occupes de celui qui nous trahit.

— Rien ne me ferait plus plaisir. Je n'ai pas bougé avant qu'on ait cette conversation, Gino, mais...

— Nous avons eu des informations, tout à l'heure. Double R a prévu d'aller se mettre tranquillement au vert pendant que tout se déroulerait.

— Je suis au courant, lâcha Jules Androsiani. Il doit se rendre dans une de ses baraques du côté de Shoshone.

— Je vois que tu n'es pas resté les deux pieds dans le même sabot, JÂ. Ça fait plaisir.

— Je reniflais le coup pourri depuis un bon moment... Tu as bien dit : pendant que tout se déroulerait ? Est-ce qu'il y a des choses que je devrais savoir et que je ne sais pas, Gino ?

— Je pensais que tu avais compris. Pendant que Frank est neutralisé par les fédés, l'ordure est en train de lancer des contrats. Tu es sur la liste. Il va envoyer des malacarni un peu partout en ville, là où ça le gratte. Comme au bon vieux temps.

— Bon Dieu ! C'en est à ce point ?

Bolan ricana.

— Quel est l'enjeu du Grand Carrousel, J.A. ?

— J'ai quand même du mal à y croire.

— Et en attendant que ça se fasse, il va tranquillement se planquer à la campagne !

— Putain ! S'il croit que ça va se passer comme ça !

— Fais attention. Vas-y en douceur. Mais prends quand même tes précautions, il ne sera sûrement pas tout seul là-bas. Autre chose : ne touche pas à Gus, on s'en occupera, John et moi.

— Sais-tu si les numéros Deux et Trois seront là aussi ?

Bolan n'hésita qu'une fraction de seconde. Le terrain devenait dangereux. Il ignorait totalement qui étaient les numéros en question, bien que ceux-ci représentent sûrement une grande importance au sein de la Commissione. Il répliqua sur un ton voilé :

— Je ne peux pas t'en dire plus à ce sujet. Tu sais comment ça fonctionne, ici. Surtout avec ce qui se passe... Attends une seconde.

Il laissa écouler une quinzaine de secondes, reprit d'une voix changée :

— Je ne peux plus te parler. Et ne dis rien d'important non plus. On vient d'être mis... enfin, tu comprends ce que je veux dire.

— Merde ! Depuis le début ?

— Heureusement, non. Ça a sûrement un rapport avec le reste. N'oublie pas, arrange les affaires comme on a dit et attends qu'on soit là. Si on t'appelle, ne dis rien. À personne ! Fais aussi vérifier ta ligne. Sois prudent et rappelle-toi qu'on te couvre à fond.

L'Exécuteur coupa la communication. Il consulta sa montre, but son café qui était devenu presque froid, puis composa un autre numéro correspondant à la propriété de Michele Russo. Il l'obtint après avoir parlementé avec un premier correspondant à la voix vulgaire.

— C'est toi, Michele ? s'informa-t-il.

— Peut-être bien. Qui parle ?

— Quelqu'un qui voudrait savoir comment marchent les affaires à Vegas. Appelle-moi Steve, si tu veux.

— Steve, ça fait un peu bidon, non ? répliqua Russo « l'Albinos ».

Bolan rigola brièvement.

— Dis plutôt que c'est un pseudo commun. On est plusieurs derrière. Appelle-moi Gino si ça te fait plaisir.

— Je ne comprends pas vraiment. Tu pourrais m'éclairer un peu ?

— T'es salement prudent. Mais t'as raison. Disons que je représente Frank et les trois autres. OK ?

— Ça va. Qu'est-ce que tu veux exactement, Steve ?

— On se pose des questions sur toi depuis quelque temps.

— Ah ouais ? Par exemple ?

— Qu'est-ce que tu penses des événements, par chez toi ?

— Je devrais en penser quelque chose ?

— Déconne pas, on parle très sérieusement. C'est toute la grosse affaire qui est en danger. On veut savoir de quel côté tu es, Michele. On veut le savoir vraiment.

Il y eut un silence de plusieurs secondes, puis Bolan enchaîna :

— Je comprends que tu hésites à parler au téléphone. Je ne t'appelle pas de l'immeuble, on a été « *microté* ». Je vais t'aider un peu... Tu es toujours bien avec J. A. ?

— Il n'y a aucun problème entre nous, si c'est ce que tu veux savoir.

— Bon. Je suis heureux de te l'entendre dire. C'est ce que nous pensions aussi. Ça nous ferait bien plaisir à tous que tu te rapproches de lui et que tu lui prêtes main-forte. À deux, vous réussirez à vous en sortir.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— Ricky est devenu fou. Il a lancé des contrats.

— Quoi ? éructa Russo.

— Tu as bien entendu. Le Grand Carrousel lui est monté à la tête.

— Attends... Cette histoire de contrats, ça concerne qui ?

— Tu es dans la fournée. Bon Dieu ! C'est ce que j'essaie de te faire comprendre. Julio aussi et d'autres encore. C'est le clash. En ce moment même, il y a déjà plein de types qui se baladent avec des poches bien lourdes et l'odeur du raisiné dans les naseaux. On ne veut pas qu'il y ait un massacre, Michele.

— Merde ! C'est dingue.

— C'est ce qu'on a pensé aussi quand on a appris ça.

— Ouais... En fait, j'ai toujours dit que c'est un mégalo...

— Fais vite. Prends toutes tes précautions.

— Bon, je vais rassembler des hommes.

— Pas seulement ça. Taille-toi en vitesse et rejoins Julio, il est déjà au courant. Le seul endroit où vous serez en sécurité, c'est là où se planque ce paranoïaque.

— Je pige pas. Où ça ?

— Je viens de te dire que Julio est au courant. Parle-lui et ne perds pas de temps, il y a du sang dans l'air.

— OK, je vais voir.

— Ne vois pas. Vas-y. Nom de Dieu, est-ce que tu te rends compte de ce qui se passe ? Et surtout, évite les contacts extérieurs. Ça sent la trahison partout. On compte sur toi, Michele.

C'est pas seulement le gros pognon qui est en jeu. Largue tout ce que tu as en cours et fonce.

Bolan raccrocha. Il était sept heures dix du soir. Il avait encore suffisamment de temps pour préparer techniquement son plan de bataille et accrocher certaines cibles. Il lui fallait aussi un leurre, quelque chose qui ressemblerait à un gibier en fuite. La « chose » était déjà dans l'État du Nevada, à une soixantaine de kilomètres de là. Une heure environ pour l'amener sur place sans donner l'éveil, puis deux ou trois heures encore pour que la ressemblance soit suffisante et la logistique bien au point.

Bolan regrettait un peu de n'avoir pas à côté de lui Gadgets Schwarz. Ce technicien hors pair lui aurait été d'une grande utilité. Il allait devoir se débrouiller seul, en évitant toute fausse manœuvre.

Après, il lui faudrait du nerf, des tripes, de la cervelle, et beaucoup de chance pour se tirer du gâpier.

CHAPITRE QUINZE

En apparence, le calme régnait dans la propriété de « Monsieur Richard Rastel ». Il y avait toujours des hommes en armes qui se promenaient dans le parc, mais ceux-ci paraissaient plus décontractés que dans le courant de l'après-midi. Plusieurs voitures avaient quitté les lieux, tranquillement et isolément, comme si des invités ayant participé à une garden-party avaient gentiment pris congé des maîtres des lieux.

La grande maison se vidait en douceur. Il n'y restait que Rocco, un chef d'équipe et une huitaine de « soldats ».

Le soto-capo passait à proximité d'un poste téléphonique quand celui-ci se déclencha. Il fit un pas en arrière, souleva le combiné et grogna un « allô » pressé. Puis il reconnut la voix de Mike de Denver :

— C'est Rocco ?

— Lui-même. C'est toi, Mike ?

— Tu as fait vérifier que ta ligne est propre ?

— Tu parles ! T'avais raison de te méfier, on a découvert une saloperie sur le boîtier de dérivation. Un bidule électronique. Il ne recule devant rien, cet enfoiré !

— Fallait s'y attendre.

— J'ai fait enlever la punaise. Maintenant, je vois pas comment on pourrait nous pomper.

— Faisons quand même attention, dit Den-ver-Bolan. Richard est toujours là ?

— Il est parti vers sept heures, comme prévu. Au fait, qu'est-ce que ça a donné avec la nana ?

— C'est surtout pour ça que j'appelle.

— Elle a chanté ?

— Oui. Elle a même fait des vocalises... J'ai cru au début que c'était une putain de flic en jupons. En fait, c'est une copine à la combinaison noire.

— Bon Dieu ! Elle t'a raconté des choses intéressantes ?

— Elle n'a pas l'air d'être très au courant. Tu sais, ce mec doit être vachement secret. Le genre macho, le dur de dur, quoi. Dans les grandes lignes, elle n'a fait que confirmer ce que nous savions déjà, mais j'ai appris un détail qui va nous servir. Le Grand Salaud est venu dans le Nevada à bord d'un tank banalisé.

— Un quoi ?

— Un gros véhicule plein de gadgets techniques et de matériel de guerre, avec des filles et des canassons peints sur les flancs pour

donner le change. Et il serait accompagné de cinq autres mecs, style commando.

— Enfin, on a quelque chose de sérieux ! On devrait envoyer des hommes ratisser la région, ça ne devrait pas être difficile de trouver cette grosse caisse.

— Te casse pas, Rocco. On peut parier tout ce qu'on a que les filles et les canassons pousseront un petit galop jusque du côté de *Shoshone* et de *Death Valley*. Tu as commencé à envoyer du monde là-bas ?

— Ils y sont presque tous. Je vais bientôt partir avec la dernière équipe.

— Le mouchard de là Baleine a assisté au départ de Ricky ?

— En plein. Il avait les yeux partout. Il a attendu à peine vingt minutes et il a prétexté un contact à voir en ville pour se tailler.

— Donc, la grosse gonfle doit maintenant être au courant.

— Sûr.

— Comment s'est passé l'échange ?

— Sans problème.

— Dis-moi, si je veux joindre Ricky, comment ça doit se faire ?

Sans la moindre hésitation, le soto-capo indiqua deux numéros, précisant :

— Le deuxième est celui du radiotéléphone de sa Caddy. Tu pourras le joindre à l'un ou à l'autre.

— Et toi ?

— J'ai aussi un joujou radio dans ma caisse.

Il délivra aussi le numéro et Bolan suggéra :

— Tu sais ce qui serait astucieux ? On pourrait utiliser la nana...

— La poule de la combinaison ?

— Répands le bruit que Richard l'a emmenée avec lui pour s'amuser un peu.

— Ça me paraît pas très valable. Le mouchard l'a vu partir avec seulement une protection de cinq hommes.

— Je pourrais l'avoir moi-même ramenée là-bas pour la planquer.

— Ben, ça pourrait tenir. Qu'est-ce que tu espères ?

— Je veux rendre ce type dingue. On sait comment il réagit quand on touche à un de ses copains. C'est déjà arrivé deux fois.

— Tu veux qu'il perde les pédales ?

— C'est une sorte de psychopathe.

— Et tu penses qu'il foncerait comme un taureau dans le...

— J'en suis sûr. Arrange-toi pour qu'il le sache et il accourra encore plus vite, avec des conneries d'idées de vengeance dans la cervelle. Comme ça, il pensera moins aux précautions.

— Je vais me débrouiller, promet Rocco.

— Tu sais, heu...

— Oui ?

— Ça fait plaisir d'avoir affaire à des mecs comme toi.
— J'te remercie de me dire ça, Mike. Moi aussi, je...
— Fais surtout attention à tes os, ce sera pas forcément une partie de plaisir.

— Je m'en doute.

— Ciao ! fit Bolan en raccrochant.

Il sourit. Pas de doute, il s'était fait un copain.

Le vent s'était levé vers neuf heures du soir, au crépuscule. Il avait pris de la vitesse et, à partir de onze heures, c'était une tempête qui soufflait d'est en ouest sur la région.

Vito, un homme de la Famille Rastelli, remonta la vitre de sa portière en grognant.

— Putain de coin ! On bouffe de la poussière et bientôt on va se cailler les miches. Est-ce que quelqu'un a quelque chose à boire ?

— Personne ne boit d'alcool, rétorqua le chef d'équipe assis à l'avant de la voiture. Y a du café dans les Thermos, si vous en voulez.

Un autre soupira :

— Est-ce que l'attente va durer longtemps ? Je voudrais bien me dégourdir les pattes.

Le chef d'équipe se désintéressa de la question pour manipuler la radio qui équipait le tableau de bord.

— Jacky ? lança-t-il dans le micro.

Une voix basse lui donna aussitôt la réplique :

— Ouais. Qui c'est ?

— C'est Lance. T'as du nouveau ?

— Rien. Tout est tranquille. Tu t'emmerdes pas trop ?

— Je voudrais bien être ailleurs, c'est sûr.

— T'as une idée de la façon dont ça peut démarrer ?

Un troisième personnage se mêla sèchement au dialogue :

— Ça suffit, les gars. N'utilisez pas la radio pour raconter des conneries. Compris ?

— Oui, monsieur Rocco, fit aussitôt Lance.

Il remit le micro en place et le silence se réinstalla, entrecoupé parfois d'un soupir ou d'un grognement.

Le véhicule était à l'arrêt, tous feux éteints, en contrebas de la bande asphaltée qui part de Shoshone pour traverser ensuite la Death Valley dans sa longueur. Six autres voitures se tenaient également en attente, espacées les unes des autres d'une centaine de mètres, camouflées sous des arbres, ou engagées dans des chemins de traverse, prêtes à démarrer en trombe dès que viendrait le signal. L'une d'entre elles était un tout-terrain Blazer en version pick-up. À l'arrière, une grosse bâche dissimulait une mitrailleuse Hotchkiss de .50 montée sur un affût fixé au plancher métallique.

Les occupants d'un autre véhicule, un Cherokee Chief, étaient

équipés d'un bazooka tirant des projectiles antichars de 70 mm.

À environ huit cents mètres, il y avait le « bungalow » de Ricky Rastelli, une affreuse bâtisse faite d'acier et de verre qui jurait dans ce décor sauvage. Elle était occupée par douze hommes appartenant à la Famille La Rocca et gardée extérieurement par un cordon d'une dizaine de soldats armés jusqu'aux dents.

Ricky la Fouine n'avait pas jugé utile d'informer La Rocca et son état-major de la menace constituée par Bolan. Il lui avait simplement parlé d'un invité de marque à protéger des mauvaises intentions de Jules Androsiani, arrangeant la présentation des choses à sa manière. Pour « Gus », c'était une conférence qu'il fallait « couvrir ». Un meeting avec la participation d'un grand patron de New York. Rien de plus.

Gus s'était d'abord montré méfiant. Mais « Monsieur Richard » avait su y faire. Il lui avait expliqué que ce salaud d'Androsiani avait été mis au courant de la conférence par une de ses taupes et qu'il était prêt par tous les moyens à la faire avorter pour retirer les marrons du feu en les impliquant dans ce sale coup.

Et Gus avait finalement marché, entrevoyant déjà la possibilité de gains supplémentaires par l'élimination d'un rival devenu gênant. C'était aussi simple que ça.

Et tous ses hommes attendaient l'événement. Ils étaient prêts, les uns à repousser une éventuelle attaque du clan Androsiani, les autres à refermer une tenaille d'acier sur Bolan la Pute et à lui couper la tête pour la brandir ensuite comme un trophée.

Mais ils n'étaient pas les seuls à attendre. D'autres soldats occupaient une position sur une colline à trois kilomètres de la route d'État 127 qui mène à *Death Valley*. Ils étaient au nombre de vingt-cinq, y compris les chefs d'équipes, et occupaient quatre gros véhicules tout terrain tous munis de radios et équipés comme pour une opération militaire. Ils avaient été lancés sur le terrain par Jules Androsiani.

À peu de distance, il y avait aussi des hommes de l'Albinos, également bardés, d'armes et de munitions. Ceux-là paraissaient particulièrement nerveux et il y avait une bonne raison à cela : le boss, Michele Russo en personne, faisait partie du convoi. Il avait tenu à accompagner ses « soldats » sur le terrain. Pourtant, tous savaient qu'il n'était pas doué d'un grand courage. Bien que d'une dureté ignoble avec ses hommes et ses employés, au fil des années, l'Albinos était devenu mou et flasque. Certains disaient hypocritement de lui que c'étaient les affaires qui lui avaient enlevé de la combativité. D'autres, en cachette, faisaient des gestes obscènes en parlant de lui et prétendaient qu'il ne possédait même plus ses attributs masculins.

Chacun, donc, savait que ce n'était pas par courage qu'il se

trouvait au milieu des vingt-deux hommes de ses équipes, mais par une trouille abjecte transparaissant sous la forme d'une sueur malsaine qui dégoulinait en permanence sur son visage blafard.

Sa Rolls blindée se tenait tapie à l'orée d'un bosquet en bordure de la route. Quatre hommes assuraient sa protection à l'intérieur et quatre autres montaient une garde vigilante à quelques mètres du gros véhicule.

À minuit un quart, le radiotéléphone de bord émit une petite tonalité musicale. Il décrocha, entendit la voix du *caporegime* dont dépendaient les hommes d'Androsiani.

— Tout va bien pour vous, monsieur ? demanda poliment ce dernier.

— Ouais, fit l'Albinos. Dis-moi, est-ce qu'on ne pourrait pas activer un peu le mouvement ? Pourquoi t'envoie pas maintenant tes gars voir cette baraque ?

— J'ai des consignes, monsieur. On ne doit pas bouger avant cinq heures.

— La vieille histoire d'attendre l'aube, hein ?

— C'est exactement cela. Tous ces types là-dedans n'auront même plus la force de garder les yeux ouverts.

— J'espère que ça se passera comme tu le dis.

— Il n'y a aucun doute à avoir, monsieur. On les sonnera, ces salauds. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir.

— Je suis pas inquiet, connard. Ça m'emmerde seulement de devoir attendre que ça se passe.

— Excusez-moi, monsieur, mais vous ne devriez pas me parler comme ça.

— Ouais, t'as raison. Dis-toi que t'as rien entendu.

Russo plaqua méchamment l'appareil sur son socle et claqua des doigts à ras du visage de son chauffeur. Celui-ci extirpa de sa poche un étui en cuir dont il sortit un cigare sicilien qu'il alluma en utilisant un embout doré, le tendit à son boss. Russo tira gravement une grosse bouffée, puis l'expira avec force, empestant l'habitacle.

— Ces crétins me font chier avec leur idée d'attendre cinq heures du mat, grommela-t-il en épongeant avec un mouchoir en soie son front couvert de transpiration. C'est complètement con.

— Sûr ! aquiesça le chauffeur. C'est pas très digne de vous faire ça.

— Ta gueule, renvoya-t-il hargneusement. Regarde plutôt dehors ce qui se passe. Que tout le monde ouvre l'œil. J'aime pas du tout l'air de ce coin pourri.

Un soldat toussa à l'arrière en respirant une nouvelle bouffée de cigare. Il s'excusa, toussa encore et demanda au chauffeur :

— Est-ce qu'on pourrait pas brancher la climatisation, Pete ?

— C'est mon cigare qui t'incommode ? jeta perfidement l'Albinos.

— Non, monsieur, fit l'autre servilement. C'est, comme vous dites, l'air de ce coin pourri.

Il était minuit vingt-cinq. Le vent redoublait, pliant les arbres et obligeant les soldats qui se tenaient au-dehors à s'arc-bouter pour ne pas chanceler.

Et ce n'était que le début de la tempête.

CHAPITRE SEIZE

Mack Bolan conduisait un véhicule 4 x 4 de location, un Range Rover dont il avait replié la banquette arrière pour y loger du matériel que recouvrait une bâche kaki. Il avait équipé le tableau de bord d'un émetteur-récepteur à scanner capable de couvrir une grande variété de bandes radio, depuis la Cibi jusqu'aux fréquences utilisées par la police et l'armée.

Il roulait sur la route d'État 178 en direction de Shoshone tout en passant mentalement en revue les composantes de la bataille qui devait bientôt s'engager.

Le « leurre » était en place depuis longtemps. Bien camouflé, il était prêt à apparaître et à jouer son rôle.

La couverture aérienne était également en instance opérationnelle avec son pilote, Jack Grimaldi, aux commandes. Il s'agissait d'un hélicoptère Huey Cobra de l'armée. Un appareil d'assaut réformé et apparemment reconverti pour le tourisme, mais qui n'en comportait pas moins un redoutable armement de guerre.

Quant au char de guerre, Bolan l'avait planqué sur le flanc d'une colline surplombant *l'Armagosa River*, peu de temps après la tombée de la nuit. Il avait retiré les panneaux décoratifs fixés sur les flancs du véhicule qui à présent ne ressemblait à rien d'autre qu'à un innocent mobil-home comme ceux qu'utilisent parfois les chasseurs ou les pêcheurs. À l'intérieur, tout le dispositif tactique était branché. L'ordinateur de tir était programmé et la tourelle lance-missiles prête à sortir de son logement, sur le toit, et à vomir ses oiseaux de feu.

Il était bientôt deux heures du matin. Logiquement, les forces adverses étaient maintenant en place sur le futur champ de bataille. Bolan ignorait les emplacements exacts des concentrations ennemies, à part le « bungalow » de Rastelli, et il allait lui falloir pousser une petite reconnaissance en douceur dans la zone sensible.

Lorsqu'il eut dépassé Shoshone, il brancha son scanner, le régla sur la fréquence du radiotéléphone, et forma le numéro communiqué par Rocco, correspondant à la voiture de celui-ci.

— C'est Mike, s'annonça-t-il.

— Oui, je suis content de t'entendre, répondit le mafioso d'une voix précipitée. Pour l'instant, rien ne bouge par ici.

— À la baraque ?

— Rien non plus. Je me demande s'il va finalement se pointer.

— Combien de types à l'intérieur ?

— Une bonne vingtaine.

- C'est trop. L'autre va se méfier. Ce sont des hommes à toi ?
- Heu... Non. Gus a proposé une équipe à lui.
- Bon Dieu ! Et tu l'as laissé faire ?
- Ben... C'est une idée de Richard.
- Bravo ! Annonce-moi là-bas.
- Faudrait qu'on se voie avant, Mike.
- Nous pouvons parler maintenant.
- Pas sur ce foutu truc radio...

Bolan lui trouva un ton bizarre, tout d'un coup. Il accepta avec réticence :

— OK. Rejoins-moi dans cette bicoque. Et avant, préviens les gars qui s'y trouvent, qu'on ne nous tire pas comme des pigeons. À tout de suite.

Il coupa la radio et accéléra tout en réfléchissant. Rocco, subitement, avait quelque chose de changé. Était-ce simplement de la tension nerveuse ou autre chose ?

Aldo Lamama, un *caporegime* de la famille LaRocca, allumait la vingt et unième cigarette de la nuit quand un de ses hommes vint l'avertir que « quelque chose » était en approche sur la piste menant à la maison. Il sortit après avoir vérifié que son automatique jouait librement dans la gaine qu'il portait à la hanche, et clama à la volée :

— Gaffez, les mecs ! On a de la visite. Que tout le monde se planque et soit prêt.

Une voix demanda dans l'ombre :

— Tu crois que c'est quoi ?

— J'en sais rien. Tu verras bien, crétin !

En quelques secondes, le silence se fit et seul le *caporegime* resta visible dans la faible lumière provenant de l'entrée.

Un bruit de moteur se précisa, puis des phares apparurent. Bientôt, un véhicule Range Rover de couleur verte stoppa doucement sur l'aire dégagée devant la bâtisse et un grand type vêtu d'un costume sombre en descendit. Il s'approcha d'Aldo et questionna :

— C'est toi qui commandes ici ?

— C'est moi, ouais, répliqua Lamama. Je peux savoir qui vous êtes ?

— Mike. On t'a prévenu ?

— On m'a dit que vous alliez venir. Qu'est-ce qui se passe, monsieur Mike ?

— Il se passe que vous êtes tous en train de déconner, à commencer par Rocco. On peut entrer ?

Le *caporegime* accepta de la tête, laissant le passage. À l'intérieur, Bolan promena un regard rapide sur les douze types qui se tenaient dans une grande salle de séjour, leurs armes à portée de la main ou passées dans les ceintures. Il nota les tenues débraillées et se tourna

vers Aldo :

— C'est ça, ta troupe ? Cette bande de polichinelles ? Et la lumière allumée dans toute la baraque ! Ça ressemble à quoi, cette merde !

— Je ne comprends pas, on nous a dit qu'on devait attendre une délégation.

— Ah oui ?

— Et qu'il fallait une couverture...

— Qui t'a dit ça ?

— Ben... M. Rocco.

— Putain ! explosa Bolan. On ne t'a rien dit sur ce type ?

— Mais quel type ? ulula Aldo Lamama. Je comprends pas de quoi vous voulez parler...

— Ce type... Bolan, imbécile ! Ne me dis pas que t'es pas au courant !

— Quoi ?...

L'Exécuteur lui lança un regard méprisant.

— Tu n'as pas compris ce que je viens de te dire ?

— Comment ça, Bolan ?

— Oh merde ! Merde !... Je crois bien qu'on s'est foutu de ta gueule. Comment tu t'appelles ?

— Aldo. Aldo Lamama.

— Eh bien, Aldo, j'ai plutôt l'impression que tu vas avoir un sérieux problème sur les bras. On t'a envoyé toi et tes hommes à l'abattoir, mon vieux.

— Mais... M. LaRocca m'a dit de me mettre à la disposition de Rocco.

— Bon, ça va, j'ai compris. En tout cas, plus question de faire marche arrière. Tu as fait poster des hommes à l'extérieur ?

— Une dizaine, bien planqués.

— Je ne les ai pas vus. Un bon point pour toi, en tout cas. Ils ont l'habitude du combat ?

— Ce sont pas des boy-scouts, si c'est ce que vous voulez dire. Ils sont tous plus mauvais les uns que les autres.

— Ils vont certainement avoir bientôt besoin de l'être, grimaça Bolan. Quand cet enfoiré va arriver... Et ne t'imaginer pas qu'il va s'annoncer gentiment.

Il allait poser une question quand un bruit de moteur se manifesta à proximité. Lamama sortit. Au bout d'une quinzaine de secondes, il revint accompagné de Rocco qui fit un petit signe de tête à la ronde et alla s'adosser contre le comptoir d'un bar, au fond de la pièce. Bolan lui trouva un air à la fois ironique et un peu trop sûr de lui.

— Tu peux m'expliquer, Rocco ? demanda-t-il durement.

Glissant d'un geste naturel une main dans sa poche, il trouva le petit boîtier métallique qu'il y avait placé et en actionna discrètement

le mécanisme. Ses muscles étaient tendus. Il savait qu'à partir de maintenant, il marchait sur une corde raide placée au-dessus d'un gouffre. Il commença à compter les secondes.

— T'expliquer quoi ? grinça le soto-capo.

— Tu ne leur as rien dit au sujet de la combinaison ?

— La combinaison noire ne viendra plus.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Quelqu'un l'aurait descendue avant l'heure ?

— Bolan ne viendra plus parce qu'il est ici.

— T'es con, Rocco ?

Le soto-capo ricana.

— Bolan, c'est toi, Mike.

Tous les autres s'immobilisèrent subitement, certains cessant même de respirer, leurs regards oscillant de Rocco à « Mike » avec des lueurs d'incrédulité ou de stupéfaction.

Rocco enchaîna avec un nouveau ricanement :

— Je savais bien que je t'avais déjà vu quelque part. J'ai retrouvé des photos qu'on nous avait distribuées y a déjà pas mal de temps. C'est très ressemblant. Et aussi, j'ai téléphoné à quelqu'un que je connais bien à New York. Mike Denver a existé, mais il est mort depuis trois mois. Il s'est fait descendre par toi. Ça t'en bouche un coin, Bolan ?

Des mains glissaient lentement en direction des armes posées sur des meubles ou des sièges. Bolan n'avait pas cessé de fixer Rocco. Il sortit très doucement la main de sa poche et croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu es encore plus vicieux que je le croyais, assura-t-il d'une voix tranquille.

Puis, se tournant vers Aldo Lamama :

— Après t'avoir bourré le mou au sujet de la Grande Pute, maintenant il prétend que c'est moi. Et tu sais pas pourquoi ? Parce qu'il voudrait bien que tu donnes à tes hommes l'ordre de me descendre. Parce que ça arrangerait bien M. Ricky la Fouine que l'envoyé de Frank Marioni se fasse liquider. Et ensuite, tu te doutes à qui on ferait porter le chapeau ?

Baissant le regard sur un poste téléphonique, il ajouta :

— Décroche-le, Aldo. Appelle ton boss et demande-lui qu'il appelle Frank. À cette heure-ci, on a dû le relâcher. Vas-y, qu'est-ce que tu attends ?

Aldo hésita, avançant une main incertaine vers l'appareil. Il suspendit son geste et tendit l'oreille. Puis il grogna :

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? On dirait...

Tous, à présent, entendaient le grondement accompagné d'un sifflement, qui grandissait de seconde en seconde. Quelqu'un cria

subitement :

— C'est une bombe !

— Tous à plat ventre ! clama un autre.

L'instant d'après, un énorme fracas retentit à l'extérieur. Les murs du bungalow vibrèrent sourdement et des verres se brisèrent.

Le *caporegime* hurla :

— Taillez-vous tous dehors, c'est une attaque aérienne !

Lui-même se précipita hors de la maison, suivi de ses hommes qui se bousculèrent pour sortir. Rocco s'était avancé au milieu de la pièce et regardait Bolan avec incrédulité.

— Ex... Ex..., commença-t-il à bégayer.

— Alors, comme ça je suis Bolan, Rocco ?

— On peut se tromper, hein !

Comme par magie, un flingue tout noir muni d'un sinistre silencieux était venu se loger dans la main de « Mike Denver ».

— Tu t'es pas trompé. T'avais raison, mon pote.

Rocco esquissa un geste de la main vers l'ouverture de sa veste. Il eut tout juste le temps d'apercevoir une flamme rouge et jaune à quelques mètres devant lui. La balle de .9 mm jaillie du Beretta silencieux lui perfora le front et lui fit péter l'arrière du crâne.

Bolan rangea son arme et tourna les talons tandis que Rocco l'astucieux s'affalait comme un tas de chiffons sur la moquette.

À l'instant où il passa le seuil de la maison, le second oiseau de feu tiré en automatique depuis le char de guerre arriva dans un grondement de tonnerre. Il percuta le sol à une cinquantaine de mètres, se transforma en une gerbe de feu qui décapita plusieurs grands arbres, et des particules incandescentes retombèrent en pluie aux alentours.

— Ne restez pas là, nom de Dieu ! cria Bolan en voyant les « soldats » indécis et effrayés qui couraient en tous sens. Prenez les caisses et barrez-vous.

De son côté, Aldo s'égosilla :

— Faites comme il dit ! Les prochains obus toucheront sans doute la baraque !

Sans se presser, Bolan rejoignit le Range Rover dont il ouvrit le haillon arrière. Il en sortit une arme courte et trapue, un lance-grenades MM-1 à rechargement automatique.

Le troisième missile explosa à proximité des véhicules dans lesquels s'entassaient frénétiquement les mafiosi, pulvérisa un bassin de retenue d'eau en béton et fit éclater la plupart des vitres de la maison.

Bolan braqua le MM-1 sur la première voiture qui commençait à démarrer, moteur ronflant à plein régime. Une grenade de 38 mm gicla du canon, fit sauter le pare-brise et désintégra l'habitacle, suivie

une seconde plus tard par un autre projectile explosif qui transforma la voiture suivante en un amas de tôles déchirées, de chair arrachée et de sang.

Et le massacre se poursuivit. Entre les détonations sourdes, au départ des grenades, et les déflagrations puissantes lorsqu'elles touchaient les objectifs, on percevait le crachotement d'une mitraillette et celui de plusieurs armes automatiques qui tiraient sans grande efficacité par les portières. Plusieurs balles, cependant, trouèrent la carrosserie du Rover, à l'arrière, et Bolan fit une rapide prière pour qu'aucune d'elles ne percute son stock d'armement.

Il ne restait plus qu'un véhicule ennemi intact. Une grosse limousine noire pleine d'hommes, vraisemblablement renforcée, et dont les roues patinaient furieusement sur le sol herbeux. Il l'ajusta avec le MM-1 et dut envoyer quatre grenades pour venir à bout du monstre qui se disloqua dans un concert de hurlements. Le toit partit à la verticale, suivi de près par un corps désarticulé qui tournoya longuement dans la lueur des flammes entourant les autres carcasses démantelées.

Rapidement, l'Exécuteur tira dans la maison les quatre grenades qui restaient dans le gros barillet. L'affreuse bâtisse parut se gonfler, vibra de toutes ses membrures de métal et de bois, puis une multitude de gravats en jaillirent, montant à l'assaut de la nuit.

Il jeta le lance-grenades à l'arrière du tout terrain et le fit démarrer sur la piste de terre, en direction de la vallée, laissant derrière lui un champ de ruines auquel s'accrochaient de monstrueuses flammes tordues et balayées par la tempête.

Un kilomètre en contrebas, il éteignit les phares, traversa prudemment une prairie et stoppa son véhicule près d'une étendue boisée. Il se débarrassa de son costume de ville pour passer la légendaire combinaison noire de combat, s'équipa du Beretta et du monstrueux AutoMag qu'il glissa dans un étui de ceinturon.

Puis, déballant une petite caisse en métal, il installa un mortier de campagne sur le sol, laissa glisser un obus dans son tube et se plaça les mains sur les oreilles pour atténuer le « woof » puissant de la charge propulsive. Cinq secondes plus tard, une immense corolle rouge se développa dans le ciel nocturne, répandant sa lueur aveuglante sur plusieurs kilomètres à la ronde.

Un feu d'artifice était sans aucun doute visible jusqu'à Boulder City.

Les G'men de Harold Brognola avaient eu leur fusée rouge.

CHAPITRE DIX-SEPT

— Qu'est-ce que c'est encore que cette merde ? cracha l'Albinos en levant les yeux vers le ciel.

Les autres, dans la Rolls, regardaient aussi la grande fleur pourpre qui continuait de s'étendre haut dans la nuit, à une distance inappréciable.

— Bon Dieu ! s'exclama le chauffeur. C'est quoi, ce truc ? Et toutes ces explosions qu'on a entendues ?

Le garde du corps de Russo déclara gravement :

— C'est une fusée. On dirait un signal.

— Oui, mais un signal de quoi ? Et de qui ?

La tonalité du radiotéléphone interrompit les commentaires :

— C'est toi, Michele ? nasilla l'appareil.

— Oui. Qui est-ce ?

— J'peux pas te le dire, on doit tous faire gaffe. On nous a baisé la gueule.

— Explique un peu, tu veux ? coassa Russo en s'essuyant les joues et la nuque.

— Cet enfoiré de Ricky... Avec LaRocca, ils ont monté un coup pourri. Y a les fédés qui se pointent par-derrrière. Les autres se sont tous fait avoir dans la maison de Ricky. C'était un piège, Michele ! Faut te débîner de là en vitesse.

Une nouvelle suée inonda le front et les tempes de l'Albinos.

— Par où viennent-ils ?

— Y a plusieurs bagnoles qui rappliquent sur la 127, et ceux qui ont fait le coup là-haut redescendent vers toi. La fusée, c'était pour appeler leurs copains...

— Putain ! Tu as une idée d'un passage libre ?

— Je vois que la route de *Fumace Creek*.

— Celle qui passe dans la *Death Valley* ?

— Ouais. Traîne pas, Michele. J'ai pu me barrer de là-haut, mais c'est un miracle. Tous les autres se sont fait massacrer. Je...

Un crachotement passa dans l'appareil, puis il y eut deux ou trois déclics et le silence se fit.

— Putain de bordel de merde ! cria Russo d'une voix aiguë. T'as entendu, Marco ? Démarre et fonce !

Le visage de Bolan était devenu d'une dureté granitique. Il roulait actuellement sur la route menant à *Fumace Creek* à travers la *Death Valley*, la Vallée de la Mort. Il venait d'établir le contact avec l'Albinos. Il n'en était pas certain, mais il espérait l'avoir mis en route

dans la bonne direction.

Restaient les équipes d'Androsiani et celles de Ricky la Fouine. Privées de Rocco, ces dernières seraient peut-être les plus faciles à manœuvrer, mais rien n'était sûr. Il lança plusieurs appels sur diverses fréquences, en s'annonçant au nom de Rocco, obtint une réponse au bout de trois minutes :

— Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe là-bas ? C'est vous, monsieur Rocco ?

— Non, c'est Steve. J'étais là-bas avec lui. On a eu un coup dur. Presque tous les hommes de Gus se sont fait descendre par le Grand Fumier.

— Alors, c'était ça qu'on a entendu ? Et cette fusée...

— Il est arrivé comme un dingue avec tout un attirail et il a canardé partout !

— Mais la fusée ?

— C'était pour appeler les enfants de pute de la Baleine. Écoute ! On a une chance de le coincer, lui et ces salauds. Rocco est sur ses traces avec des gars. On a repéré son tank sur la route de *Fumace Creek*. Vous devriez vous bouger le cul, les mecs. Moi, faut que je le rejoigne. Attends...

Bolan laissa écouler quelques secondes, reprit :

— Oui, c'est bien ça, je viens de l'avoir. La combinaison se débîne plein pot après avoir lâché sa merde. Retiens bien, sa caisse est un gros mobil-home avec des chevaux et des putes sur la carrosserie. T'as entendu ?

— J't'ai entendu. On y va.

— Magne-toi, ajouta Bolan avant d'interrompre la communication. Y a un gros paquet à gagner.

Il accéléra, parcourut une dizaine de kilomètres, puis lança un nouveau message sur une fréquence particulière :

— Épervier ? Striker appelle Epervier.

— Oui, Striker, je t'entends ! lui répondit presque instantanément Jack Grimaldi aux commandes de l'hélico.

— Donne-moi ta position.

— Je suis à six miles de L.W. 373. Plafond mille six cent pieds. Mon cap est 270 ouest.

— Pousse à fond, j'ai besoin de toi dans quatre minutes.

— Okay L. Je serai vite sur place, j'ai un vent dingue dans le dos. J'ai vu ta fleur de nuit. Tout le monde a dû la voir aussi. Je parie qu'elle a fait pâlir les enseignes de Vegas ! Dis... Je vois déjà un convoi de lucioles, en bas.

— Continue, Épervier. Relève toutes les positions et plafonne ensuite à zéro.

— Roger !

Dès qu'il eut coupé l'émission, Bolan passa sur la fréquence de la police fédérale et lança un autre appel :

— Oméga pour David, Division A. T. Répondez Division A. T...

Il dut passer quatre fois le message avant d'obtenir un accusé de réception :

— Qui êtes-vous sur cette fréquence ? Vous avez bien dit Oméga ?

— Affirmatif. Vous avez vu quelque chose dans le ciel ?

— Bon Dieu, alors c'est vraiment vous ?

— Est-ce que le lion est avec vous ?

Bolan voulait parler de l'agent spécial Cari Lyons. Une seconde voix se fit entendre :

— Je suis à l'écoute, Oméga. Et j'ai entendu les échos de tes pétards. Je vois même de grosses lueurs, pas très loin...

— Tu n'as pas traîné.

— Non. On nous a signalé des mouvements importants dans cette direction.

— Toutes tes équipes sont dans le coup ?

— Affirmatif. Où en es-tu, Oméga ?

— Bientôt à l'épicentre. J'ai une traîne derrière moi.

— Fais surtout gaffe de ne pas trop traîner. Et laisse-nous quelque chose.

— J'essaierai.

— Ne te trompe pas de cible !

— J'essaierai aussi, rit brièvement Bolan. Over !

Dès qu'il eut coupé la communication, l'Exécuteur poussa encore la vitesse du tout terrain. Il lui fallait prendre un peu d'avance. Une dizaine de minutes plus tard, il ralentit, emprunta une petite piste traversant un bosquet et aperçut d'un seul coup la grosse masse du leurre.

La ridelle arrière était ouverte, constituant une rampe d'accès sur laquelle il fit monter le Range Rover et l'engagea dans la carlingue. Après l'avoir fixé au plancher du gros véhicule à l'aide de cales spéciales, il préleva dans son stock un walkie-talkie, sauta au sol, referma la ridelle et leva les yeux vers le ciel dans lequel on entendait à présent un bourdonnement grave.

— Épervier ! fit-il dans l'appareil.

Déformée par le vent qui soufflait en rafales, la voix de Grimaldi crachota :

— Je suis à l'aplomb de la position Trois, Striker. J'ai repéré les bandits en approche. Le premier groupe est à quatre kilomètres de toi et il roule vite. Six caisses dont deux grosses avec du matériel offensif lourd. Tu sais, ce télescope est une merveille, j'ai même pu lire les plaques des bagnoles.

— Les autres ? coupa Bolan.

— Quatre modules tout terrain à environ deux unités derrière le premier groupe, et cinq autres encore sur la 190 en direction de *Fumace Creek*. Des caisses normales, celles-là. Les quatre modules sont méchamment équipés.

— Roger, Épervier ! Silence radio pour l'instant et continue de plafonner.

L'Exécuteur eut un sourire glacial. La Mafia convergeait comme prévu vers le point Zéro. Il lui fallait maintenant progresser à découvert et éviter toute fausse manœuvre. Quelques secondes de retard ou d'avance pouvaient lui être fatales.

Dans la vague clarté du ciel balayé par le vent violent, il inspecta rapidement le gros poids lourd dont les flancs étaient recouverts par les panneaux décoratifs décrochés du char de guerre. Le déguisement était succinct, mais il pouvait suffire, surtout dans la confusion qui devait suivre.

Il monta dans la cabine, lança le moteur du quinze tonnes et le fit rouler à moyenne vitesse en direction de Sait Creek.

Il était impossible de rouler vite dans *Death Valley Desert* où la route suit parfois un tracé étrange et exempt de signalisation, contournant des massifs rocheux et des canyons. Les amici allaient être eux aussi confrontés à ces difficultés.

Michele Russo mâchouillait avidement le mégot de son affreux cigare sicilien, les yeux rivés à la route qu'éclairaient les six phares à iode de sa Rolls. Il avait placé sa main gauche sur le radiotéléphone fixé entre son siège et celui du chauffeur, comme s'il s'attendait à l'entendre sonner d'une seconde à l'autre. Mais les minutes passaient sans autre bruit que le ronron de moteur du gros véhicule de luxe et le chuintement des pneus sur l'asphalte.

Au bout d'un quart d'heure, il n'y tint plus. Il se tourna vers un des hommes, à l'arrière, qui tenait un walkie-talkie et grogna :

— Appelle les équipes de Julio pour voir s'ils ont du nouveau.

L'homme hocha la tête, ouvrit un peu sa vitre de portière pour faire dépasser l'antenne à l'extérieur et appela :

— Marco ! T'as du nouveau ?

— Rien du tout, renvoya aussitôt Marco, un chef d'équipe de la Famille Androsiani. Je me demande si cette histoire de fédés n'est pas un bobard. On ferait peut-être mieux de retourner, j'aime pas ça...

— Attends un instant.

L'homme au walkie-talkie lâcha un instant le bouton d'émission et demanda à Russo :

— Vous avez entendu, monsieur ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Réponds-lui qu'on continue. S'il est pas d'accord, qu'il aille se faire voir.

— Bien monsieur.

La réponse fut transmise en termes plus laconiques. Puis, à l'instant où le garde du corps relâchait le bouton d'émission, plusieurs voix se firent entendre dans l'appareil, se chevauchant parfois :

— ... On vient d'apercevoir la grosse connerie de caisse, Jacky. Y a bien des canassons dessus et des nanas. Elle roule en contrebas à peu près à un kilomètre...

— T'es sûr que c'est lui ? Il faudrait...

— Merde, j'te dis qu'on se goure pas. Bon Dieu, on le tient, cette grande pute ! Attends, je...

— Hé, les mecs ! Vous avez vu ?

— Qui est-ce ?

— Moi ? C'est Lance.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— L'espèce de camion avec les peintures...

— Connard ! Ça fait longtemps qu'on l'a repéré.

— Sûr que c'est la combinaison noire. Dis, t'as des nouvelles de M. Rocco ?

— Non. Je suis inquiet à ce sujet.

— P't'être qu'il a une panne de radio.

— C'est peut-être ça, oui.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Putain ! On y va. La grosse artillerie est prête ?

— Y a tout ce qu'il faut dedans.

— Alors appuie sur le champignon, on le prend en chasse. Dis aux tout terrain qu'ils fassent une manœuvre pour le prendre à revers dès que ça sera possible.

— OK ! OK !

Les voix venues de la nuit se turent. Russo avait suivi les échanges verbaux avec une infinie attention. Son front plissé s'était un peu plus couvert de sueur qu'il ne songeait même plus à essuyer. Il laissa échapper un soupir qui ressembla à une bourrasque et jeta :

— Bolan ! Nom de Dieu ! Je me disais aussi...

— Quoi, monsieur ? questionna son chauffeur.

— Je me disais que tout ça puait l'embrouille. Quelqu'un essaye un coup d'intox.

— Vous croyez vraiment qu'il s'agit de ce type ?

— Je sais pas exactement qui a monté ce coup, mais c'est sûr. J'ai entendu dire qu'il a déjà marché avec la flicaille fédérale.

— Et d'après ce qu'on a entendu, il est devant nous, fit observer l'homme du walkie-talkie.

— Ça m'en a tout l'air. Les crétins de Rocco sont aussi devant nous. Et les enfoirés de fédés sont derrière...

— Ça pue, hein ! dit le chauffeur.

— T'occupes pas si ça pue, lâcha hargneusement Russo qui

paraissait subitement retrouver sa combativité d'antan. On ne se laissera pas avoir par les flics. On est déjà en Californie. Ça m'étonnerait qu'ils aient verrouillé l'autre côté du désert. Avant *Daylight Pass*, on prendra la route qui va à *Keeler*, et ciao les connards.

— Mais si on tombe sur Bolan avant ça ?

— Les mecs de Rocco lui tomberont dessus avant. S'ils arrivent à lui faire la peau, tu peux être sûr qu'ils y laisseront des plumes. Ils n'auront plus beaucoup de défense. Alors, tu m'as compris...

CHAPITRE DIX-HUIT

À quatre-vingt-quinze mètres en dessous du niveau de la mer, *Badwater* est l'endroit le plus bas de tout le territoire des États-Unis.

Mack Bolan l'avait choisi pour y arrêter le leurre.

Il passa dans la carlingue du gros véhicule, en fit sortir le Range Rover, puis plaça en batterie une mitrailleuse Stoner .50 derrière la ridelle ouverte. L'arme semi-lourde était munie d'un système automatique de mise en fonction couplé à un déclencheur électronique, le tout pouvant être actionné à distance par radio.

Il vérifia l'installation, réintégra le 4 x 4, puis s'éloigna tous feux éteints en direction d'une colline rocheuse surmontée d'une touffe d'arbres maigrichons. Il en dépassa le faîte, coupa le contact et commença à sortir certaines pièces de matériel de guerre, à commencer par le mortier qu'il positionna au sol et régla soigneusement.

Il fixa sur son dos un sac en toile noire contenant divers accessoires, des munitions de rechange, vérifia son AutoMag, et passa à son épaule la bretelle d'un combiné M-16 M-203. Une arme terriblement efficace capable de tirer en rafale des cartouches de calibre .223 à la cadence de 950 coups par minute, et des grenades de .40 mm, explosives, incendiaires ou fumigènes.

Des chargeurs étaient accrochés un peu partout à sa combinaison de combat. Ainsi accoutré, il pesait presque le double de son poids.

Il dut attendre une dizaine de minutes avant de déceler un mouvement vers le sud-est. Des phares, d'abord, dont les faisceaux balayaient par à-coups le canyon qui donnait accès à *Bad-water*. Puis les masses noires des véhicules en approche se précisèrent.

Il actionna son talkie-walkie pour contacter le Huey Cobra dont il percevait le discret chuintement quelque part à assez haute altitude.

— Je suis à neuf cents mètres au-dessus du point Zéro, précisa le pilote. Je vois parfaitement le convoi qui progresse vers toi. Un second suit à peu de distance, ils ont diminué l'écart. Tu as aussi la troupe du lion qui se rapproche. C'est imminent, Striker.

— Confirmé ! répliqua Bolan. Silence radio maintenant. C'est moi qui appellerai. Over. Montant à ses yeux des jumelles de nuit, il les braqua sur les véhicules en approche, ceux-ci avaient ralenti l'allure, avançant à présent avec méfiance. Puis les phares s'éteignirent.

Il avait laissé son talkie-walkie branché sur une large gamme de fréquences. Il n'eut pas longtemps à attendre. Une voix sortit bientôt de l'appareil :

— Bon Dieu ! La voilà, c'te connerie de tank. Vous avez vu, les gars ?

Quelqu'un donna la réplique :

— En plein dessus ! Et vachement visible... Le connard doit se croire en sécurité. On y va ?

— Qu'est-ce que tu crois qu'on est venu faire ici ?

— Fermez vos gueules, fit un autre. Il est peut-être en train de nous écouter. Allez-y prudemment.

Lorsque le convoi ne fut plus qu'à environ cinq cents mètres du leurre, il se divisa, les tout terrain s'engageant à travers la grande prairie qui les séparait de leur cible, les autres espaçant les distances sur la route.

Alors, Bolan appuya sur le bouton du boîtier de télécommande, déclenchant brutalement un staccato qui troua hystériquement le silence de la nuit. D'où il était, il voyait parfaitement la flamme accrochée à la gueule de la Stoner M .50. Le tir oscillant n'était pas d'une grande efficacité, bien que plusieurs grosses balles hurlantes s'enfoncent dans la carrosserie d'une limousine, mais il créait un effet psychologique.

Cinq secondes après le début de la rafale, Bolan laissa glisser un obus dans le mortier qui partit en oblique dans le ciel. La sourde détonation de son départ avait été couverte par le tir rageur de la Stoner et la multitude de coups de feu qui commençaient à être tirés en direction du poids lourd déguisé.

Il y eut une explosion fracassante à l'impact de l'obus qui souleva une immense gerbe de terre à ras d'un véhicule. Le second coup porta carrément sur une voiture que venaient de quitter plusieurs types qui couraient vers le leurre en tiraillant à tout-va. L'un d'eux fut touché par un ricochet, boula, pirouetta au sol où il resta allongé les bras en croix.

Bolan largua encore trois obus, puis il vit une langue de feu jaillir d'un 4 x 4, en contrebas, s'allonger démesurément jusqu'à toucher la carlingue du « tank » qui explosa l'instant d'après avec une violence inouïe, expédiant de gros fragments de métal sur plusieurs centaines de mètres. Une limousine qui s'était trop approchée décolla du sol sous l'effet de l'onde de choc, atterrit sur le toit en écrasant deux « soldats » qui tentaient de s'éloigner.

L'effet psychologique avait marché à fond. À présent, des silhouettes couraient en tous sens, criant, s'interpellant, dans une pagaille indescriptible.

L'Exécuteur plaça contre son épaule la crosse du combiné M-16/M-79 et commença à distribuer des giclées mortelles de .223, reçut en échange quelques balles qui miaulèrent autour de lui, puis expédia aux amici un chapelet de grenades de 40 mm qui transforma très vite

les derniers survivants en monceaux de viande sanguinolente.

Délaissant sa position, il partit au pas de course vers le charnier, distribuant çà et là quelques coups de grâce lorsqu'il entendait une plainte ou un gémissement.

Et bientôt le silence se fit de nouveau. Mais cela ne dura pas plus que le temps de quelques battements de cœur. En direction du sud-est, des coups de feu commencèrent à crépiter. Puis ce fut l'écho d'une fusillade nourrie qui rebondit jusqu'à l'Exécuteur.

Cela ne pouvait signifier qu'une chose : les fédés étaient parvenus au contact avec le second convoi de la Mafia. Celui de Jules la Baleine ou de l'Albinos. Peu importait. Il fallait prêter main-forte avec toute la puissance dont il disposait.

Bolan lança le Range Rover à travers les collines de *Badwater*, tous phares allumés, car il n'était plus question d'une approche discrète. C'était à présent la guerre ouverte. Un second champ de bataille s'ouvrait et des amis étaient aux prises avec une racaille immonde, vraisemblablement acculée et bientôt agonisante, mais qui pouvait faire encore un mal inouï.

Rejoignant la route, il força la vitesse, roula pendant près de huit cents mètres sur un trajet sinueux bordé de rocaïlle, puis freina sèchement au détour d'un virage aigu, faisant déraper le 4 x 4 à ras d'une paroi à pic. Devant lui, à moins de cent mètres, la bataille faisait rage dans les faisceaux de phares de plusieurs voitures arrêtées n'importe comment sur l'asphalte.

Le gros combiné à la main, il sauta en voltige, courut pour éviter un tir en rafale qui le manqua de peu, gravit une butte rocheuse et se jeta au sol, larguant immédiatement une grenade en direction du tireur à la mitraillette planqué derrière une voiture proche. Celle-ci se souleva puis bascula sur le côté, écrasant le « soldat » qui poussa un hurlement étranglé.

Bolan se releva et courut le long de la butte, faisant crachoter le M-16 pour couvrir sa progression. Il avait repéré une Rolls dont l'avant était planté dans une haie broussailleuse. Trois soldats s'abritaient derrière et tiraient vers deux autres véhicules arrêtés au milieu d'un virage et bloquant la route.

Une fraction de seconde avant de tirer, il vit une petite silhouette menue, vêtue d'une combinaison de combat, passer en courant dans un faisceau de phares. Il vit aussi le tueur planqué derrière la Rolls se relever pour faire feu dans cette direction. Il lui dépêcha une giclée de balles de .223 qui le cisailèrent de l'épaule à la hanche, abattit dans la foulée les deux autres flingueurs à côté de lui, puis s'élança vers la Rolls tandis que la fusillade continuait un peu plus loin.

D'après ce qu'il voyait, il déduisait les positions respectives de la Mafia et des troupes fédérales qui, de toute évidence, s'étaient laissés

coincer dans un étranglement de terrain. Il lui fallait faire vite.

En quelques bonds, il arriva contre la carrosserie rutilante, prêt à faire feu, jeta un bref regard dans l'habitacle et découvrit un petit homme au visage blafard tapi sous le tableau de bord. Il avait un gros automatique à la main, mais paraissait ne pas en avoir conscience. Bolan ouvrit la portière.

— Michele Russo ? questionna-t-il sèchement.

L'autre sursauta violemment, le regarda d'un œil terrorisé en fixant la combinaison noire.

— Bo... Bo..., articula-t-il en tremblant.

Bolan l'empoigna par le col de sa veste et l'arracha du véhicule de luxe, puis le propulsa devant lui en lui collant le canon du M-16 dans les reins.

— Avance et dis à tes hommes de cesser le feu, ordonna-t-il d'une voix grondante. Marche !

Russo fit quelques pas chancelants. Il jeta un regard apeuré derrière lui, puis devant, et bredouilla quelques mots.

— Plus fort, Russo ! Gueule un bon coup ou tu y passes tout de suite !

Poussé par une trouille immonde, l'Albinos gonfla sa poitrine et se mit à crier :

— Arrêtez tout, les gars ! Arrêtez de tirer, bordel de merde, il me tient avec son flingue !

Il y eut un brusque flottement dans l'atmosphère. Quelques coups de feu claquèrent encore, puis un silence relatif s'installa. Quelque part, de l'autre côté de la route, un haut-parleur lança :

— Striker ?... C'est toi, Striker ?...

L'Exécuteur conserva le silence. Doucement, il commença à reculer, tenant toujours Russo en respect tandis que le mégaphone poursuivait sur un autre ton :

— Sortez tous, les mains en l'air ! Placez-vous dans la lumière des phares, c'est votre seule chance !

Il entendit encore le capo crier d'une voix frisant l'hystérie :

— Faites ce qu'on vous dit ! Vous cassez pas, ils peuvent rien contre nous. C'est eux qui nous ont attaqués !

Puis il se replia rapidement dans l'ombre et sprinta vers le Rover. Le moteur tournait toujours. Il embraya, se dégagea en une courte manœuvre et accéléra en direction de *Badwater*.

Branchant le talky-walky, il cracha :

— Épervier ! Récupération dans cent vingt secondes. Over !

Les quelque huit mafiosi rescapés de l'engagement venaient d'être neutralisés par le G'men qui les faisaient embarquer dans un car spécial, menottes aux poignets et têtes basses.

Michele Russo, lui, avait droit à un traitement de faveur. David

Prosper, un grand flic en civil au visage débonnaire, le poussa à l'arrière de sa propre voiture dans laquelle il fit également monter deux agents fédéraux et déclara à l'Albinos :

— Ne vous cassez pas, mon vieux. La chance aidant, vous vous en tirerez avec une vingtaine d'années à Saint-Quentin.

— Tu peux aller te faire foutre, connard, caqueta le capo. On me sortira vite fait de là. Quand ils...

Il ne put finir sa phrase. Une petite explosion se produisit sous sa veste. Ses yeux se révoltèrent et il eut un hoquet en vomissant un peu de sang. L'un des G'men se précipita pour dégager les pans de sa veste.

Il regarda fixement la chemise souillée de sang et déchirée, puis les yeux du capo qui devenaient vitreux.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Cari Lyons qui venait de s'approcher.

— Ce type ne purgera jamais sa peine, répondit l'agent fédéral. Quelqu'un lui a glissé une charge explosive sous ses fringues.

Lyons soupira, haussa les épaules puis se détourna vers la jeune femme qui venait à sa rencontre. Elle était habillée d'une combinaison de combat et portait un gros revolver à sa ceinture. Elle demanda :

— C'était bien lui, n'est-ce pas ?

— Assurément, répliqua Lyons.

— Pourquoi ne s'est-il pas découvert ? Il n'a rien fait de répréhensible, il nous a simplement donné un sérieux coup de main.

— L'eau et le feu ne sont pas compatibles, Sandra. On ne mélange pas les flics avec Bolan. Et il le sait très bien. Même si nous sommes les meilleurs amis du monde.

— Quel désastre ! murmura-t-elle. Pourquoi, mais pourquoi ne peut-il pas arrêter de faire sa foutue guerre ?

À six cents mètres d'altitude, le Huey Cobra commençait à décrire une courbe descendante au-dessus de Sait Creek. Jack Grimaldi menait l'appareil à bas régime tandis que Bolan observait à travers le télescope Startron une ligne de lucioles qui paraissaient ramper dans la nuit.

— Vas-y, plonge ! ordonna l'Exécuteur lorsqu'il eut identifié sans erreur le convoi qu'il épiait.

L'hélio accentua sa descente, glissa très vite vers ce nouvel objectif et s'aligna face à la colonne de véhicules.

Deux cents mètres... Cent... Trente...

Un petit signal s'alluma dans le collimateur électronique de visée et Bolan appuya sur le levier de tir commandant le canon du Huey.

Une série d'ogives explosives quitta le nez de l'appareil à la vitesse de sept cents mètres à la seconde. Le premier impact se produisit sur le véhicule de tête, le transformant en une boule de lumière. Les deux autres voitures furent projetées en l'air, s'entrechoquèrent dans un

éclair fantastique avant de retomber sur la quatrième qui explosa instantanément.

Une dernière pression sur le levier de tir déclencha un ouragan localisé devant le capot du véhicule restant qui décrivit un bond, fit plusieurs tonneaux qui s'enchaînèrent dans la ravine bordant la route.

— Bingo ! s'exclama Grimaldi en tirant sur le manche pour emporter l'appareil d'assaut dans une chandelle rapide. Nom de Dieu ! Cinq bagnoles, quatre secondes ! T'as pas perdu la main, Striker.

Bolan se passa une main lasse sur le visage :

— Dépose-moi près de Boulder City, Jack.

— C'est fini, hein !

— Pas tout à fait, déclara sombrement l'homme en combinaison noire. Pas tout à fait, Jack.

Ricky Rastelli se tenait tout près de son téléphone quand il crut entendre un bruit suspect en direction du balcon de la grande salle. Il voulut se lever, n'en eut pas le temps, se trouvant soudainement confronté à une vision qui déclencha en lui un choc nerveux. Les yeux braqués sur l'apparition toute de noir vêtue, il essaya d'ouvrir la bouche pour crier, pour appeler son garde du corps, mais les muscles raidis de son visage lui refusèrent tout effort. Il sentit son cœur s'emballer, puis une fulgurante douleur dans sa poitrine lui arracha un gémissement.

Il mourut en quelques secondes d'une attaque cardiaque alors que Jack le Siffleur survenait pour lui apporter le bourbon qu'il lui avait réclamé.

Le jeune tueur s'arrêta net au seuil de la pièce, lâcha le verre qu'il tenait et se tint en extension sur la pointe des pieds.

— Vous l'avez tué, hein !

Bolan le regarda froidement.

— Non. Il s'est tué tout seul. Tu devrais t'en aller, petit. Je n'ai pas envie de te descendre.

— Moi, je n'ai pas envie de partir, Bolan. Vous avez baisé tout le monde. Vous ne réussirez pas avec moi.

— Casse-toi. Tu peux encore.

— Je vais vous buter.

— Alors, dépêche-toi, je suis pressé.

D'un geste à peine visible, Jack le Siffleur plongeait la main sous sa veste pour en ressortir son gros revolver Colt. 45 et tira aussitôt. L'AutoMag apparut encore plus vite et tonna, expédiant sans délai le jeune mafioso dans l'éternité. La balle lui brisa le front et lui emporta les trois quarts de la nuque.

Bolan fit une petite grimace en se passant la main sur le flanc droit. Il l'en retira poissée de sang. Le petit truand ne l'avait pas complètement raté.

Avec une moue navrée, il quitta les lieux sans se retourner, se laissa tomber du balcon au premier étage et disparut dans la nuit.

Il était sept heures du matin, quand un appel téléphonique parvint à la brigade de police de Las Vegas, annonçant que plusieurs coups de feu avaient été tirés dans une maison proche. Lorsque les agents d'une patrouille pénétrèrent dans les lieux, ils découvrirent quatre cadavres, tous atteints d'une balle dans la tête. Des balles de très gros calibre, fit observer le sergent qui se pencha sur le corps de Jules Androsiani, dit « La Baleine ».

À sept heures quarante-cinq, des éboueurs découvrirent un homme nu attaché contre une benne à ordures, à l'extrémité de Main Street dans Las Vegas. Un morceau de sparadrap lui obturait la bouche et une inscription faite au marker rouge sur sa poitrine mentionnait : « Je m'appelle Gus LaRocca. Je suis un mafioso ». Attachés contre sa cuisse, toujours avec du sparadrap, les éboueurs trouvèrent également un registre de comptabilité et une feuille de papier sur laquelle on avait écrit : « À l'attention de l'agent Lyons, Bureau du FBI ».

LaRocca était en vie lorsqu'on le délivra. Il avait pourtant toute l'apparence d'un homme agonisant lorsque des policiers lui firent enfiler des vêtements et le prirent en charge.

La Mort Noire était passée par là, faisant grâce à l'un des patrons de la capitale du jeu.

Peut-être l'Exécuteur en avait-il eu assez, cette nuit-là. Peut-être aussi avait-il jugé qu'il fallait un survivant pour faire savoir aux autres amici qu'il n'était pas près de les oublier.

ÉPILOGUE

Cari Lyons se tenait négligemment adossé contre la carrosserie de la Ferrari et regardait Bolan. Il lui dit avec du reproche dans le ton :

— Tu aurais pu me laisser Russo, Mack. Je ne te comprends pas.

— Je t'ai laissé LaRocca.

— Oui, c'est vrai. On va essayer d'en tirer un maximum. Les petits poissons, quoi... Bon, où tu vas, maintenant ?

— Je n'en sais rien encore. Peut-être sur la Côte Est.

— Ta blessure te fait mal ? demanda l'agent fédéral en portant son regard sur le côté gauche de Bolan qui lui sourit.

— Ça peut aller. Juste trois ou quatre centimètres plus à droite et c'était le poumon. Ce serait marrant que tu viennes me voir à l'hôpital.

— Tu pourrais aller te faire foutre, oui ! Au fait, Sandra Mills m'a dit de t'embrasser.

— Surtout, ne t'approche pas !

— Je m'en garderais bien. Elle a dit aussi qu'elle espérait ne plus jamais te revoir.

— C'est une chic fille. Un drôle de petit soldat aussi. Bon, il faut que je parte.

— Ciao, vieux.

Ils se serrèrent la main avec une émotion qu'ils s'efforcèrent l'un et l'autre de ne pas laisser paraître, puis Lyons s'exclama :

— Ah ! Elle m'a aussi remis ça pour toi.

Bolan prit le petit bout de papier qu'il lui tendait, le déplia et le lut. C'était un numéro à sept chiffres.

— Si tu as un peu de temps, dit l'agent fédéral, passe-lui un coup de fil. Elle pourrait peut-être t'aider à guérir ta blessure. Tu dois en avoir assez comme ça.

Bolan lui adressa un clin d'œil avant de monter dans la Ferrari et démarra aussitôt, laissant derrière lui le *Strip*, les machines à sous et les quelques amici qui avaient survécu à son blitz.

Pour l'instant, en effet, il en avait assez.

Lyons le regarda partir en faisant une grimace. Il pensa que le Nevada pourrait se passer pour un temps de la présence de l'Exécuteur. Il se disait aussi que jamais le Désert de la Mort n'avait autant mérité son nom.